



HAL
open science

Propositions pour une grammaire cognitive de constructions: Sémantique des cadres et études verbales

Myriam Bouveret

► **To cite this version:**

Myriam Bouveret. Propositions pour une grammaire cognitive de constructions: Sémantique des cadres et études verbales. Linguistique. Université Sorbonne Nouvelle-Paris 3, 2017. tel-03949549

HAL Id: tel-03949549

<https://hal.science/tel-03949549>

Submitted on 20 Jan 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution 4.0 International License

UNIVERSITE SORBONNE NOUVELLE – PARIS 3

Monographie originale en vue de l'Habilitation à Diriger des Recherches en 7ème
section du Conseil National des Universités

*Propositions pour une grammaire cognitive de
constructions
Sémantique des cadres et études verbales*

par

Mme Myriam BOUVERET, Maître de Conférences en sciences du langage,
Université de Rouen

Garante: Mme Aliyah MORGENSTERN, Professeur à l'Université Sorbonne
Nouvelle-Paris 3

Devant un jury composé de :

M. Michel CHAROLLES, Professeur émérite, Université Sorbonne Nouvelle-
Paris 3

M. Laurent GOSSELIN, Professeur à l'Université de Rouen (Rapporteur)

M. Hans KRONNING, Professeur à l'Université de Uppsala

M. Dominique LEGALLOIS, Professeur à l'Université Sorbonne Nouvelle-Paris
3

Mme Aliyah MORGENSTERN, Professeur à l'Université Sorbonne Nouvelle-
Paris 3 (Garante)

Mme Dominique WILLEMS, Professeur à l'Université de Gand (Rapporteur)

Le 8 décembre 2017

Remerciements

Cette monographie¹ tire son inspiration de travaux réalisés dans un contexte de laboratoire, le LATTICE et d'une recherche qui n'aurait pu se mettre en place sans un ensemble de rencontres. Mes remerciements vont à Eve Sweetser qui m'a accueillie lors d'un séjour de recherche et a été une belle rencontre dans mon parcours de recherche. Mes pensées vont à Charles J.Fillmore. Dans l'élaboration de ce manuscrit, deux expériences marquantes ont compté car elles ont représenté une formation intensive, il s'agit de deux Instituts d'été de la société de linguistique américaine (LSA summer institute), l'un suivi à Stanford en 2007 et le second, enseigné à l'Université de Boulder, Colorado l'été 2011. Ces deux instituts durant lesquels les travaux de la communauté cognitive ont orienté mon travail, m'ont permis de mettre en place l'ensemble des notions cognitives, sémantiques et syntaxiques que je souhaite continuer à développer dans mes recherches et qui sont présentées dans le présent ouvrage.

Je remercie Eric Corre, Laurent Gosselin, Dominique Legallois et Aliyah Morgenstern qui ont eu l'immense patience d'être les relecteurs de ce présent manuscrit, je leur suis reconnaissante pour leurs nombreux conseils.

¹ Ce travail a été réalisé avec le soutien du laboratoire d'excellence TransferS (programme Investissements d'avenir ANR-10-IDEX-0001-02 PSL* et ANR-10-LABX-0099). Je remercie Annabelle Milleville en particulier pour son accompagnement dans les projets

Remerciements	3
Introduction	7
CHAPITRE 1. Constructionnalisation et changement linguistique.....	11
1.1. Théories de la lexicalisation-grammaticalisation	11
1.1.1. Problématique et définitions. Principe de sémantisation	11
2.1.2. Les procédés de lexicalisation-grammaticalisation selon Brinton et Traugott 2005	15
2.1.3. Le concept de constructionnalisation et le changement linguistique	17
2.2. Sens figuratif, métaphore, métonymie, inférences pragmatiques et changement linguistique	18
2.2.1. Métaphore et métonymie selon l'analyse sémantique cognitive de Lakoff et Johnson (1980) à Dancygier et Sweetser (2014)	19
2.2.2. Rôle de la métonymie et ou de la métaphore en grammaticalisation. Discussions.	27
CHAPITRE 2 Cadre sémantiques et constructions verbales	32
2.1. Le modèle <i>Frame Semantics</i> de Fillmore 1982	32
2.1.1. Cadre sémantique, rôles, éléments de cadres sémantiques	32
2.1.2. Structuration conceptuelle d'un cadre sémantique	37
3.2. La grammaire cognitive de construction (CCG) de Goldberg. Des idiomes aux constructions.....	43
CHAPITRE 3. Les travaux sur les constructions verbales et les cadres prédicatifs	49
3.1. Les classes verbales et types d'événements	49
3.1.1. La typologie des procès de Jacques François (1989).....	49
3.1.2. Le classement des verbes français de Dominique Willems (1981, 2012)	50
3.2. Les classements en syntaxe-sémantique des verbes anglais : les classes verbales de Levin et la réalisation d'arguments selon Levin et Rappaport <i>shake, quake, quiver</i>	54
3.2.1. La notion de construction chez Levin et le principe de projection	54
3.2.2. Les notions de liage et règles de liage	55
3.2.3. La notion de classe verbale	56
3.2.4. La diathèse et le groupe verbal	57
3.2.5. L'alternance verbale.....	58
3.3. Etude de cas : la classe des verbes <i>shake, quake, quiver</i> ... (Atkins and Levin 1995) ..	60
3.3.1. Critère de cause interne et externe	60
3.4. Modèle de Levin 1993, Levin et Rappaport 1998, 2006. Les propriétés lexicales du verbe et la projection des arguments selon Levin	64
3.4.1. La décomposition événementielle.....	64
3.4.2. L'exemple des verbes de manière versus verbes de résultat.....	66
3.4.3. Classification sémantique de base et sens étendus	67
3.5. Eléments pour une théorie projectionniste des classes verbales	68
3.5.1. Représentation du sens des verbes (Levin and Rappaport 2005)	68
3.5.2. Décomposition de nature ontologique	71
3.5.3. La représentation et la dérivation des verbes à sens multiples	73
3.5.4. La CAUSE	75
CHAPITRE 4. Etude de cas n° 1 : les verbes de SEPARATION/FRAGMENTATION en français et en anglais	80
4.1. Cadres sémantiques et constructions des verbes de séparation/fragmentation en français	83
4.1.1. Cadres sémantiques et arguments du cadre sémantique	84
4.1.2. Les cadres sémantiques des verbes <i>casser</i> et <i>briser</i>	88
4.1.3. Les formes pronominales	89

4.1.4. Syntaxe des modifieurs	90
4.2. Cadres sémantiques et constructions des verbes de séparation/fragmentation en anglais. Break et quelques verbes anglais quasi-synonymes <i>shatter, smash, split</i>	91
4.2.1. Le verbe <i>Break</i>	91
4.2.2. Split, shatter, smash	94
4.2.3. Les verbes à particules, <i>break up, break down</i>	95
4.3. Les métaphores des verbes de la catégorie <i>cut-break</i> en anglais et en français	99
4.4. Etude multiframe des verbes anglais et japonais (Fuji et al. 2014).....	101
4.4.1. Dimensions sémantiques des verbes japonais : Perte de fonctionnalité, perte d'intégrité physique, forceful bending	101
4.4.2. Division fonctionnelle. Buts et intentions humaines	102
4.5. L'analyse des dimensions sémantiques de la classe des verbes de SEPARATION	103
CHAPITRE 5. Etude de cas n°2 : Etude contrastive du verbe <i>donner</i>	108
Introduction	108
5.1. Etude linguistique cognitive du verbe <i>donner</i> en langues et la construction de transfert en langues	113
5.2. Le verbe <i>donner</i> en français	118
Le verbe <i>donner</i> est issu en français de la forme latine <i>donare</i> <i>Doner, doneir, donner,</i> <i>donneir, duner, dunar</i> sont les variations attestées en ancien français de la forme infinitive (Frantext). On distinguera selon Prevost trois périodes :ancien français, moyen français et haut français.	118
5.2.1 Sens et constructions typiques	119
5.2.2. Les constructions grammaticales, classes d'emploi du verbe	121
5.3. Lexicalisation et grammaticalisation en français: deux gradients	123
5.3.1 Les valeurs de la construction DONNER à + INF	123
5.3.2. La question de la grammaticalisation des semi-auxiliaires en français et le cas de <i>donner</i> + <i>INF</i> semi-auxiliaire de causation	131
5.3.3. La question de l'auxiliarité. Grammaticalisation et changement linguistique : Hypothèses et proposition pour un modèle constructionniste	136
CONCLUSION GENERALE	138
Index des tableaux	145
Index des schémas	145
Références bibliographiques	146

Introduction

Le présent ouvrage est une étude en sémantique lexicale cognitive. Notre recherche s'inscrit dans un courant linguistique de grammaire cognitive de constructions (Goldberg 1995, 2006, 2010) et présente les concepts d'une linguistique contrastive reposant sur les notions de cadre sémantiques (*frames*) (Fillmore 1982, 1985, Croft and Cruse 2004, Sullivan 2013), constructions (Goldberg 1995), constructionnalisation et changement linguistique (Hopper and Traugott 2003).

Dans cet ouvrage dont le thème est celui des constructions, entre grammaire, lexique et cognition, nous nous interrogeons sur l'idée selon laquelle la culture détermine partiellement la langue, la syntaxe, les constructions et le lexique et tentons de comprendre de manière contrastive à travers les comparaisons entre langues quelle part jouent l'universalité et la culture pour certains concepts ou représentations. L'approche linguistique défendue dans le projet explore les « liens réciproques entre la langue et la pensée » sur lesquels repose la linguistique cognitive à laquelle nous recourons ici. L'originalité du travail est d'associer linguistique et cognition en proposant un nouvel approfondissement de la théorie *Frame Semantics* (Fillmore 1982) en relation avec une grammaire cognitive des constructions (Goldberg 1995, 2006, Bouveret et Legallois (eds) 2012, Bouveret (ed) à paraître, *From Lexicalization to Grammaticalization : a study of GIVE constructions in languages*, John Benjamins Publishing company, CAL collection).

Nous présentons deux études, l'une concerne la catégorie des verbes de séparation, fragmentation (*casser, briser, rompre, couper*) et l'autre, celle du verbe et de la forme *donner* en langues. Les concepts de SEPARATION et de DON relèvent des catégories fondamentales dans la cognition humaine (selon le terme *basic-level categories* Rosh 1973, 1976, 1978, Majid et al. 2007, 2008). C'est ce modèle de catégorisation qui sert ici de trame à l'étude linguistique et permet d'observer les catégories sémantiques ou grammaticales comme étant constituées de prototypes et extensions selon une approche rendant compatible le phénomène de changement linguistique et la cognition humaine (Brinton and Traugott 2005, Croft 2013, Hilpert 2013a, Hilpert 2013b, Sweetser 1990).

Les deux études abordent à l'aide de ces concepts de cadres et de constructions les notions de lexicalisation et grammaticalisation, selon un point de vue cognitif, et analysent sur corpus écrits les processus de centralité et d'extensions en français et en anglais au sein de la catégorie. La lexicalisation est abordée à travers notamment les phénomènes de métaphores et

métonymie (Dancygier and Sweetser 2014, Sweetser 1990). La grammaticalisation (Hopper and Traugott 2003) en tant que changement linguistique en diachronie peut toucher toutes les catégories grammaticales, elle est ici illustrée avec l'étude du verbe *donner*. En français et dans un grand nombre de langues (Newman 1996, Newman ed. 1997, Bouveret ed. à paraître), la polysémie de ce verbe est très étendue. Nous illustrons en particulier sur corpus écrit un phénomène de grammaticalisation du verbe, semi-auxiliaire de causation dans les constructions infinitives (cf. Lamiroy 1999, Lamiroy et Charolles 2011, Waldenfels 2012) du 10^{ème} au 15^{ème} siècle en comparaison avec les constructions actuelles du français).

Dans cet ouvrage, nous proposons une approche intégrative syntaxique et sémantique, qui associe des cadres (*frames*) sémantiques à des cadres (*frames*) syntaxiques. Deux hypothèses fortes sont présentées, la première pose que les cadres syntaxiques sont motivés par des facettes (Langacker 1987) et des cadres sémantiques. La seconde pose que les extensions sémantiques et syntaxiques d'une forme sont motivées par un schéma de base (ex : le schéma de TRANSFERT motive les extensions sémantiques et syntaxiques, le changement linguistique de la forme *donner/give* en langues). Ces extensions de type métonymiques, métaphoriques sont motivées par le profilage des cadres de premier plan ou d'arrière plan, dans la lignée de Fillmore 1982, Michaelis et Ruppenhoffer 2001, ou selon De Mulder et Vanderheyden 2008 pour les travaux en français.

Ce travail est le fruit d'une recherche et d'une méthodologie qui reposent sur un ensemble d'études développées au travers d'un projet de recherche avec l'Université de Berkeley, Californie, et d'un projet Labex TransferS en cours sur le thème des « Constructions, grammaire, lexique et cognition » rattaché à l'axe B *Penser en langues et traduire*, montrant les enjeux linguistiques et cognitifs lors des transferts entre langues.

Ce projet Labex TransferS donne lieu à deux publications, la première, Bouveret (ed.), à paraître, *GIVE : a contrastive study of constructions in languages*, CAL collection, John Benjamins Publishing Company et la seconde, Sweetser and Bouveret (eds), en préparation *A CUT and BREAK cognitive study*. L'approche théorique selon la sémantique cognitive et la méthodologie ont été développées en particulier en 2011, lors d'un cours *Verbs and constructions*, sélectionné par la société de linguistique américaine (enseigné à la LSA Linguistic Institute 2011, University of Colorado Boulder). La perspective selon la grammaire cognitive de constructions a été abordée dans un premier ouvrage reposant sur les grammaires de constructions (Bouveret and Legallois 2012, (eds), *Constructions in French*, CAL collection, John Benjamins Publishing company). Ce recueil d'études fut le premier ouvrage international sur les constructions en français.

L'originalité de la présente monographie, outre l'approche sémantique lexicale cognitive contrastant plusieurs langues est d'aborder la grammaire et le lexique selon la perspective combinant a) le changement linguistique, b) les extensions polysémiques, métaphoriques, métonymiques des lexèmes, comme étant motivés par de puissants schémas cognitifs sémantiques (dans la lignée de Sweetser Eve, 1990, et Brinton Laurell and Elizabeth Traugott 2005). Les études linguistiques cognitives en France, malgré un développement international conséquent (cf. *The Oxford Handbook of Cognitive Linguistics*, 2007 et *The Oxford Handbook of Construction Grammar*, 2004, *Cognitive Linguistics*, Croft and Cruse 2004, Cambridge University Press, pour ne citer que ces quelques ouvrages généraux) font toujours l'objet de peu de publications dans l'Hexagone bien qu'introduites dès 2004 par Fuchs (*La Linguistique cognitive*, Fuchs Catherine (ed), 2004, Ophrys, MSH). L'approche employée dans le présent ouvrage est une méthode reposant sur la comparaison qui permet de faire émerger les traits caractéristiques d'une catégorie sémantique au moyen de l'analogie sans pour autant prétendre à des primitifs ou à des universaux sémantiques. La méthode de la comparaison s'applique au sein d'une même langue, comme le montre le traitement des exemples (1) à (3) ci-dessous, ou entre deux ou plusieurs langues (cf. 4).

Les cadres (domaines) de DIVISION, PERTE DE FONCTIONNALITE, DESINTEGRATION par exemple permettent de distinguer les sens des verbes au sein de la catégorie SEPARATION/DIVISION (ex : *Couper, casser, briser, rompre*). Ils différencient sémantiquement, lexicalement, et en partie syntaxiquement les différents emplois de chacun des verbes lorsque l'un des cadres sémantiques ou l'autre est profilé, par exemple DIVISION en (1), PERTE DE FONCTIONNALITE en (3). L'un des cadres peut également être profilé en premier plan tandis que le second reste en arrière plan en (2). Cette méthode d'analyse rend compte de la grande flexibilité et dynamique du sens en langue.

1. *La hache est un outil rudimentaire mais qui a toujours sa place dans l'outillage indispensable pour couper du bois (site web Leroy Merlin) (DIVISION).*
2. *Il a laissé échapper la tasse, qui s'est brisée en mille morceaux (site Google Book, La comtesse de Ricotta, Milena Agus) (DESINTEGRATION >PERTE DE FONCTIONNALITE).*
3. *Vous cassez la télévision chez vous; Vous cassez la console de jeux(leblog.ca-cb.fr/.../ dans-quels-cas-votre-assurance-responsabilite-civile-peut-elle-jouer/) (PERTE DE FONCTIONNALITE).*
4. *Petrol price was today cut by Rs 1.12 per litre and diesel by Rs 1.24 per litre (www.business-standard.com > Economy & Policy > News) (DIVISION > REDUCTION) ('Aujourd'hui le prix du pétrole a baissé de 1.12 Rs par litre et le diesel de 1.24 par litre').*
5. *Ryanair casse les prix à l'occasion des ponts du printemps (www.leparisien.fr/.../ryanair-casse-les-prix-avec-des-billets-d-avion-a-partir-de-19-99-eu...) (*coupés) (DIVISION >REDUCTION).*

Un frame est une représentation conceptuelle du sens, une structure conceptuelle. Qu'est-ce qu'une structure conceptuelle ? Sans qu'il soit nécessaire de se placer selon une approche prônant un sens cognitivement situé (*grounded meaning*), reconnaître une interface entre syntaxe, sémantique, pragmatique et cognition, sous-tend la représentation d'une structuration conceptuelle de notre lexique et de notre grammaire. C'est aussi le terme de « structure conceptuelle » qu'utilisent Traugott et Dasher 2005 selon la théorie de la grammaticalisation et du changement sémantique, de même que Brinton et Traugott 2005 en lexicalisation-grammaticalisation. On peut dans un premier temps simplement rappeler que deux conceptions du signe sont possibles, l'une strictement linguistique (Saussure 1916) et la seconde, référentielle selon le triangle sémiotique d'Ogden et Richards (1923), reprise par la sémantique de Ullman (1957). Selon cette dernière, le signifié désigne, le signifiant dénomme et l'association signifiant-signifié réfère à la réalité. Cette référenciation à la réalité selon la sémantique référentielle, implique exclusivement le référent et le signe alors qu'en linguistique cognitive, la relation entre réalité et signe s'établit par l'intermédiaire d'un processus de catégorisation de la réalité. La structuration des concepts qui en découle repose sur les principes d'analogie et de différenciation lors de la catégorisation entre la réalité et notre système linguistique, concepts alors structurés au sein de notre système. Cette catégorisation s'organise de différentes manières, sous forme de catégories structurées par ressemblances de famille et prototype (Rosch 1973, 1975). C'est cette organisation mentale des concepts qui constitue la **structure conceptuelle**. Par contraste, se placer dans une perspective structuraliste du système reposant exclusivement sur une différenciation linguistique en traits positifs et négatifs, exclut le référent de l'analyse. Les travaux en psychologie cognitive et expérimentale comme ceux de Rosch dans les années soixante-dix et les travaux en linguistique cognitive incluent le référent. Le signe ne réfère pas de manière directe au référent, comme cela est proposé par la sémantique référentielle, mais via une structuration conceptuelle, dans laquelle différents modes d'organisations, hiérarchisations, connexions sont proposées selon les auteurs et les obédiences théoriques.

CHAPITRE 1. Constructionnalisation et changement linguistique

1.1. Théories de la lexicalisation-grammaticalisation

1.1.1. Problématique et définitions. Principe de sémantisation

La grammaticalisation peut se définir, au sens strict selon le chapitre « Linguistique diachronique » de l'Encyclopédie de linguistique cognitive (Bybee 2007: 965), comme un processus selon lequel une unité lexicale ou une séquence d'unités se transforment en morphème grammatical. Par exemple *going to* en anglais devient un marqueur d'intention/futur *gonna*. La grammaticalisation selon Traugott et Dasher 2002 prend effet au sein de *constructions* particulières, ainsi il ne s'agirait pas tant d'unités lexicales que de grammaticalisation de nouvelles constructions.

Le processus de grammaticalisation en diachronie se met en place graduellement et de manière unidirectionnelle (Prevost 2011, Marchello-Nizia 2006), il inclut des variations de formes (ex : *be going* > *gonna*) ou des variations de fonctions, par exemple, 'mouvement', 'intention' et 'futur' comme c'est le cas pour la grammaticalisation de *be going to* ci-dessous dans les exemples (1), (2) et (3) :

- (1) *MOUVEMENT* : *We are going to Windsor to see the King.*
 - (2) *INTENTION*: *We are going to get married in June.*
 - (3) *FUTURE*: *These trees are going to lose their leaves.*
- (Bybee, 2007:965)

La lexicalisation est parfois vue comme le contraire de la grammaticalisation. La grammaticalisation est la transformation de lexèmes en grammèmes selon un processus non réversible - la « dégrammaticalisation » est analysée comme un phénomène mineur. C'est pourtant davantage les phénomènes de dégrammaticalisation ou d'antigrammaticalisation (Haspelmath 1999) et non de lexicalisation qui sont interrogés comme constituant ou non le contraire de la grammaticalisation, ce que montrent une étude récente (Willis 2016) et plusieurs études antérieures sur le français et l'anglais (Fagard 2007, Guérin 2008).

The term 'degrammaticalisation' has been used to refer to a variety of diachronic developments in the literature, not all of which belong together. To be of interest for the study of the mechanisms of language change, examples of degrammaticalisation need to show continuity between the earlier and later stage, with appropriate intermediate stages where appropriate. This strict definition of degrammaticalisation has been term 'antigrammaticalisation' (Haspelmath 1998: 27–29) (Willis 2016: 29).

Selon Willis, les processus inverses peuvent exister et ne sont pas marginaux. Il est par exemple usuel d'observer que la métaphore temporelle s'étend généralement de l'espace au temporel, mais il est aussi possible de rencontrer des cas inverses. Dans l'exemple cité ci-dessous, *L'école est après le feu rouge*, la préposition *après* signifie de manière centrale la temporalité, mais est employée ici à l'oral pour exprimer l'espace.

Metaphor generally runs from concrete to abstract: the concrete is encountered before the abstract and we conceive and make sense of the unfamiliar in terms of the familiar. Hence temporal prepositions and adverbs develop from spatial ones which themselves develop from concrete nouns. Exceptions exist but are quite limited (Norde 2009: 67–72), and tend to rest on the metaphor 'geographic space as a journey', which gives rise to counterdirectional, metaphors expressing space using time (e.g. The school is after the traffic lights where the temporal preposition after expresses place 'beyond'). It is less obvious that implicature is unidirectional in any meaningful sense. (Willis 2016 : 12).

La controverse reste entière sur ce point, Haspelmath 1999 en particulier explique son désaccord. Selon lui, la dégrammaticalisation ne peut exister, c'est aussi le point de vue des fonctionnalistes (Nuyts 2007). Françoise Guérin dans sa synthèse des théories en fait l'analyse suivante, qui est devenu le point de vue actuel consensuel, également défendu par Traugott:

L'unidirectionnalité, est un principe que les fonctionnalistes ne remettent pas en cause puisqu'il est inhérent à la dynamique même du changement, que l'on aille du grammatical au lexical, du lexical au grammatical etc., la direction du mouvement est linéaire et lorsque le changement a eu lieu, il est irréversible car alors le système a bougé. Il n'y a pas circularité mais unidirectionnalité, on ne revient jamais à l'état initial:

**état A –(variation) état B –(variation) état A (Guérin 2008:227).*

De nombreuses définitions et approches de la lexicalisation et grammaticalisation ont été proposées tel que nous en présenterons quelques aspects ici, selon que l'on privilégie la lexicalisation ou la grammaticalisation dans la description. Notre problématique des phénomènes de lexicalisation et grammaticalisation dans les deux études développées à travers cet ouvrage, est celle qui a été soulevée par Brinton et Traugott 2005 selon une perspective intégrée, en relation avec le changement linguistique. Cette approche constitue pour nous une vision compatible, cohérente avec un cheminement comparatif des langues, une analyse selon des constructions, envisageant non seulement des unités lexicales en tant qu'unités de langue au sein d'un système mais, constructions en discours en tant qu'associations formes-sens :

They (lexicalization and grammaticalization) have been theorized in a number of different ways, sometimes totally independently of each other, sometimes together. One

constant in all these uses is pairing of meaning and form, and the extent to which this pairing is systematic or idiosyncratic (Brinton and Traugott 2005 :2).

Cette vision de la lexicalisation-grammaticalisation d'associations formes-sens qui sont de manière indifférenciée des lexèmes et des grammèmes est compatible avec la notion de construction cognitive. Cette hypothèse d'un continuum entre lexèmes et grammèmes est défendue par de nombreux chercheurs en syntaxe ou en sémantique, notamment Barbet 2013 sur les verbes modaux *devoir* et *pouvoir* en français et Gosselin, dans ses travaux sur la temporalité, la modalité (Gosselin 1996, 2012) et en particulier sur les périphrases d'aspect (Gosselin 2011):

Même à l'intérieur d'une même langue, on ne peut admettre l'existence d'une réelle frontière entre grammaire et lexique. En effet, certains marqueurs temporels ou aspectuels se trouvent dans la zone frontière entre grammaire et lexique. Il en va ainsi des semi-auxiliaires d'aspect du français: leur origine étant lexicale, ils ont subi un processus de grammaticalisation qui n'a toutefois pas entièrement abouti (Gosselin 2011:2).

Cette constatation est rendue d'autant plus cohérente si l'on considère les processus cognitifs à l'oeuvre dans les extensions de sens, comme c'est le cas pour *going to >gonna* ou l'exemple du verbe *aller*, analysé par De Mulder « les interlocuteurs dispos(a)nt de structures conceptuelles qui rendent possibles la réinterprétation des lexèmes » (De Mulder et Vanderheyden 2008 :22). Nous nommerons ce phénomène à la suite de Traugott et Dasher (2002:279), le **principe de sémantisation**.

Les définitions les plus courantes des deux notions peuvent communément être acceptées comme suit:

Grammaticalization is the change whereby in certain linguistic contexts speakers use parts of a construction with a grammatical function. Over time the resulting grammatical item may become more grammatical by acquiring more grammatical functions and expanding its host-classes (Hopper and Traugott 2003:121).

(...)

Lexicalization, a process of language change, has been conceptualized in a variety of ways. Broadly defined as the adoption of words into the lexicon, it has been viewed by some as the reverse process of grammaticalization, by others as a routine process of word formation, and by others as the development of concrete meanings (Hopper and Traugott 2003:129).

Selon Prevost et Fagard :

On observe un usage parfois abusif du terme (grammaticalisation), qui peut simplement désigner un figement relatif. Se pose aussi la question de l'extension du champ de la grammaticalisation, selon qu'elle est conçue dans une acception étroite, évolution d'une forme lexicale vers une forme grammaticale (ou évolution d'une forme grammaticale vers une forme plus grammaticale), ou au contraire dans une acception plus large, évolution du discursif au morpho-syntaxique, avec fixation des stratégies discursives dans les structures morpho-syntaxiques.

En ce qui concerne la lexicalisation, se pose la question de l'extension donnée au concept de « lexique », selon qu'il est entendu dans un sens étroit, ce qui donne lieu à une opposition lexical/grammatical (avec le problème de la délimitation entre les deux...) ou au contraire dans un sens large, auquel cas tout est lexique, et les formes dites grammaticales font alors partie du lexique. Dans ce dernier cas, l'émergence de toute nouvelle forme, quels que soient son processus de formation et son résultat, est une lexicalisation (Prevost et Fagard 2007 :4).

Nous prenons position dans ce travail pour une théorie forte de la lexicalisation et dénommons **principe de sémantisation** toute motivation sémantique à l'oeuvre en lexicalisation comme en grammaticalisation. Cette motivation sémantique se voit sous-tendue par une structure conceptuelle engendrant un mécanisme d'extension de sens - de type polysémie, métaphore, métonymie. La **sémantisation** dans ce cadre s'explique comme un mécanisme conceptuel, celui-ci repose sur un principe d'économie linguistique.

Selon Bybee, la grammaticalisation peut se définir en diachronie comme en synchronie, les schémas de changements en synchronie selon elle sont aussi unidirectionnels. Les deux mouvements les plus courants qui apparaissent dans des langues du monde non liées entre elles et qui sont considérés comme étant universaux, sont les suivants:

1. THE MOVEMENT PATH

Movement toward a goal > intention > future

2. THE VOLITION PATH

Volition or desire > intention > future (Bybee 2007:967).

On peut ici concernant l'étude de notre verbe *donner* poser l'hypothèse que le cheminement (2) de grammaticalisation [vouloir/désir > intention > futur] pourra être suivi, les deux premiers pas étant déjà attestés dans plusieurs langues pour le verbe *donner* en construction de semi-auxiliaire de causation ([donner + infinitif] courant dans plusieurs langues cf. Bouveret 2008, 2012). Le troisième mouvement de futur fait aussi partie du sémantisme de cette construction (*donner à penser*).

2.1.2. Les procédés de lexicalisation-grammaticalisation selon Brinton et Traugott 2005

Le continuum lexique-grammaire peut également s'illustrer par des similarité entre les processus de lexicalisation et de grammaticalisation. Le tableau 1 ci-dessous illustre ces procédés.

L'unidirectionalité (4) a été discutée plus haut, elle concerne la lexicalisation et la grammaticalisation, toutefois la tendance en grammaticalisation est de conduire vers des sens plus abstraits (ex: *gei* (*donner*) verbe plein vers préposition de direction *gei* (*à*) en chinois cf. Badan in Bouveret M., à paraître, Paris 2010).

La fusion (1) est une tendance forte en lexicalisation vers le figement plus ou moins grand des collocations, par exemple une expression métaphorique aura perdu sa motivation alors qu'initialement l'image sous-jacente à la métaphore était présente, ex: *faire un créneau*.

La coalescence (2) est la réduction phonologique en lexicalisation comme en grammaticalisation, par exemple *want to* > *wanna* en anglais, *je dois* > *j'dois* en français oralisé.

La décatégorisation se caractérise par le passage de catégories syntaxiques primaires (verbes, noms) à des catégories syntaxiques secondaires (prépositions, adjectif, participe) selon Hopper (Hopper 1991:22).

Tableau n° 1: *Résumé des similitudes entre lexicalisation et grammaticalisation* (traduit de Brinton and Traugott 2005:110)

		Lexicalisation	Grammaticalisation
1	Fusion	+	+
2	Coalescence	+	+
3	Idiomatisation	+	+
4	Unidirectionalité	+	+
5	Gradualité	+	+
6	Déplacement fonctionnel	-	+
7	Décatégorisation	-	+
8	Productivité	-	+
9	Fréquence	-	+
10	Généralité typologique	-	+

Ce tableau ne rend compte que des points communs, d'autres catégories de procédés différents selon Brinton et Traugott 2005 entre les deux types. Par exemple la désémantisation (*bleaching*) est en grammaticalisation un affaiblissement du sens à travers la généralisation, par exemple de verbe plein vers auxiliaire (ex: *aller* en français (De Mulder et Vanderheyden 2008) ou *go* en anglais physique concret > futur (Sweetser 1988) dans le passage qui peut s'illustrer ainsi de *go/aller* concret (*She is going to London next week/ Elle va à Londres la semaine prochaine*) à *go/aller* dans la périphrase verbale où il prend un sens de futur (*She is going to get married in London/Elle va se marier à Londres la semaine prochaine*). Tandis qu'en lexicalisation il est plus courant de voir le sens s'augmenter de contenu plus précis, plus spécifique –si l'on restreint ici la lexicalisation à celle des idiomes, par exemple *black* > *black market* en anglais, *blanc* > *blanchiment d'argent* en français. Ce point concernant la désémantisation nous paraît aussi difficile à établir que le point sur l'unidirectionnalité car si l'on s'extrait d'une définition restrictive de la lexicalisation, de nombreux mécanismes du concret à l'abstrait constituent la tendance générale en métonymie par exemple (ex: *verre* = contenant concret > *verre*= mesure graduée).

La généralité typologique (10) concerne davantage la grammaticalisation que les schémas de lexicalisation qui sont plus irréguliers et plus spécifiques aux langues. Ce constat se veut, là encore selon nous, exception faite de la métonymie (Apresjan 1973) en tant que processus régulier, productif, fréquent et universel de lexicalisation autant que de grammaticalisation.

Du point de vue de l'innovation et du changement linguistique, la lexicalisation conduit à l'idiosyncrasie, tandis que la grammaticalisation conduit à la systématisme, mais tous deux sont des processus de forte tendance unidirectionnelle. Les cas particuliers d'innovation en grammaticalisation peuvent conduire à un processus rare de dégrammaticalisation ; en lexicalisation, les cas particuliers d'innovation en dehors des règles du système sont les cas d'emprunts ou ponctuellement de xénismes, mots étrangers insérés dans le lexique d'une langue. Cette part d'innovation n'est pas négligeable au sein d'une langue, mais comme le notait Guilbert en 1982, l'innovation reposant sur les règles du système régularise celui-ci tandis que l'emprunt conduit au dérèglement. Ces règles linguistiques ont pu conduire à refuser ou contrôler les emprunts au travers de politiques linguistiques (ex : *walk man* remplacé par *baladeur*).

2.1.3. Le concept de constructionnalisation et le changement linguistique

(Hopper et Traugott 2003, Hilpert 2013a, Fried 2015, 2013, 2005, Marchello-Nizia 2011)

Nous rejoignons les positions de Brinton et Traugott (2005), Traugott et Dasher (2002) et envisageons bien la lexicalisation et la grammaticalisation comme deux processus à part entière. Toutefois, ces deux processus peuvent se rencontrer ou partager des mécanismes communs. Le lexique au sein d'un système est distinct de la grammaire, mais il n'existe pas une frontière rigide entre les deux. Selon une perspective diachronique, ou une synchronie dynamique (Guilbert 1982) ainsi que selon une perspective contrastive entre les langues, il est nécessaire de reconnaître qu'un continuum existe bien entre lexique et grammaire (cf Lehmann 2002:3), entre lexèmes et grammèmes, entre lexicalisation et grammaticalisation.

Ces deux phénomènes sont source d'innovation lexicale et grammaticale ; citons l'exemple d'une convention d'implicature, le cas du *present perfect* analysé par Slobin 1994, d'abord utilisé par les locuteurs jeunes en tant que fonction pragmatique lors de conversations puis enterriné à l'écrit par les locuteurs plus anciens:

Children come to discover pragmatic extensions of grammatical forms, but they do not innovate them; rather these extensions are innovated diachronically by older speakers, and children acquire them through a prolonged developmental process of conversational inferencing (Slobin 1994:130).

Par ailleurs nous observons que les phénomènes conceptuels comme processus mentaux de métaphore et métonymie sont des mécanismes qui sous-tendent la grammaire et le lexique. Particulièrement, en tant que processus cognitif, la métonymie constitue un principe productif régulier en lexicalisation comme en grammaticalisation.

Les procédés de polysémie, de sens vague, d'ambiguïté, en tant que sens multiples des verbes, peuvent être étudiés de manière "intégrée" selon ce continuum lexicalisation-grammaticalisation opératoire tant en diachronie qu'en synchronie au sein du système d'une langue, comme le montre Cécile Barbet dans son analyse des modaux *devoir* et *pouvoir*. Son étude consacrée à ces deux modaux en français s'appuie sur des expérimentations et des cartes sémantiques, et recourt pour l'analyse de la polysémie et de la grammaticalisation au modèle de Sweetser 1990 :

Il semble que la multiplicité de sens de devoir penche du côté de l'ambiguïté, tandis que la multiplicité de sens de pouvoir penche du côté du vague(...), nous tentons donc de récolter des données concernant l'évolution sémantique des deux verbes modaux susceptibles d'éclairer la question de leur représentation en mémoire en français moderne. En effet, selon la théorie de la grammaticalisation, l'étude diachronique peut

renseigner l'analyse en synchronie (cf. chapitre 6). Notamment, s'il s'avère que le passage du sens radical au sens épistémique s'est effectué par métaphorisation du sens, l'hypothèse polysémique est plus probable (cf. E. Sweetser 1990) (Barbet 2013:161).

Métaphore, métonymie et inférences pragmatiques sont développées dans la section qui suit en relation avec le changement linguistique et l'innovation en langue. Une autre dimension, celle des idiomes peut être évoquée.

Selon Gibbs (2010 : 697-725) l'emploi d'idiomes ou d'expressions formulaïques (*formulaic expressions*) s'explique par la facilité qu'ils procurent de reformuler quelque chose de complexe en quelque chose de simple parce que connu de tous. La raison peut en être la facilitation de l'interaction sociale ou l'utilisation de formules assertant l'appartenance sociale à un groupe comme c'est le cas des argots également. Exprimer quelque chose de non connu en termes de quelque chose de connu est aussi le principe de la métaphore conceptuelle.

Toutefois, l'usage d'idiomes, formules, et expressions du langage plus ou moins figées, lexicalement ou pragmatiquement (ex : *allo, how do you do ?*) ne constitue pas un fait anecdotique ou un simple ornement de langage, ces expressions relèvent d'un phénomène statistiquement important dans une langue. Ils représentent le *langage figuré (Figurative Language, Dancygier et Sweetser 2014)*.

Selon Levin (1993), la part d'« idiosyncrasie » dans une langue constitue le seul aspect du sens non compositionnel à envisager. C'est le cas par exemple de l'énoncé figuratif cité par l'auteur *The bullet whisled through the air* ('la balle a sifflé dans les airs' / 'la balle a traversé l'air en sifflant'). Dans cet énoncé, c'est la construction syntaxique, tout comme chez Willems (2012) qui guide l'interprétation de la construction, en l'occurrence la construction CAUSED motion est associée au sens lexical du verbe *whistle* ('siffler') qui est un verbe de son. Nous pensons que les énoncés figurés sont à considérer dans l'analyse linguistique, à décrire tant en phraséologie que selon les phénomènes diachroniques ou synchroniques de changement linguistique, de grammaticalisation, lexicalisation ou d'idiomatization (Langlotz 2006).

2.2. Sens figuratif, métaphore, métonymie, inférences pragmatiques et changement linguistique

Sweetser (1990), Dancygier et Sweetser (2005, 2014) dans leurs différents travaux sur la grammaticalisation, le conditionnel, la notion de point de vue et la causation, ont exploré les processus sémantiques polysémiques de métaphore et métonymie. Elles mettent en avant une

approche cognitivement située du sens (*grounded meaning*), conformément aux théories cognitives de la métaphore conceptuelle de Lakoff et Johnson (1980).

2.2.1. Métaphore et métonymie selon l'analyse sémantique cognitive de Lakoff et Johnson (1980) à Dancygier et Sweetser (2014)

La notion de métonymie peut être développée de manière plus ou moins complexe et c'est cette hypothèse d'une métonymie via un lien causal entre situation présente et situation future qui, selon Suzanna Fleishman, dans une perspective psycho-linguistique est avancée pour expliquer l'extension du verbe *go* ('aller') en anglais, vers l'auxiliaire de futur *gonna* ('aller + futur'). Contrairement à l'explication courante d'extension de sens via un lien métaphorique, la position suivante est défendue, selon laquelle l'auxiliaire *go to* contracté en *gonna* pour exprimer le futur, ne serait pas motivée par une **extension métaphorique cognitive espace-temps**, mais le serait par une relation de **continuité causale** entre un état des choses présent et un état de chose estimé dans le futur, conséquence du présent. Selon cette explication, l'auxiliaire *will* marque davantage un futur certain. *Gonna* pourrait alors d'après Fleishman se paraphraser par la formulation 'étant donné la situation aujourd'hui, il est fort probable, voire certain que la situation demain soit la suivante'. Ainsi la modalité exprimée par *gonna* relève davantage d'une probabilité forte basée sur une instance de validation externe, la situation réelle, tandis que *will* asserte un point de vue du locuteur, autrement dit une instance de validation interne, le locuteur, et une modalité de certitude :

Fleischman (1982a, b) argues against earlier analyses of gonna as a "proximal" future, and instead proposes that English gonna stresses the causal continuity and connection between the present situation and the future event or state of affairs. I You'll get married could be said by a fortune-teller, but you're gonna get married sounds as if it is more connected to the contextual situation: perhaps the speaker is observing the addressee's relationship, or perhaps the speaker is even putting pressure on the addressee to marry. (Dancygier and Sweetser 2005: 180).

Nous présenterons pour commencer la métaphore conceptuelle à travers les travaux de la linguistique cognitive, puis des applications possibles du principe de métonymie à la grammaticalisation.

La métaphore conceptuelle, théorie développée par Lakoff et Johnson en 1980 (*Metaphors we live by*, traduction française en 1987 *Les métaphores dans la vie quotidienne*) repose sur les notions de *domaine source* et *domaine cible*. Ce que proposent Dancygier et Sweetser 2014 en apportant à l'analyse les concepts d'intégration (*blend*) et de cadre

sémantique (*frame*), est une méthodologie étape par étape qui permet de comprendre a) les mécanismes sémantiques et conceptuels du nouvel espace mental créé par la réalisation d'une métaphore et b) les constructions syntaxiques métaphoriques ou collocations métaphoriques (ex : *a brilliant student* **a sunny student* Sullivan 2013, *a brilliant day*, *a sunny day*, *a bright room*, **a brilliant bedroom* / *un étudiant brillant*, **un étudiant ensoleillé*, *une journée magnifique*, *une journée ensoleillée*, **une chambre brillante*) résultant de cette correspondance (*mapping*). Nous illustrerons pour commencer la métaphore et les concepts de l'analyse avec deux métaphores connues pour être décrites dans Lakoff et Johnson (1980), LA DISCUSSION EST UN COMBAT (ex : *démolir une argumentation*) et les métaphores de la colère (ex : *sortir de ses gongs*, *exploser de colère*). Nous montrerons que la métaphore selon la théorie du sens figuratif (Dancygier and Sweetser 2014) ne concerne pas exclusivement le sens figuratif « d'ornement », mais peut expliquer systématiquement et méthodiquement nombre de sens polysémiques par glissement du concret à l'abstrait. Et pour terminer c) nous verrons que ce fonctionnement peut s'appliquer aux trois catégories de métaphores décrites par Lakoff et Johnson 1980.

A) Un exemple très évocateur de Fauconnier et Turner 2002 repris par Dancygier et Sweetser 2014 permet d'illustrer la notion d'intégration (*blend*) dans la petite histoire ci-dessous. Dans la méthodologie d'analyse de la métaphore conceptuelle, un domaine source est mis en correspondance avec un domaine cible (*mapping*). Cette correspondance est partielle, tous les éléments du domaine source ne sont pas mis en correspondance, mais exclusivement ceux qui sont saillants dans l'analogie. Par exemple dans le proverbe latin *homo homini lupus est* ('l'homme est un loup pour l'homme'), ne sont mises en correspondance que certaines propriétés mentales typiquement reconnues, mais sont laissées en arrière plan les propriétés physiques. Le processus de correspondance partielle entre domaine source et domaine cible est identique quoique plus riche dans la métaphore conceptuelle L'AMOUR EST UN VOYAGE. La superposition qui s'effectue dans cette correspondance partielle est représentée dans un espace mental, une intégration, dénommée *blend*. L'intégration (*blend*) est donc cette superposition des représentations et l'espace mental est ce nouvel espace conceptuel créé par cette nouvelle représentation, qui n'est ni A *l'homme*, ni B *le loup*, (*L'homme est un loup pour l'homme*), mais l'espace mental de cette métaphore. La première étape dans l'analyse d'une métaphore conceptuelle lexicale, grammaticale ou discursive, est la correspondance partielle entre un domaine source et un domaine cible et la création de cet espace mental qui peut être visualisé. Une fois cet espace mental créé et la correspondance (*mapping*) initiée entre les deux

domaines, parler du domaine cible en termes du domaine source, seconde étape dans le processus de la métaphore conceptuelle, devient alors possible. Par exemple dans la représentation métaphorique, LES RELATIONS SOCIALES (domaine cible) SONT UN CLIMAT (domaine source), il est possible de dire que *l'ambiance était glaciale*, que *l'atmosphère s'est détendue* lorsque tel invité est arrivé et que *l'arrivée des cocktails a réchauffé l'ambiance* alors que la musique a définitivement achevé de *briser la glace*. Si l'espace mental figuratif créé est simplement motivé par des besoins d'expressivité de l'auteur, de l'écrivain, la métaphore ne sera sans doute pas reprise, cas de cet exemple de l'America's cup de Fauconnier et Turner 2002. En revanche, si la métaphore est productive et reprise par la communauté des locuteurs, une nouvelle structure conceptuelle est créée. Ainsi progressivement, au sein d'une communauté de locuteurs, un nouveau sens, créé par inférence invitée (Traugott et Dasher 2002) se transforme en un nouveau sens codé et donne naissance à une métaphore conceptuelle disponible et partagée par la communauté. Le lien entre le sens initial et le sens métaphorique peut rester transparent, ou produire un nouvel idiome si la métaphore se fige en une expression. Le figement peut résulter de la démotivation du sens métaphorique initial, ou d'une volonté expressive lors de la création de l'expression. C'est la cas souvent des expressions familières à l'exemple du fameux idiome *spill the beans* (*divulguer un secret* mais littéralement *renverser les haricots*) de Nunberg, Sag et Wasow (1994).

Outre la création de l'intégration (*blend*) par correspondance entre domaine source et domaine cible lors de la première étape de la création d'une métaphore, un autre aspect est en jeu, celui des *cadre sémantiques* (cadres conceptuels). Le domaine source et le domaine cible sont organisés selon un ensemble de cadres (*frames*) dans la théorie *Frame Semantics* de Fillmore décrite en chapitre trois. Dans la métaphore LA DISCUSSION EST UN COMBAT (ex : *démolir l'adversaire*, *le mettre ko*, *les arguments font mouche*, etc..), le domaine DISCUSSION est structuré par un ensemble de concepts qui linguistiquement peuvent se réaliser sous forme de scénarios composés d'actants, de circonstants, organisés en éléments centraux ou périphériques. Les éléments du cadre sémantique DISCUSSION sont les protagonistes, à savoir, un émetteur, un récepteur et les propos de la discussion. Le domaine du COMBAT met lui aussi en scène des protagonistes, un lieu du combat, des armes éventuellement ou moyens de combats. On voit aisément que tous les éléments du cadre DISCUSSION et tous les éléments du cadre COMBAT ne sont pas inclus dans la métaphore conceptuelle. En revanche, les éléments du domaine ou ensemble de *cadre sémantiques* qui sont mis en correspondance vont permettre par analogie le glissement d'un domaine à un autre, du domaine de la discussion au domaine du combat, et permettre également de parler de l'un en

termes de l'autre. Ce nouvel espace mental contient désormais les éléments du ou des *cadres sémantiques* source et les éléments du des *cadres sémantiques* cible, mais seulement **les éléments des cadres sémantiques qui sont saillants dans l'analogie entre les deux domaines, les éléments les plus centraux** dans l'analogie. Les éléments du *sémantique* sont en correspondance avec les actants et arguments du schéma valenciel. Parmi les éléments du cadre sémantique, certains correspondent aux rôles thématiques/sémantiques d'agent, destinataire, thème, ce qui permet le liage (*linking*) (dénomination générative) ou plutôt la correspondance, *mapping* (dénomination cognitive) entre fonctions syntaxiques et rôles sémantiques. Par ailleurs, entre le domaine source et le domaine cible, certains éléments sont en correspondance, les éléments saillants, en l'occurrence les protagonistes, les propos de la discussion. Les cadres sémantiques sont des ensembles de rôles (ex : le cadre EXERCICE) et de relations (ex : le cadre CAUSE). Par exemple dans la phrase *Marc s'est exercé pour la dictée ce matin*, le verbe *s'exercer* se comprend par recours au cadre sémantique EXERCICE composé d'un AGENT, d'un MOYEN, en l'occurrence le travail les mouvements du corps et d'un BUT. Ces éléments du cadre sont eux-mêmes reliés à des positions syntaxiques dans la phrase, selon le Principe de valence, et ces éléments du cadre sont remplis par des valeurs dans la phrase. L'agent reçoit la valeur Marc qui est un rôle d'élément (*role frame*).

B) Les constructions, ou collocations issues de cette analogie créée par correspondance entre des éléments de *cadres sémantiques* des domaines source et cible réunis dans l'espace mental portent alors la trace de ces métaphores conceptuelles de différentes manières. Nous avons décomposé un exemple ci-dessus en (a) permettant d'illustrer l'analyse de la métaphore et des constructions métaphoriques en discours. Un autre exemple est celui du sens figuratif du lexème, *voir*, dans l'énoncé *je vois ce que tu veux dire*. La métaphore CONNAITRE C'EST VOIR (KWOWING IS SEING), permet de comprendre la structure conceptuelle en cause dans l'inférence invitée qui s'est conventionnalisée comme un nouveau sens codé et par là une polysémie. Une inférence invitée permet de « convoquer » un sens novateur, en m'appuyant sur une connaissance partagée entre les locuteurs et donc d'économie possible dans l'expression. Cette métaphore de la transparence existe déjà conceptuellement dans d'autres contextes et pourrait être convoquée ici dans un contexte nouveau en étant comprise.

Sullivan illustre la métaphore l'INTELLIGENCE EST LA LUMIERE (INTELLIGENCE IS LIGHT) avec le collocatif *bright* en anglais : *bright light* (lumière éclatante), au sens concret, et *bright student* (étudiant brillant), au sens figuré :

(...) *The mapping INTELLIGENCE IS LIGHT-EMISSION, like the metaphor HAPPINESS IS LIGHT, can be expressed by certain modifiers but not by others. We saw that brilliant expresses this submapping, as in brilliant mind. Like brilliant, the adjective dim can express INTELLIGENCE IS LIGHT-EMISSION, as in dimwit or dim child. The usage frequencies of these and other items are listed below (Sullivan 2013: 66).*

L'existence sous-jacente de la métaphore conceptuelle permet de comprendre la collocation *bright student*, mais ce qui explique linguistiquement la construction, c'est la correspondance entre les éléments de cadre du domaine source et les éléments de cadre du domaine cible. entre constructions produites en discours et métaphore. En français la métaphore existe également avec l'expression une *personne éclairée* et non **une personne éclairante* en parlant d'une personne, tandis que *des propos éclairants, une lecture éclairante* sont des collocations possibles. La raison en est que « éclairé » réfère à l'élément RECEPTEUR du cadre LUMIERE et non à l'élément SOURCE tandis que « éclairant » renvoie à la SOURCE. Les collocations adjectif + verbe (cf tableau n°2 ci-dessous) possibles ou impossibles en termes de cadres (*frames*) et correspondance conceptuelle (*mapping*) lors de la métaphore conceptuelle.

Tableau n° 2: Traduction de Table (3.2) *INTELLIGENCE IS LIGHT-EMISSION collocations (Sullivan 2007 : 66).*

	Relevé 'LIGHT'	Exemple	Relevé 'INTELLIGENCE'	Exemple	Pourcentage 'INTELLIGENCE'
<i>brilliantly</i>	40	<i>shine brilliantly</i>	35	<i>Reason brilliantly</i>	19.1
<i>brilliant</i>	1070	<i>brilliant sun</i>	179	<i>Brilliant idea</i>	12.3
<i>bright</i>	2430	<i>bright jewel</i>	371	<i>bright student</i>	8.9
<i>dim</i>	260	<i>dim star</i>	4	<i>Dim child</i>	1.1
<i>brightly</i>	382	<i>glow brightly</i>	0		0

Le tableau rapporte les collocations extraites du corpus COCA, corpus of contemporary american English. Cette métaphore conceptuelle relève de la catégorie dénommée par Lakoff et Johnson 1980 *métaphore ontologique*. Trois catégories sont identifiées : (i) *métaphores d'orientation*, (ii) *métaphores ontologiques* et (iii) *métaphores de personnification*. La première catégorie d'orientation (i) comprend la conceptualisation de valeurs comme étant orientée par rapport à notre position humaine verticale. Ces valeurs selon Lakoff et Johnson sont massivement et culturellement les suivantes :

(i) métaphores d'orientation

- le positif est situé en haut/ le négatif est situé en bas (ex : *être au top de sa forme*)
- la santé est en haut / la maladie en bas (ex : *tomber malade*)

- la force physique est en haut/la faiblesse est en bas (ex : *ne pas arriver à remonter la pente*)

- le rationnel est en haut/ l'affectif est en bas (ex : *perdre son sang froid*)

(ii) métaphores ontologiques

- le corps est un contenant (ex : *déborder de joie, exploser de colère*)

- l'esprit est une machine complexe (ex : *dérailler, être hors service*)

- l'esprit est un objet fragile (ex : *le moral brisé, être anéanti*)

(iii) métaphores de personnification

- l'inflation est un adversaire (ex : *le pays a été terrassé par une forte inflation*)

- la dépression est un adversaire (ex : *être terrassé par une dépression*)

- les idées sont des personnes (ex : *avoir des idées qui trottent dans la tête, une idée qui traverse l'esprit*).

Pour illustrer le second exemple des métaphores de la colère, nous nous référons à un schéma mettant en scène les domaines EMOTION et PRESSION dans la métaphore LA COLERE EST UNE PRESSION (ex : *exploser de colère, être sous tension*).

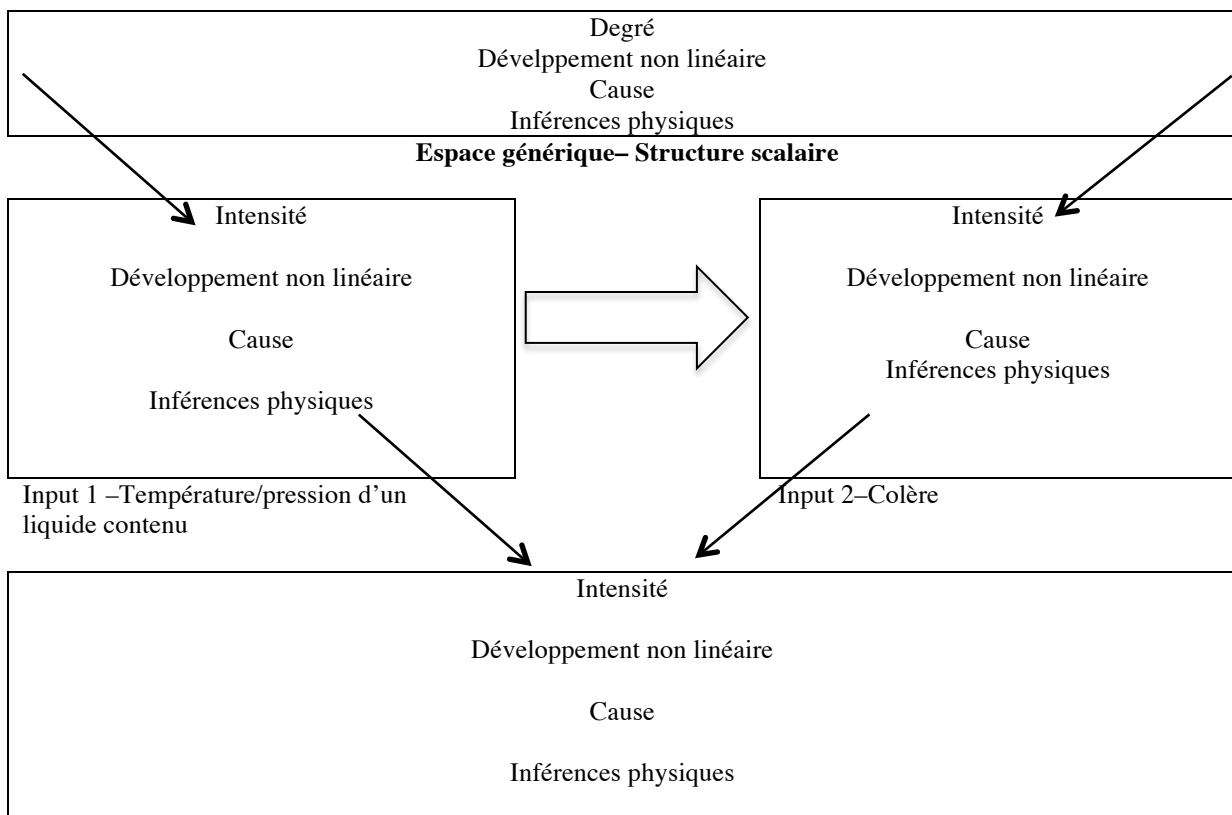


Schéma n° 1: (Traduit et Reproduit de Dancygier and Sweetser 2014, schéma 4.1 p.75).
L'intégration: colère comprise comme température/pression :

Les deux domaines source, la *PRESSION* et cible, la *COLERE*, sont mis en correspondance dans cette première métaphore ; une seconde métaphore en cascade (*cascade metaphors*) intervient, celle du corps comme contenant (*BODY AS A CONTAINER*) (cf Kövecsz 1986, 2000).

La métonymie quant à elle, est aussi un principe d'extension ou de restriction du sens en polysémie à l'œuvre en synchronie comme en diachronie. Ce principe peut être convoqué, sans qu'il soit nécessaire d'évoquer une théorie cognitive du sens. C'est le parti pris de Walter de Mulder dans ses travaux sur la diachronie et la grammaticalisation (de Mulder et Vandereyden 2008, de Mulder 2010), tel que nous l'avons déjà cité plus haut. La métonymie peut s'illustrer simplement par l'évocation d'une partie pour le tout ou d'une facette du domaine frame pour un ensemble du domaine. Dans l'énoncé *Le bureau a voté*, deux métonymies sont à l'œuvre. L'une est discursive et l'autre est lexicale, sens polysémique installé en diachronie, c'est le meuble *bureau* qui par métonymie de la partie pour le tout a permis de dénommer la pièce par extension polysémique, l'ensemble des personnes. Le référent bureau fut dénommé diachroniquement par motivation morphologique avec le nom du tissu *bure*, recouvrant le meuble dans les usages monastiques. La *tête* peut être la 'partie antérieure', dans *La tête du cortège*, ou l'expression du visage *Il fait une drôle de tête*. Un autre exemple de dénomination métonymique à l'œuvre en lexicalisation est le passage du nom de marque à l'objet (ex : *kleenex*), ou du nom d'inventeur à l'objet (ex : *sandwich*). Ces mécanismes sont bien connus et bien décrits dans les travaux de lexicologie.

Dancygier and Sweetser 2014 différencient deux types de métonymies, l'une métonymie catégorielle, très courante, lorsqu'un nom s'étend à une catégorie tout entière (ex : la marque *Kleenex* pour la catégorie *kleenex* se réfère aux mouchoirs en papier), ou lorsqu'une relation partie-tout permet l'extension de la dénomination d'une partie à un tout. L'autre type est la métonymie de *cadre sémantique*, par exemple le nom d'un bâtiment pour l'entreprise, (ex : le bâtiment EDF), le nom de lieu pour l'institution (ex : *l'Elysée*). Les exemples suivants l'illustrent :

(1) *Paris and Berlin agree on European Union budget revisions*

'Paris et Berlin sont d'accord sur les révisions du budget de l'Union européenne',

(2) *Paris is on both banks of the Seine*

'Paris est sur les deux rives de la Seine'

(3) *Paris puts more street cleaners to work*

'Paris a embauché plus d'employés pour nettoyer les rues'.

(1) se réfère à la ville en tant que lieu tandis que (2) et (3) se réfèrent à la ville en tant qu'instance de gouvernement (exemples extraits de Dancygier and Sweetser 2014 :100-110. La métonymie de cadre sémantique repose sur une connaissance partagée.

Il est important de souligner, comme on peut le constater dans de nombreux cas, que métaphore et métonymie sont souvent liées. Dans l'expression *pied de lampe*, la restriction de sens métonymique est à l'œuvre, mais également la métaphore par ressemblance avec le pied humain. L'extension métaphorique et la restriction de sens métonymique, bien qu'étant de nature sémantique différente, reposent sur le même processus dans *pied de la montagne*. La métonymie en tant que composante de sens 'partie inférieure touchant le sol' est évoquée en plus de la relation métaphorique entre l'entité personne et l'entité montagne. En grammaticalisation, de Mulder et Vanderbeyden 2008 ont montré que la métaphore conjointement à la métonymie selon ce même processus permet de passer de la composante 'espace' à la composante 'futur'. Et même si l'on ne souhaite pas recourir à une explication métaphorique espace-temps discutable en tant que principe explicatif conceptuel, la métonymie est bien ici le principe sémantique explicatif de l'extension. On l'aura compris, la métonymie est un principe régulier, sans être entièrement prédictible toutefois, mais historiquement démontrable, que l'on peut analyser par des données attestées et que n'hésitent pas à utiliser les linguistes de la grammaticalisation dans leurs analyses. La métaphore en tant que principe conceptuel est plus controversé dans les analyses linguistiques, car c'est un principe non régulier, essentiellement interprétable selon un processus cognitif. La métaphore en tant qu'extension de sens est un mécanisme courant en lexicalisation. En grammaticalisation en revanche, il peut être compris et accepté comme source de motivation des déplacements de sens du concret au figuré. Le principe métaphorique est cependant plus difficilement prévisible, il relève par ailleurs dans les analyses grammaticales le plus souvent des modèles cognitifs (Sweetser 1990) bien que les auteurs non cognitivistes s'y réfèrent (Bybee 2007). La métaphore conceptuelle trouve des applications plus aisément compatibles et démontrables dans les théories neuronales expérimentales du sens (Feldman 2006) ou rendant compte de travaux testés en psychologie expérimentale. Il ne faut pour autant pas l'exclure de l'analyse linguistique ; tout comme la métonymie, la métaphore est un principe explicatif fort du changement en langue. Métaphore et métonymie constituent un moteur de créativité lexicale conduisant à la lexicalisation et couvrent toutes deux un besoin d'expressivité. La métaphore constitue la motivation de la plupart des expressions idiomatiques d'une langue, tout en restant largement culturelle (Langlotz 2006).

Dans ces processus, le figement du sens ou la simple lexicalisation conduisent à un nouveau sens, une inférence invitée. La possibilité de passer d'un sens codé à un nouveau sens est ainsi expliquée. Ce processus est possible de la même manière en grammaticalisation :

Dans le cadre de la théorie de la grammaticalisation (...), les inférences qui sont susceptibles de devenir conventionnelles sont des inférences invitées. Ces inférences invitées émergeraient quand le locuteur (...) formule son énoncé de telle façon que le destinataire/lecteur se sente invité à tirer l'implicature, garantissant ainsi que l'implicature soit entendue comme faisant partie du sens communiqué (cf. Traugott 2008). (Barbet 2013:380).

Afin d'illustrer la pertinence d'une analyse en termes de structures conceptuelles des mécanismes de polysémie de nature métonymique ou métaphorique appliqués tant au lexique qu'à la grammaire, nous présenterons l'analyse selon De Mulder et Vanderbeyden dans un article de 2008. Les auteurs proposent une analyse de la grammaticalisation selon des processus métaphoriques et métonymiques sous-tendus par des cadres sémantiques (*frames*).

2.2.2. Rôle de la métonymie et ou de la métaphore en grammaticalisation. Discussions.

L'analyse proposée par De Mulder et Vanderbeyden 2008 porte sur l'évolution sémantique du verbe *aller* dans sa grammaticalisation vers un auxiliaire de futur en français. Cette étude s'interroge sur la motivation sémantique de l'évolution sémantique diachronique du verbe. Une explication possible selon la métaphore de l'espace au temps, de la temporalité comme éloignement (dimension spatiale) vers le futur, est avancée (hypothèse de Heyne, Claudi et Hünemeyer 1991). Dancygier et Sweetser 2014 proposent en revanche la métonymie comme principe explicatif. C'est aussi l'explication métonymique qui est préférée par les auteurs De Mulder et Vanderbeyden 2008 pour qui le verbe *aller* est passé graduellement de l'expression d'un mouvement à l'expression d'une intention. Le glissement de sens s'est ensuite étendu à l'expression du futur. Il s'agit donc d'une grammaticalisation progressive et non d'un mouvement brutal, ce qui constituerait un premier indice de métonymie plutôt que de métaphore, si l'on s'appuie sur la proposition de Detges 1999. L'article réfute la tentation parfois excessive de « métaphore cognitive à tout prix », selon l'approche, la métonymie est un principe explicatif plus raisonné, qui permet de passer de manière plus régulière à des dénotations de type contenant-contenu, partie-tout, action-résultat, etc.... Les glissements métonymiques sont concevables selon Detges si l'on postule l'existence de cadres, structures

conceptuelles (*frames*). Ces cadres expliquent par exemple pour *tête* la possibilité de convoquer en premier plan des significations d'arrière plan, ex : *la tête du cortège* en tant qu' 'extrémité antérieure'. Les glissements métonymiques sont alors conçus dans l'analyse comme alternances de la structuration arrière plan /premier plan. Ces concepts d'arrière plan /premier plan illustrent les notions de *foregrounding*, *backgrounding* et *profiling* de Langacker 1987. Les deux auteurs dans leur article citent Detges 1999 qui propose une explication des cadres conceptuels et décrivent l'organisation des *s sémantiques* de Fillmore hiérarchisés en éléments centraux et éléments périphériques, tel que nous le développons plus avant à notre tour dans le présent ouvrage en chapitre trois en particulier, consacré au concept de *cadre sémantique* :

Selon Detges, les structures valenciennes des verbes constituent des cadres dont les membres sont les participants et les circonstants, la particularité de ce genre de cadres est que plusieurs éléments sont réalisés en même temps. Le cadre du verbe aller comporte deux membres centraux, les participants agent et destination du mouvement et des membres périphériques que sont les circonstants, instrument (moyen de déplacement de l'agent) et intention de l'agent (qui le pousse à se déplacer en direction de la destination). A partir de ce sens concret (ex : je vais en vélo à l'université), l'évolution du verbe aller « n'exprime plus l'idée d'un mouvement mais signale la présence d'une intention, l'intention est alors focalisée, le mouvement étant repoussé au second plan, l'intention est profilée, (ex : je vais vous expliquer ce qui se passa.) « L'expression de l'intention actuelle du locuteur fonctionne donc comme garantie d'une action future ». (De Mulder et Vanderbeyden 2008 :11)

Ce glissement se manifeste surtout lorsque le verbe est exprimé à la première personne. Nous retrouvons ici avec cette préférence, la fonction jouée par la personne dans la grammaticalisation. Cette fonction existe pour les verbes de cognition par exemple (Traugott et Dasher 2002), ou fonction ego-evidentielle du *tu*, dans *tu vois* (cf. Debaisieux et Martin, 2015). C'est donc pour *aller*, à la fois le cadre sémantique et l'emploi de la première personne qui déclencherait le nouvel usage. Nous procédons en chapitre six à une explication similaire en termes de cadre et de coercition du contexte pour la grammaticalisation de *donner* expliquant ainsi son passage de verbe plein à semi-auxiliaire de causation (verbe + infinitive).

Ainsi :

La définition cognitive de la métonymie employée par Detges s'appuie sur la notion de cadre (frame) pour définir la métonymie comme un glissement à l'intérieur du même cadre. La métaphore par contre se définit comme un transfert entre des domaines expérientiels différents. (De Mulder et Vanderbeyden 2008 :10).

Selon cette définition de la métaphore, certaines figures peuvent alors être analysées comme métonymies ou métaphores. En effet si la métonymie est évidente pour le passage du

contenant au contenu (ex : *verre*), la métaphore et la métonymie s'appliquent toutes deux par exemple pour le proverbe *l'homme est un loup pour l'homme*, et pour tout énoncé lorsque l'activation d'un cadre en premier plan est présent. L'expression *couper les ponts* est autant métonymique que métaphorique si l'on représente métaphoriquement les relations sociales comme un lien, de nature abstraite, qui tout comme un lien concret, un cordon, peut être coupé. C'est selon nous également (Bouveret et Sweetser 2009 et 2010) cette double motivation par métonymie et par cadre conceptuel qui peut expliquer précisément les extensions vers des expressions métaphoriques. La métonymie est décrite et exploitée précisément en lexicographie dans la microstructure des articles de dictionnaires et leur organisation selon un principe de *distance sémantique* (Mel'čuk et al. 1995). Celle-ci en lexicographie est la distance plus ou moins grande entre un sens lexicographique 1 et les autres sens selon les critères de proximité lexicaux, les critères syntaxiques et sémantiques. Elle constitue donc un mécanisme diachronique ou synchronique offert aux locuteurs pour un glissement de sens, compréhensible aisément par l'interlocuteur, et en ce sens, elle constitue effectivement une inférence invitée.

Mais davantage que la présence du cadre, c'est la présence d'un contexte particulier que mettent en avant les auteurs qui proposent, tout comme Traugott et Dasher (2002 :34) de s'appuyer sur le principe d'inférence invitée. Pour résumer la position de ces derniers, il est postulé qu'à un moment T1, le sens S du lexème L est lié à une structure conceptuelle C. Un changement peut intervenir de manière micro-dynamique (cf le cas de *gonna* en anglais, initialement apparu à l'oral puis répandu graduellement à la communauté des locuteurs, exemple cité par Slobin 1994). Ces procédés synchroniques prennent place dans l'activité de langage et sont motivés par des besoins d'expressivité communicative. Ce sont ces besoins d'expressivité qui sont aussi à l'œuvre dans les processus de métaphore et de métonymie ou dans l'ensemble des processus au niveau micro-dynamique en discours. C'est aussi le cas lors de changements diachroniques qui permettent de passer progressivement d'un sens codé à un nouveau sens codé. Ainsi, l'évolution du verbe *aller* selon les auteurs s'explique selon ces trois paramètres réunis, (a) une inférence invitée, (b) existence de structures conceptuelles (*frames*) rendant possible les processus de métaphores ou métonymie et (c) déclencheurs en contexte (autrement nommés dans les approches davantage syntaxiques selon le terme de *coercion*). En l'occurrence l'emploi de première personne [1^{ère} pers + V-*aller*] « déclenche » l'inférence invitée. L'énoncé *je vais venir* de première personne contrastant avec *il va pleuvoir* à la 3^{ème} personne qui ne déclenche pas cette inférence invitée (nb : il est intéressant de noter ici que l'énoncé *il va venir* prend davantage en charge la certitude du locuteur -ou la volonté de certitude du locuteur équivalente à = *je t'assure, il va venir-* que celle de l'agent. Si l'intention

de l'agent était exclusivement profilée et non la prise en charge par le locuteur, l'énoncé serait davantage le suivant : *il a dit qu'il allait venir*). Le processus se résume donc de la manière suivante :

1) *au point de départ, locuteur et interlocuteur disposent du système grammatical de leur langue, comportant les lexèmes avec leurs sens, ce dernier état lié à des structures conceptuelles (...)*

2) *le locuteur introduit un nouveau sens à partir du sens originellement codé soit en employant le lexème d'une manière métaphorique (...) [(ou métonymique)], soit en exploitant une inférence invitée qui existe déjà (...)*

3) *même si l'inférence décrite est d'abord visée par un locuteur particulier/auteur particulier, dans un contexte donnée, elle peut se répandre ensuite dans la communauté linguistique (...)*

4) *lorsque le sens codé original est moins saillant que le sens obtenu par inférence, ce dernier a acquis à son tour le statut de sens codé (...)*

(..) Il en ressort donc selon nous que la métonymie est le résultat du processus pragmatique plutôt que le mécanisme sous-jacent. (...) Le verbe aller comporte dans son sens et le cadre associé (frame) la notion d'intention –comme celle de mouvement, etc – et celle-ci est mise au premier plan sous l'influence de facteurs pragmatiques (et du contexte). (...) la force motrice des changements sémantiques est d'ordre pragmatique. » (De Mulder et Vanderbeyden 2008 :39).

Les changements sont enterrinés par l'usage (Bybee 2011) et leur saillance remplace la saillance du sens codé initial lorsqu'ils ont été repris fréquemment (*usage based theories*). Cette approche et ces propos des auteurs sont compatibles avec l'idée cognitive et psychologique expérimentale selon laquelle la cristallisation d'une connection neuronale se fait par la répétition, par la fréquence d'usage (Feldman 2006, Croft and Cruse 2004). Cette nouvelle saillance de l'inférence invitée permet donc de passer à un nouveau sens ou nouvel emploi d'une construction ou d'une nouvelle construction. C'est le principe de la constructionnalisation en diachronie (Traugott et Tousdale 2013). Et curieusement c'est aussi ce principe pragmatique de mise en saillance de l'inférence invitée par la reprise et l'usage qui explique ce que nous avons pu constater, à savoir que le sens statistiquement le plus élevé relevé en corpus n'est pas nécessairement toujours le sens concret de base (le verbe *donner* concret (*donner un livre*, 'transmettre un objet de la main à la main', représente environ 0 à 2% d'utilisation dans nos corpus sur l'ensemble de l'usage du verbe).

Appliquée au changement linguistique, l'inférence invitée explique le glissement progressif sur la base des structures conceptuelles du locuteur. Cette notion fait donc appel à l'interface conceptuelle-pragmatique, compatible là encore avec la notion de cadre sémantique (*frame* cf. chapitre trois).

Conformément à une perspective relevant de la grammaire cognitive de constructions, il est intéressant de noter que ce déplacement peut avoir des répercussions sur le système à son tour, et par analogie, rendre possible d'autres inférences invitées, dans d'autres constructions à usages similaires qui seraient contraintes par les mêmes déclencheurs en discours. C'est cette reprise par le système qui affirme le passage d'un phénomène idiosyncrasique à une construction, une famille productive de constructions, selon une nouvelle association forme-sens intégrée aux a) règles du système et b) au contexte discursif.

Change does not originate within language (grammars do not change by themselves), but in language use, i.e. in factors external to language structures. (Traugott and Dasher 2002 :35).

CHAPITRE 2

Cadre sémantiques et constructions verbales

2.1. Le modèle *Frame Semantics* de Fillmore 1982

Que sont les cadres sémantiques ?

Les *cadres sémantiques* sont des scénarios dynamiques, structurés par notre expérience. Les *cadres* organisent l'expérience, ensemble de connaissances liées à l'interprétation des unités lexicales, et la structurent en éléments de cadres (*frame elements*). Ces éléments sont mis en correspondance d'une part avec des rôles sémantiques (correspondance sémantique-conceptuelle) et d'autre part comme cela sera repris par la CxG (Goldberg 1995, 2006) avec des positions syntaxiques au sein des constructions (correspondance syntaxe-sémantique) selon le Principe de Valence. Le terme de *frame* est généralement traduit en français par *cadre* (De Mulder et Vanderbeyden 2008, Collins 2009). J'utiliserai dans cette monographie *cadre sémantique* ou *cadre conceptuel* afin de ne pas créer d'ambiguïté avec les *cadres prédicatifs* et par ailleurs afin de créer le paradigme *cadre sémantique-cadre syntaxique* qui sous-tend ma démarche. Il sont également plus récemment utilisés et dénommés *frame roles* dans la représentation de la structure argumentale proposée par Haspelmath 2015.

2.1.1. Cadre sémantique, rôles, éléments de cadres sémantiques

La théorie *Frame Semantics* proposée par Fillmore en 1982 est une alternative à la théorie structurale (Pottier 1966) décomposant le sens selon la méthode lexicographique en sèmes génériques et spécifiques. Elle propose à son instar une décomposition en éléments de sens centraux et non centraux, mais se positionne à l'interface syntaxe-sémantique. Pour les verbes, ces éléments ne sont pas des composantes de sens d'un lexème, mais des actants, arguments, circonstants de la phrase renvoyant à un scénario, un cadre sémantique, à une représentation organisée de la réalité. Le modèle syntaxe-sémantique de Fillmore s'appuie avant tout sur des travaux européens, ceux de Tesnière (1959) en particulier la notion de valence, ceux de la sémantique structurale, et les champs sémantiques de Trier (1931). Les travaux américains de Katz et Fodor (1963) conjoints et proches des travaux européens sont très tôt toutefois intégrés dans ce travail de sémantique lexicale à l'interface syntaxe-sémantique. Ce sont les notions de *markers* et *distinguishers*, composantes de sens centrales et

périphériques qui ont inspiré les *frame elements* de Fillmore et Atkins 1992 tels que nous les décrivons plus loin. La théorie *Frame Semantics* s'est nourrie de plusieurs influences en Europe et aux Etats-Unis ainsi bien sûr avant tout, que les travaux de son auteur sur la grammaire de cas, *The Case for Case* (1968). La route était donc pavée pour donner naissance à une théorie émergente à la fois d'une grammaire casuelle, interface morphologique-sémantique, et intégrant l'analyse des fonctions syntaxiques de la phrase en relation avec des rôles sémantiques, interface syntaxe-sémantique. Les travaux de Fillmore sur ce cheminement sont réunis dans une édition 2003 des publications de Stanford (Fillmore 2003). La théorie *Frame Semantics* propose donc une alternative cognitive compatible avec les recherches engagées par la psychologie cognitive. Elle fut, en tant que théorie sémantique lexicale et à partir des propositions faites dans Fillmore et Atkins 1992, appliquée à la pratique lexicographique computationnelle en équipe autour du projet FrameNet, ICSI, Berkely (Collins 2009, Fillmore and Collins). FrameNet s'est constitué comme une base de données en anglais organisée dont l'architecture repose sur une hiérarchie de cadre sémantiques (frames) associés à des unités lexicales (lexical units). Une unité lexicale peut être rattachée à plusieurs cadres sémantiques. Un cadre (frame) est décrit sémantiquement par un ensemble d'éléments, centraux et non centraux. Ces éléments (frames elements) sont mis en correspondance avec les fonctions syntaxiques dans la phrase. Cette base de données lexicographique computationnelle est formée de plus de 13 000 mots annotés. Elle a été élaborée à partir de 1997 en vue d'extractions sur corpus et a donné naissance à des applications en industries, à des traductions dans d'autres langues (<https://framenet.icsi.berkeley.edu/fndrupal/about>). Son originalité a été de proposer une lexicographie conceptuelle qui repose sur les connaissances des locuteurs et permettent d'interpréter le sens en contexte situationnel par l'intermédiaire d'éléments linguistiques. Ce principe de contrainte du sens en contexte, évident dans les terminologies spécialisées comme je l'ai montré dans la première partie de cette synthèse, était novateur pour une description lexicographique de la langue générale. Il peut s'illustrer par la table suivante, extraite de Collins 2009 :2. Ce cadre de DEPLACEMENT AUTONOME peut permettre d'annoter les éléments sémantiques des phrases (1. *He walked towards the dispensary*) ou (2. *He cruised through the room towards the terrasse*) (phrases inventées). Il faut souligner que l'apport théorique de ces cadres en linguistique cognitive est d'avoir fourni une représentation qui permette de d'assigner un contenu, une méthode de description à la notion de schéma (*image schema*) proposée par Langacker.

Tableau n°3. le Cadre DEPLACEMENT AUTONOME (extrait de Collins 2009 :2)

<p>Définition du cadre : l'agent du déplacement, un être vivant, se meut par lui-même de manière orientée, c'est-à-dire le long de ce qui pourrait être décrit comme un chemin, sans utilisation de véhicule.</p>
<p>Unités lexicales : <i>advance v, amble v, back v, barge v, bop v, bound. v, burrow. v, bustle v, canter v, caper v, clamber v, climb v, clomp v, coast v, crawl n, crawl v, creep v, cruise v, dance v, dart v, dash n, dash v, drive v., vault v, venture v, waddle v, wade v, walk n, walk v, waltz v, wander v, way n, wriggle v</i> (liste partielle, total 144)</p>
<p>Éléments cadres : Noyau : AGENT DU DÉPLACEMENT, ORIGINE, CHEMIN, BUT, DIRECTION, ZONE Périphérie : DURÉE, TEMPS, FAÇON, FORME DE CHEMIN, BUT, VITESSE, DISTANCE, ENDRIT, MOYENS</p>

La théorie *Frame Semantics* (Fillmore 1982, 1992) repose sur la notion de *frame*, cadre, en tant qu'outil de compréhension d'une situation réelle :

By the term "frame" I have in mind any system of concepts related in such a way that to understand any one of them you have to understand the whole structure in which it fits (Fillmore 1982:111). (...)

A speaker produces words and constructions in a text as tools for a particular activity, namely to evoke a particular understanding : the hearer's task is to figure out the activity those tools were intended for, namely to invoke that understanding. That is, words and constructions evoke an understanding or more specifically a frame ; a hearer invokes a frame upon hearing an utterance in order to understand it. (Fillmore 1982 :112).

La compréhension des entités en discours se fait par correspondance avec les structures conceptuelles que sont les cadres sémantiques qui permettent d'interpréter les unités de discours en un ensemble de concepts formant des petites scènes ou scénarios, basés sur notre connaissance du monde, notre culture, notre expérience. En ce sens, les cadres sémantiques sont des « gestalts » et proposent une sorte de théorie de la connaissance. Fillmore prend l'exemple des verbes de jugement ou de la transaction commerciale :

The argument made is that with verbs of judging, verbs of commercial transaction, and many others, « nobody can really understand the meaning of the words in that domain who does not understand the social institutions or the structures of experience they presuppose (Fillmore 1987 :31).

L'article de Fillmore et Atkins 1992 analyse en détail le cadre sémantique du RISQUE (RISK) en proposant des éléments centraux et des éléments non centraux. Dans la base de données FrameNet, quatre cadres sémantiques du concept RISK (RISQUE) sont analysés :

Cadres sémantiques de RISK (adapté de FrameNet, ICSI, Berkeley)

- (1) Risk scenario
- (2) Risky situation
- (3) Daring
- (4) Being at risk

Chaque cadre sémantique de (1) à (4) se définit par un ensemble d'éléments centraux et non centraux correspondant à des actants et circonstants ainsi qu'à des éléments périphériques. Ces derniers ne sont pas présents dans toutes les versions du projet FrameNet et sont les circonstanciels dans la périphérie de l'événement, non centraux pour le sens et la syntaxe du prédicat la plupart du temps. Les éléments centraux sont les suivants :

Cadre sémantique de RISK SCENARIO (1) (traduit de Fillmore and Atkins 1992) :

Éléments centraux :

Objet de valeur: une possession à laquelle la victime accorde de la valeur

He risked his health in taking such a job.

Une situation risquée

Living near toxic waste dump is risky.

L'enjeu

He runs the risk of losing his job.

Les éléments non centraux :

Acteur

You put me at risk.

Gain attendu

You've risked your life for this opportunity.

But

You risked all that just to make one point.

Bénéficiaire

You risked your life for her.

Motivation

She risked her health for vanity.

Les développements des *cadres sémantiques* par la grammaire cognitive de constructions ainsi que par Croft 2009 dans une perspective typologique nous intéresseront particulièrement afin de dépasser les limites linguistiques posées par l'application des cadres sémantiques à la lexicographie computationnelle telles qu'ils furent développés dans FrameNet. Les choix computationnels de cette base de données sont parfois contraints exclusivement par l'extraction

sur corpus et délaissent alors l'exactitude linguistique. Nous y voyons deux inconvénients. Le premier en particulier concerne les dénominations des rôles sémantiques qui sont transformées pour l'annotation computationnelle en éléments de cadres sémantiques, relatifs en cela au *cadre sémantique* particulier et non à des rôles sémantiques plus généraux. Cette relation directe entre les fonctions syntaxiques et les rôles de cadre introduit des difficultés de l'ordre de la généralisation de ces éléments afin de les rattacher à des rôles sémantiques. Cet inconvénient peut se gommer si l'on introduit comme le fait la CxG les trois niveaux de représentations, fonction syntaxique, rôle sémantique, élément de cadre (cf. schéma n°2 ci-dessous). Le second, plus problématique, est posé par l'absence de représentation de la polysémie qui n'est pas détaillée dans l'organisation hiérarchique de FrameNet. En l'occurrence concernant les quatre cadres sémantiques liés au concept de RISK, aucune mention n'est faite de l'organisation conceptuelle de leur polysémie. Ces deux inconvénients précisons-le concernent l'application FrameNet, les travaux par ailleurs développés par Fillmore en sémantique ne sont pas contraints par ces nécessités, l'analyse des verbes de 'contact par force' *hitting* and *breaking* (Fillmore 1970, repris dans Fillmore 2003b :123-140) par exemple développent l'approche sémantique sans les contraintes applicatives computationnelles lexicographiques liées à la base de données FrameNet.

Le premier problème n'en est un véritablement que si la distinction est hésitante d'une part dans la répartition entre éléments centraux, non centraux et périphériques, comme ce fut le cas dans différentes versions du projet et par ailleurs si les dénominations ne sont pas systématiques. Cet inconvénient pour l'utilisation des cadres sémantiques dans une théorisation linguistique peut être facilement surmonté, et les développements de la notion de *cadre sémantique* le montrent, si l'on respecte une interface en deux étapes entre rôle sémantique et élément du *cadre sémantique*. C'est ce qu'illustrent les n°2 et 3 ci-dessous de Goldberg présentant la correspondance syntaxe-sémantique dans le cas du verbe *sneeze* (éternuer) et du verbe *contribute* (contribuer) :

Sémantique :	CAUSE-MOTION	(<u>source</u>	thème	direction)
	<u>Sneeze</u>	(<u>sneez</u>	:	:)
Syntaxe :			<u>Sujet</u>	∅	Oblique

Schéma n°2: *The implicit theme construction with sneeze (extrait de Goldberg 2010)*

Semantique :	CAUSE-MOTION (<u>source</u>	thème	direction)
	<u>Contribute</u>	(<u>contributor</u>	<u>contribution</u> goal)
Syntaxe :		<u>Sujet</u>	∅	Oblique

Schéma n°3: *The implicit theme construction with contribute* (extrait de Goldberg 2010)

Au sein de la construction verbale, le rôle sémantique (rôle thématique) peut être fusionné à l'élément du *cadre sémantique* dans un premier temps, selon les deux schémas ci-dessus n°2 et 3 (cf Goldberg 2010). Le rôle sémantique peut alors être transformé en rôle de cadre sémantique (*role frame*, cf. schéma n°4, Haspelmath 2015 ci-dessous) ce qui permet de mettre en correspondance le cadre prédicatif (cf. schéma n°4 *coding frame*), -ce cadre établit la correspondance syntaxe-sémantique- et le rôle sémantique spécifié en rôle de cadre sémantique (*role frame*) :

(9) English <i>accuse</i>				
a. role frame	'X (the accuser)	accuses	Y (the accusee)	of Z.' (the wrongdoing)
b. coding frame	<Arg1-NOM	V.SUBJ(1)	Arg2-ACC	of+Arg3>
(10) German <i>gefallen</i>				
a. role frame	'X (the liker)	likes	Y.' (the likee)	
b. coding frame	<Arg1-DAT	V.SUBJ(2)	Arg2-NOM>	

Schéma n°4 : *Coding Frames* (extrait de Haspelmath 2015):

Les *cadres sémantiques* sont donc des structures conceptuelles. Certains sont partiellement ou largement culturels, d'autres sont liés à des schémas (image *schemas*) de nature très générale, tels que les notions de mouvement, espace, transfert par exemple.

2.1.2. Structuration conceptuelle d'un cadre sémantique

Nous présentons maintenant un approfondissement de la notion de *cadre sémantique* proposé par Croft 2009 en parallèle avec les notions de *domaine* et *facette* de Langacker (1987) qui permettent d'approfondir la notion de sens multiples de manière dynamique, conformément au modèle mais dans une direction différente de celle du lexique génératif de Pustejovsky 1995.

L'exemple est celui des verbes de la classe conceptuelle EAT (manger) analysés par Croft 2009. Les *cadres sémantiques* de EAT consistent en au moins trois domaines, l'un superordonné et deux subordonnés. L'analyse des constructions linguistique peut contribuer à l'analyse d'un cadre sémantique, c'est le cas ici des concepts EAT/FEED (MANGER/NOURRIR) relevant du cadre sémantique EAT.

Les deux rôles principaux de l'ensemble des verbes du cadre sémantique EAT sont ceux d'agent et d'objet. Deux notions sont proposées, tout d'abord celle de phase du cadre sémantique puis celle de domaine ou sous-cadre sémantique. Le cadre sémantique MANGER (EAT) appartient à une taxonomie de concepts constituée du cadre sémantique superordonné CONSUME (*consommer*) et des cadres sémantiques subordonnés HUMAN EATING (*manger, essen* en allemand) et ANIMAL EATING (*manger, fressen* en allemand). Le cadre sémantique de EAT inclut trois phases : MASTIQUER, INGERER, ABSORBER. Les verbes de la classe verbale de *chew* (*mâcher*) dans Levin 1993 (Levin 1993 : 214) profilent la phase MASTIQUER, les verbes de la classe verbale *devour* (*dévoré*) (id :215) profilent la phase INGERER, les verbes de la classe verbale *gobble* (*avalé*) profilent la phase ABSORBER (id :214) :

EAT verbs (Croft 2009 :11)

Chew Verbs: chew, chomp, crunch, gnaw, lick, munch, nibble, pick, peck, sip, slurp, suck (NB Levin 1993:214–15; the subclasses differ in that the former can occur with the particle *down* and have zero-derived nominals in some cases).

Gobble Verbs: bolt, gobble, gulp, guzzle, quaff, swig, swallow, swill, wolf (Levin 1993: 214)

Devour Verbs: consume, devour, imbibe, ingest, swill (Levin 1993: 215)

Les verbes de la classe *chew* (phase MASTIQUER) tout comme le verbe *eat* (manger), rendent possible l'alternance conative tandis que *gobble* et *devour* (phase ABSORBER ou INGERER du cadre sémantique MANGER) ne le permettent pas : si (1) et (2) sont des énoncés possibles, en revanche (3) et (4) ne le sont pas :

- (1) eat (at) a peach
- (2) nibble (at/on) a peach
- (3) *gobble at/on a peach
- (4) *devour at/on a pizza

(...) Levin notes that *Chew* verbs, as well as *eat*, allow the Conative alternation while the *Gobble* and *Devour* verbs do not (Levin 1993: 213–15): (12) *Cynthia ate at the peach.* (13) *Cynthia nibbled at/on the carrot.* (14) **Cynthia gobbled at/on the pizza.* (15) **Cynthia devoured at/on the pizza.* (Croft 2009 :11))

Cet exemple montre que les constructions syntaxiques autorisées ou non autorisées peuvent s'expliquer selon la facette, la phase du *cadre sémantique* qui est profilée. En (1) et (2) deux phases distinctes MASTIQUER et INGERER du cadre sémantique de EAT sont conceptuellement compatibles. En français de la même manière on peut *croquer une /croquer dans une pomme* (phase ABSORBER) mais pas **dévorer dans une pomme* (phase INGERER). L'énoncé *?avalier une pomme* pour un humain n'est envisageable que dans un énoncé de sens figuré signifiant 'manger rapidement sans prendre le temps de mastiquer'. Les verbes *eat* (*manger*) et *drink* (*boire*) profilent tous deux l'ensemble du processus et les trois phases (facettes) de l'événement sont possibles tout autant que la phase initiale du processus : *Il mangea la pomme et la recracha, il but le jus de pomme et le recracha* (c'est la phase initiale de *absorber* et mettre dans sa bouche avant même de l'avalier (INGERER)).

En plus de distinguer des phases de l'événement, des phases du *cadre sémantique* conceptuel EAT (MANGER), le *cadre sémantique* inclut des domaines (Langacker 1987) ou sous-cadre sémantiques. Trois domaines caractérisent le concept de EAT (MANGER), reposant sur notre connaissance et notre expérience du concept : le domaine physique, le domaine biologique-nutritionnel, le domaine social. Tous trois d'un point de vue linguistique peuvent être distingués par leurs constructions syntaxiques en corpus. L'hypothèse que nous avons poursuivie dans une communication non publiée (Bouveret et Sweetser 2010), est celle selon laquelle le relevé en corpus des régularités syntaxiques peut être exploité afin d'identifier les propriétés sémantiques les plus saillantes, prototypiques ou les propriétés essentielles d'un concept et de ses cadres sémantiques/domaines. Notre hypothèse propose d'expliquer les extensions de constructions syntaxiques comme étant motivées par des dimensions de sens saillantes. C'est cette même hypothèse qui est explorée dans notre ouvrage *GIVE from Lexicalization to grammaticalization. A cognitive and contrastive study* (Bouveret ed, à paraître). C'est également cette même hypothèse qui est poursuivie dans notre travail sur les auxiliaires de modalité (en cours). On peut *manger lentement, mastiquer lentement, ?croquer lentement* (profilant les phases MASTIQUER et INGERER), mais pas *dévorer lentement* (profilant la phase ABSORBER). De même les domaines profilés peuvent expliquer les contraintes sur les constructions. Par ailleurs, non seulement les arguments relevant de la valence du verbe, mais également les circonstants comme compléments modificateurs peuvent renseigner sur la structure sémantique du *cadre sémantique*. En général l'on porte attention à la structure des arguments des *cadres sémantiques* verbaux. Il est toutefois possible d'entrer dans une analyse plus fine pour s'attacher à relever des adverbes, des circonstants au sein de constructions syntaxiquement et lexicalement motivées comme étant profilées par des *cadres*

sémantiques. Nous illustrons ces propriétés pour les verbes de séparation (cf. chapitre quatre) avec les modifieurs suivants *en deux* (1), *en mille morceaux* (2) et (3) :

- (1) *rompre en deux endroits*
- (2) *briser en mille morceaux*
- (3) **rompre en mille morceaux*
- (4) **rompre en deux*
- (5) *télévision cassée*

L'emploi possible (1), (2), ou impossible (3) et (4) des modifieurs s'explique par un profilage des *cadres sémantiques* CONNECTION (1), ENTITE FRAGILE (2). Dans le cas d'un système complexe, un artefact (5), le participe passé *cassé* sans modifieur rencontré en corpus, s'explique par le cadre sémantique DYSFONCTIONNEMENT et/ou DESTRUCTION PHYSIQUE.

Dans l'étude du cadre sémantique EAT (Croft 2009), les adverbes de qualité ou de fréquence sont cités en exemple : *careless eating habits* (se nourrir de façon désastreuse). Cette expression peut qualifier une situation où quelqu'un se nourrit mal selon les standards de nutrition, la construction profile alors avec l'adverbe, les qualités relevant du domaine NUTRITIF. En revanche dans la construction V + Adv *eating regularly*, le modifieur temporel qualifie la fréquence relevant également du domaine NUTRITIF ou du domaine SOCIAL selon le contexte. Les expressions *eat out* (sortir manger) et *eat in peace* (manger au calme) sont profilées par le sous-cadre sémantique de EAT en tant qu'activité sociale. Ces constructions, si elles profilent le domaine SOCIAL, mettent aussi en arrière plan le domaine NUTRITIF, ce qui explique la difficulté de rencontrer l'énoncé suivant ?*manger mille cinq cents calories au calme*. Ces propriétés de sens multiples expliquent la polysémie contextuelle (propriétés identifiables grâce au test de zeugme *ex : *prendre un sandwich et le train en courant*).

Toutes les langues ne structurent pas un cadre sémantique à l'identique. Les cadres sémantiques sont des structures conceptuelles qui peuvent être propres à chaque langue et chaque culture. Le Bengali utilise un seul verbe pour MANGER, BOIRE, FUMER. En turc, (le verbe *cimek*) il s'agit du cadre sémantique SOCIAL qui inclut aussi le sens de *boire un café*. L'allemand contraste deux verbes *essen* et *fressen* notés A-EAT, H-EAT dans la taxinomie comparative. La comparaison de la hiérarchisation des concepts entre langues peut aussi renseigner sur la structuration du *cadre sémantique*. C'est ce que montre également la comparaison des cadres sémantiques français, anglais et japonais des verbes de séparation au chapitre cinq.

On peut constater par ailleurs que la taxinomie des ALIMENTS, qui constituent eux aussi un *cadre sémantique*, une gestalt, s'organise également autour de représentants centraux, tels des aliments solides pour EAT (MANGER) ou moins centraux comme *yogurt* (yaourt) ou *jello* (gelée *jello*) pour EAT.

Nous venons d'indiquer que le cadre sémantique de EAT (MANGER) est composé de trois domaines distincts (sous-cadre sémantiques) et présentons plus en détail leur organisation.

a) Le premier domaine est physique (selon ces trois phases d'ingestion, de mastication et d'absorption. Le cadre sémantique PHYSIQUE de EAT (MANGER) dans sa matrice implique à la fois le concept SPATIAL (mouvement de la nourriture dans le corps) et le concept matériel/MECANIQUE. Les substances sont découpées en morceaux plus petits et la destruction de la nourriture est finalisée dans un processus d'ingestion par l'estomac. La métaphore dans l'énoncé *la rouille mange le métal* repose sur ce domaine physique et ces trois phases. Une phase finale de dégradation établit une correspondance métaphorique (*mapping*) entre les éléments (*role frame*) MANGEUR et ALIMENT du domaine source EAT et les éléments ROUILLE et METAL du domaine cible. La correspondance reste partielle entre les deux domaines comme nous l'avons montré plus haut dans la méthodologie d'analyse de la métaphore conceptuelle. Il s'agit en l'occurrence d'une métaphore de personnification, LA ROUILLE EST UNE ENTITE ANIMEE (Dancygier et Sweetser 2014 suggèrent que la métaphore en anglais qui motive sémantiquement la construction est celle de petits animaux).

b) Le second domaine est le domaine BIOLOGIQUE, notamment le cycle nutritif. La nourriture est une nutrition (le métal est une nutrition pour la rouille, *ronger/manger le métal* (les trois phases sont profilées), *absorber le métal, *mastiquer le métal). La nourriture est un nutriment qui nourrit les personnes et les animaux et ce processus de nutrition doit être répété régulièrement car la nourriture est ingérée puis décomposée par le corps. Ce domaine BIOLOGIQUE peut s'illustrer par l'exemple suivant (Croft 2009 :10) : *Les femmes qui allaitent devraient manger (absorber, ingérer) au moins 1500 calories par jour*. Cet emploi illustre l'acte de nutrition et évoque la nécessité vitale de se nourrir. Ce cadre peut d'ailleurs permettre des extensions métaphoriques tel que se nourrir de livres, dans l'exemple suivant :

Parfois, il n'est même pas question de s'approprier une technique particulière, il s'agit plutôt de se griser à force de lectures. Se nourrir des classiques (...) (<https://books.google.fr/books?isbn=3823362453>).

c) Le troisième domaine est celui de l'ACTIVITE SOCIALE. Manger est une activité sociale qui prend place à différents horaires régulés par la société, la culture (le petit déjeuner, le déjeuner, le dîner). Manger est souvent une activité partagée par un ensemble de personnes, les convives. Et enfin, manger prend place dans des lieux réservés à cette activité, restaurants, cafeterias, cafés, cuisine, salle à manger. Ce domaine peut s'illustrer par l'exemple des *dine verbs* de Levin (1993 :215-16).

On constate donc que l'ensemble de la classe des synonymes et quasi-synonymes de *manger* repose sur l'une des facettes du cadre sémantique de EAT. Un cadre sémantique n'est pas exclusif d'un autre cadre sémantique, plusieurs domaines du *cadre sémantique* peuvent être profilés en même temps (concept de *multiframe* dans Bouveret et Sweetser 2010 et Fuji et al. 2014) le domaine social et le domaine nutritif de *manger* par exemple.

L'article de Croft 2009 se poursuit au sein de la taxinomie de EAT, par l'analyse du verbe *feed* (nourrir). Ce verbe est un causatif de *eat* (manger), relevant d'une construction de verbe de transfert qui, comme *give* (donner) et *send* (envoyer) (Levin 1993 :217) présente une alternance dative, diathèse ditransitive (ex : *feed it to their children* 'en nourrir leurs enfants', *feed their pets with it* 'nourrir leurs animaux avec'). En revanche pour ce verbe, l'alternance objet direct +/- n'est pas possible, *feed* (nourrir) requiert toujours un complément d'objet direct, contrairement à *eat* (manger) qui peut se construire en intransitif ou en complémentation nulle. Cette absence pour *feed* se justifie en raison de sa structure d'événement causative. En comparaison, un verbe comme *break* est possible sans objet direct seulement en construction à sujet non humain avec une structure d'événement non causative de type achèvement, ex : *it breaks easily*, 'ça casse facilement.'

En explorant plus avant l'analyse de Croft, nous pouvons ajouter d'un point de vue constructionnel, que le verbe *feed* hérite donc dans cette structure de différents cadre sémantiques qui sont en provenance, à la fois d'une construction mère (*mother construction*) de TRANSFERT et du cadre sémantique CONSOMMER (CONSUME). Ainsi, selon cette analyse et selon les travaux développés dans ce même cadre associant Cadres sémantiques et Constructions, auxquels nous contribuons et nous nous référons, la structure de *cadre sémantique* motive la syntaxe particulière des constructions possibles.

3.2. La grammaire cognitive de construction (CCG) de Goldberg. Des idiomes aux constructions

La théorie de Langacker *Foundations of Cognitive Grammar* parue en 1987, 1991 marqua un immense tournant dans la pensée linguistique. Le concept de grammaire est revisité en proposant d'associer des formes symboliques à des sens, des unités forme-sens. La grammaire cognitive de constructions s'appuie sur le principe des cadres sémantiques de la grammaire cognitive de Langacker. Nous citerons ici le corps de références d'auteurs convoqués dans le présent travail et mentionnées ci-dessous par Langacker pour leur compatibilité théorique avec le modèle de la grammaire cognitive :

Since 1976, I have been developping a linguistic theory that departs quite radically from theses assumptions. Called « cognitive grammar » (...), this model assumes that language is neither self contained nor describable without essential references to cognitive processing (...). Grammatical structures do not constitute an autonomous formal system or level of representation. They are claimed instead to be inherently symbolic, providing for the structuring and conventional symbolization of conceptual content. Lexicon, morphology and syntax form a continuum of symbolic units divided only arbitrarily into separate components ; it is ultimately as pointless to analyze grammatical units without reference to their semantic value as to write a dictionary wich omits the meanings of its lexical items (...). Although cognitive grammar is not outgrowth from any other linguistic theory, I do consider it compatible with a number of variety of ongoing research programs. Among these are Lakoff's work on categorization (1982, 1987) ; (...) Talmy's research on spatial terms force dynamic, and the meaning of grammatical elements (1975, 1977, 1978, 1983, 1985, 1988 (...)) ; (...) Fillmore's conception of frame semantics (1982) ; (...) the growing body of research on metaphor and image schemas (Lakoff and Johnson 1980 (...)) (Sweetser 1984, 1988), recent studies of grammaticalization (Bybee 1981, Kemmer 1988, Traugott (...))1988 (...).
Langacker 1991 :1.

La relation entre le langage et le réel n'est pas directe et de nature référentielle dans la grammaire cognitive, elle passe par la catégorisation du réel. Selon la linguistique cognitive, le statut de l'événement constitue son ancrage référentiel (*grounding*). Il est donc important de décomposer la sémantique et la syntaxe de l'événement pour comprendre son statut référentiel, son mode de référenciation à l'événement particulier, ce qui sera décrit par le concept de force dynamique (*force dynamic*) et sera développé plus avant par Croft dans son ouvrage sur l'aspect et la nature des événements (Croft 2012).

Une synthèse des travaux français relatifs à la notion de construction est proposée dans Bouveret et Legallois 2012. Les grammaires de construction auxquelles nous nous référons dans le présent ouvrage ainsi que dans nos travaux, sont issues de la linguistique cognitive, et trouvent leur fondement dans les travaux de Fillmore 1988, Fillmore, Kay et O'Connors 1988, Goldberg 1995, 2006 :

Many linguists with varying backgrounds have converged on several key insights that have given rise to a family of approaches, here referred to as constructionist approaches. The term constructionist has more than one intended association. The primary motivation for the term is that constructionist approaches emphasize the role of grammatical constructions: conventionalized pairings of form and function. In addition, constructionist approaches generally emphasize that languages are learned - that they are CONSTRUCTED on the basis of the input together with general cognitive, pragmatic, and processing constraints (Goldberg, 2006:3).

La notion de construction en grammaire cognitive de construction n'est pas absente de la notion initiale de construction en grammaire traditionnelle, la première différence toutefois concernant le verbe est d'associer les deux représentations syntaxiques et sémantiques, arbres et graphes. Une correspondance (*mapping*) entre les arguments du verbe et les fonctions syntaxiques est établie par l'intermédiaire de rôles sémantiques comme cela a été décrit plus haut. La modernité et la simplicité de la grammaire de construction est de proposer un modèle uniforme de grammaire pour la syntaxe, la morphologie, le lexique et d'étendre ainsi la notion de construction à des unités tant lexicales, que morphologiques ou syntaxiques, s'il est prouvé que ces unités de sens constituent bien une association forme-sens. Le schéma ci-dessous illustre ce continuum grammaire-lexique de la notion de construction :

Tableau n° 4 : *Continuum lexique-grammaire (traduit de Croft 2007 :471, table 18 : the syntax-lexicon continuum) :*

<i>Type de construction</i>	<i>Catégorie</i>	<i>Exemples</i>
Complexe et (+) schématique	Syntaxe	[SBJ VERBE-tps DO à IO]
Complexe et (+) spécifique	Idiome	[(dét)X(s) être (dét) Y(s)]
Complexe mais attaché	Morphologie	[nom-s], [verbe-tps]
Atomique et schématique	Catégorie syntaxique	[démonst], [adj]
Atomique et spécifique	Mot/lexique	[ce], [vert]

De grandes proximités peuvent s'établir entre la notion de signe linguistique, interface à deux représentations signifiant et signifié car tout comme un signe linguistique, une construction –de nature syntaxique, morphologique, lexicale - est productive, relève d'une famille de constructions, et peut être porteuse de plusieurs sens. Une construction est une unité forme-sens, mais à la différence du signe linguistique, elle ne constitue pas la plus petite unité de sens. Toute unité de sens, de la plus petite, (ex. un morphème) à la plus grande (ex. une expression idiomatique), si elle remplit ces trois conditions : productive au sein d'un système de communication, de nature plus ou moins régulière, généralisable à une famille plus ou moins large de constructions de même nature. Ces trois propriétés définissent une construction. Une quatrième propriété est celle d'être potentiellement polysémique. Puisque les unités

lexicales et grammaticales sont de manière indifférenciées des constructions, les propriétés applicables aux unités lexicales le sont aussi aux unités grammaticales.

Dans la représentation de la structure d'arguments, s'agissant de représenter et décomposer les verbes, les procès, il est donc nécessaire dans un premier temps de décrire cette unité forme-sens qu'est la construction, c'est-à-dire, de spécifier ses deux niveaux syntaxe et sémantique.

La seconde différence majeure avec le signe linguistique est la nature cognitive de la construction. Celle-ci, comme toute unité lexicale, constitue donc une catégorie, dotée d'un sens typique et de sens étendus selon un modèle de catégorie comportant un sens central et des sens périphériques. Ses modes de fonctionnement sont identiques pour la grammaire, le lexique et les unités phraséologiques.

La troisième différence majeure découle de la seconde. La forme tout autant que le sens d'une construction peuvent être polysémiques, la syntaxe de la construction est porteuse de sens. Ainsi la construction CAUSED MOTION, (ex : *sneeze the foam off the cappuccino* (Goldberg 1995), *sweep the crumbs off the floor, sweep the crumbs into the corner* (Levin 1993), *walk your way through the snow*, etc...) est une association forme-sens dans laquelle la structure argumentale Agent, Thème, Loc, portée par la construction syntaxique sujet, verbe transitif, objet direct, cclieu, sous-tend le sens de transfert. Cette association forme/sens, cette construction cognitive de transfert, peut s'étendre à tout verbe dont le sens lexical permet le mouvement de manière typique ou de manière moins typique voire métonymiquement à tout verbe dont le sens n'interdit pas le mouvement (contrainte de sélection) ou encore de manière étendue à tout verbe dont l'analogie concrète > abstraite permet d'exprimer le mouvement par métaphore conceptuelle. Cette propriété flexible de la construction cognitive explique par exemple qu'un verbe de son puisse s'associer à une construction de transfert et hériter du sens à la fois lexical de son verbe et du sens syntaxique et sémantique de la construction de transfert. C'est l'analyse que nous proposons de l'exemple *the bullet whistled through the air* (Levin et Rappaport, 1995). Dans cet énoncé, l'association d'un verbe de son à une construction de transfert est possible grâce à la souplesse de la construction cognitive. Un verbe de son est employé en construction de transfert et hérite, grâce à une correspondance par métaphore conceptuelle entre domaine source (moyen de transport) et domaine cible (l'air) selon la métaphore exprimée par le contexte : l'air est un canal, un moyen de transport.

La métonymie de cadre sémantique ou métonymie de catégorisation et la métaphore conceptuelle, telles que nous les décrivons dans cet ouvrage, conformément à Dancygier and Sweetser 2014, jouent un rôle prépondérant dans l'innovation, ce qui explique les grandes possibilités d'idiosyncrasie d'une langue. C'est sur l'ensemble de ces propriétés et sur les

facultés métonymiques et métaphoriques de la construction que nous proposons une étude des verbes de séparation *casser, briser, rompre* au chapitre quatre.

La nature des idiomes se caractérise par leur plus ou moins grande fixité, absence de compositionnalité, mais nous observons avec la notion de construction que cette compositionnalité n'est que très partielle. Les idiomes se caractérisent par leurs facultés métonymiques et métaphoriques de dénominations. On peut illustrer rapidement cette faculté métonymique des constructions idiomatiques avec l'expression créée et diffusée par un journaliste dans l'heure qui suivit l'attentat du Journal *Charlie hebdo* (7 janvier 2015) : *Je suis Charlie*. Nous nous proposons d'analyser cet idiome comme une forme d'innovation relevant d'une lexicalisation. Il s'agit d'une construction appartenant à la famille [(dét) X(s) être (dét) Z(s)], ex : *un sou est un sou, un chat est un chat* ou encore ex : *Un père en punissant Madame, est toujours un père (Phèdre 1677, Jean Racine)*. La forme syntaxique [X être dét-indéf Y] est empruntée pour véhiculer le sens suivant : une occurrence X appartient à une catégorie Y et hérite des propriétés de cette catégorie. En l'occurrence la catégorie X Charlie n'existe pas, mais elle est créée de facto par l'attentat au journal Charlie Hebdo et est posée en élément représentant d'une catégorie Y dont il serait le représentant typique, tandis que la catégorie X est l'ensemble des individus dont je fais partie en tant qu'occurrence particulière d'individu. La construction posant l'équivalence entre l'occurrence X et la catégorie Y fait entrer le type X, je en tant qu'individu dans la catégorie Y des individus dont Charlie serait le représentant typique. En entrant dans cette catégorie, j'hérite et je revendique les propriétés revendiquées par cet individu, le droit à la liberté d'expression. Au travers de la construction [je (X) être (Y) Charlie], je suis cet individu dont les droits à la liberté ont été assassinés. Il s'agit d'un double processus, métonymique, par glissement des propriétés de la catégorie à l'individu (comme dans les expressions *un sou est un sou, boys are boys*), cumulé à un procédé métaphorique conceptuel où un domaine (l'individu) est nommé en terme d'un autre domaine (institution au sein d'une société d'individus). Tout comme dans le procédé de la métaphore conceptuelle mettant en correspondance un domaine source et un domaine cible, une métaphore conceptuelle a été créée. Cette métaphore conceptuelle, mettant en correspondance « je », individu et « Charlie », journal, par métonymie, l'ensemble des personnes du journal, peut se décomposer comme L'INDIVIDU EST CHARLIE créant un espace conceptuel, un espace d'intégration (*blend*) où il est alors possible de dire, je suis Charlie, nous sommes Charlie, nous avons été assassinés, tout comme l'ont été les principes défendus par ce journal, les journalistes de ce journal. L'expression a pu être permise par inférence invitée, non d'un sens nouveau de l'un des lexèmes, mais du sens déjà codé et connu de la construction en soi, X est Y/ un X est un Y,

sens partagé par la communauté. Cette association forme /sens de la construction a permis d'inférer ce nouveau sens contextuel à l'aide d'une figure d'actualité connue de tous au moment des événements de l'attentat.

Les idiomes (cf. Langlotz 1984) sont des constructions de forme complexe faisant appel à de nombreux facteurs linguistiques et culturels. Cet exemple de « la construction Charlie », montre que l'interprétation et les conditions pragmatiques d'interprétation jouent pleinement. En l'occurrence, les facteurs déclencheurs comme le rôle de la première personne ici mettent en avant la prise en charge par le locuteur.

Ces différents niveaux syntaxique, sémantique, pragmatique, discursif sont représentés dans le schéma ci-dessous illustrant la structure symbolique d'une construction. Par le terme « symbolique », Langacker (1987) qualifie la nature symbolique de la correspondance entre la forme et le sens. En opposition, une construction syntaxique dans le modèle de Levin et Rappaport 1995 relève de la projection de règles lexicales du verbe :

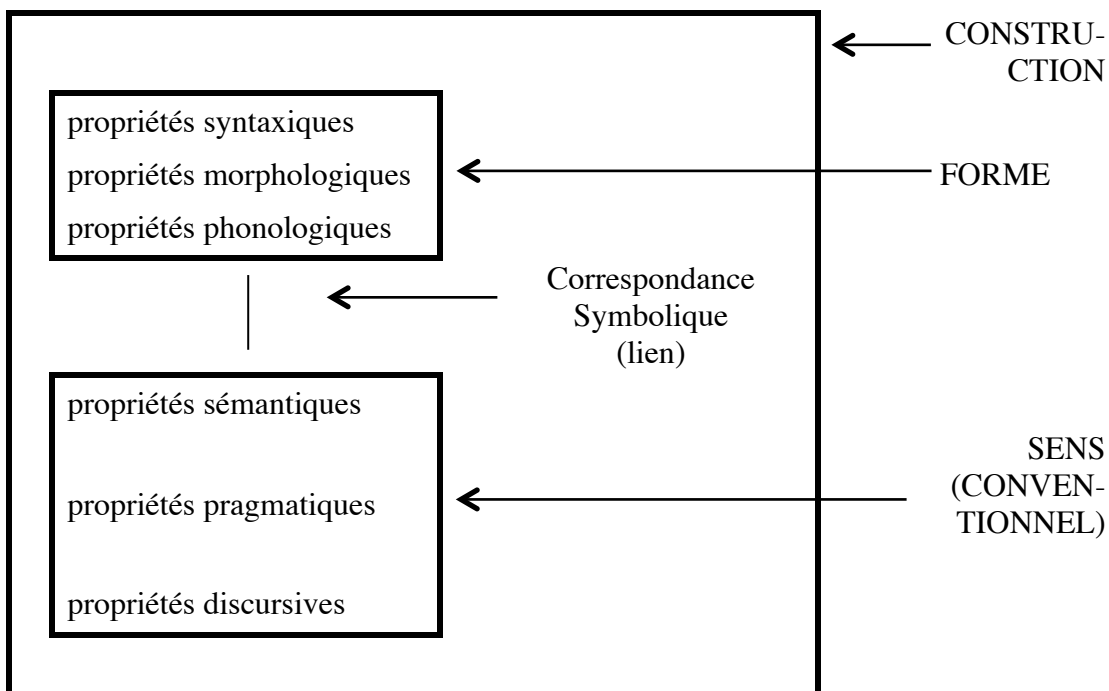


Schéma n° 5 : Extrait et traduit de Croft 2007 :472, *the symbolic structure of a construction*

Ces constructions, forme, sens sont donc apprises, généralisées et généralisables selon des règles contraintes (coercion), ce sont des *constructs*. Et la dernière différence avec le signe linguistique est la propriété des constructions d'être des unités cognitives, *construct* (construction linguistique-cognitive-expérientielle). Elles réfèrent à la réalité par

l'intermédiaire d'une interface pragmatique-cognitive, les cadres sémantiques, (cadres sémantiques/conceptuels). Ceci entraîne une autre propriété caractérisant les cadres sémantiques, la propriété de profilage des cadres sémantiques, caractéristique mentionnée plus haut lors de notre définition de ces derniers. Un élément du cadre sémantique peut être profilé et passer au premier plan (*foregrounded*) ou rester en arrière plan (*backgrounded*). Cette dynamicité du sens s'accorde avec les propositions de la pragmatique sur les inférences et rend donc la notion de construction développée par la grammaire de construction, compatible avec les travaux en lexicalisation-grammaticalisation, ce qui est essentiel dans une réflexion sur la polysémie et le changement en langue. Cette dynamicité du sens en tant que phénomène cognitif s'accorde par ailleurs avec les travaux sur les multimodalités, la cognition permettant de rendre compte d'autres facultés qui ne sont pas ou qui accompagnent la faculté de langage (cf. *Encyclopedia of cognitive Linguistics*).

La grammaire cognitive de constructions a émergé naturellement à la suite des travaux en linguistique cognitive et en psychologie cognitive répondant à deux préoccupations, la nature sémantique de la généralisation dans l'acquisition des connaissances et du langage ainsi que le rôle de la syntaxe dans l'acquisition de ces généralisations. Certaines approches radicales, Croft dans son modèle *Radical construction grammar* 2013, sont allées jusqu'à des propositions de suppression des arbres syntaxiques. Il faut comprendre dans ces propositions la volonté d'un allègement en vue de représentations typologiques des langues.

CHAPITRE 3. Les travaux sur les constructions verbales et les cadres prédicatifs

3.1. Les classes verbales et types d'événements

On rappellera que selon la typologie de Vendler 1967, les états sont bornés <-dyn>, les événements <+dyn> subdivisés en procès <-ag> et action <+ag>. Les actions sont divisées en activités <-tel> et achèvements <+tel> :

- a) les **états** sont [- dynamique], [- borné] [- ponctuel]; ex. : *être fatigué, savoir quelque chose, aimer le chocolat*, etc.
- b) les **activités** sont [+ dynamique], [- borné], [- ponctuel]; ex. : *marcher, courir, regarder un tableau*, etc.
- c) les **accomplissements** sont [+ dynamique], [+ borné], [- ponctuel]; ex. : *manger une pomme, rentrer chez soi, courir un 100 mètres*, etc.
- d) les **achèvements** sont [+ dynamique], [+ borné], [+ ponctuel]; ex. : *apercevoir un avion, sursauter, atteindre un sommet*, etc.

3.1.1. La typologie des procès de Jacques François (1989)

Nous distinguerons dans cette section dans un premier temps les deux concepts apportés par François 1989, la typologie conceptuelle des procès et les propriétés aspectuelles participatives. A partir de la typologie des procès de Vendler, François 1989 propose la classification suivante en état, événement, action, causation, activité, processus.

Les phrases suivantes extraites de François 2003 peuvent s'analyser à l'aide du schéma n°6 ci-dessous :

1. *Paul construit une maison.*
2. *Paul agrandit une maison.*
3. *Le vent arrache les tuiles du toit.*
4. *Paul tient le parapet.*
5. *Le vent arrache les tuiles du toit.*
6. *Les tuiles s'envolent du toit.*
7. *L'inflation réduit les bénéfices des actionnaires.*

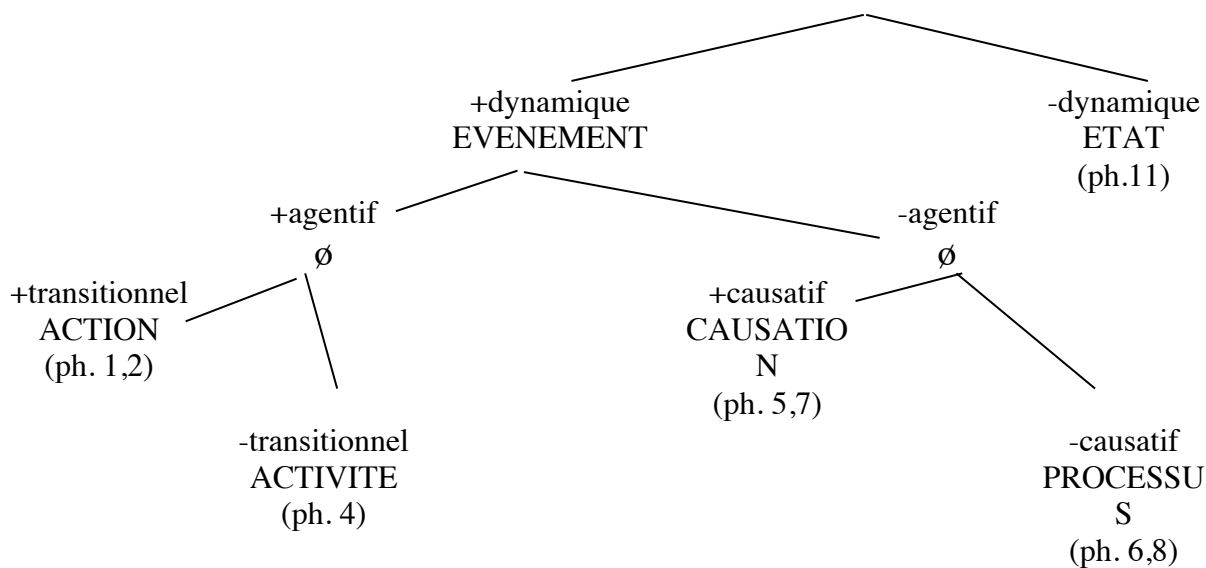


Schéma n° 6 : hiérarchisation des niveaux de classification des prédications de procès selon François 1989 : 81

Cette typologie affine par des traits combinatoires plus poussés la typologie événementielle de Vendler (1967), un ensemble de six traits définitoires permet de déterminer huit classes combinatoires.

Tableau n° 5 reproduit de François 1989 : Les traits définitoires des 8 classes combinatoires de procès selon François (1989)

Dyn	Tra	Tel	Age	Cau	Classe combinatoire
-					Etat
+					Evenement
+	+				Transition
+	-		+		Activité
+	+		+	+	Action (causatrice)
+	+		-	+	Causation (ou processus causatif)
+	+		-	-	Processus (non causatif)
+	+	+			Changement

3.1.2. Le classement des verbes français de Dominique Willems (1981, 2012)

Dominique Willems dans son ouvrage de 1981 *Syntaxe, Lexique et sémantique des constructions verbales* se consacre à une analyse syntaxique et sémantique de verbes reposant sur une description de type distributionnelle, structuraliste. Trois niveaux sont considérés, des relations sémantiques générales (mouvement, état, opinion, etc...) qui sélectionnent un nombre restreint de constructions syntaxiques. Ces constructions sélectionnent elles-mêmes une classe verbale, plus ou moins extensive, selon la construction. Par exemple, un verbe comme *collaborer*, selon sa construction en double complémentation, *collaborer à quelque chose*, partage les propriétés d'un groupe d'autres verbes comme *adhérer*, *participer*, *souscrire* selon le script *SN1 (personne) + V + à + SN2 construction (objet)* (Willems 1981 :13). Willems suggère que d'autres constructions peuvent suivre ce type de regroupements, la construction bénéficiaire par exemple de type *NI V N2 à N3*, *Paul donne un livre à Marie*, ou la construction déclarative de type *NI V N2 QUE P*, par exemple *Pierre dit à Marie qu'elle est belle* (cf. Bouveret et Legallois 2012 :9).

A considerable number of verbs, from whatever class they originate (movement, activity, beneficiary, etc...) may appear in these constructions, adopting at the same time the semantic meaning of the constructions. We could almost say that any verb, whatever the basic meaning, can become in French a 'declarative' verb or a 'giving' verb, given that it adopts the syntactic properties characteristic of those verb classes (Willems 1983 :426).

Selon notre étude en chapitre quatre du verbe *donner*, la construction peut-être généralisée à une construction de transfert incluant le type déclaratif et le type transfert de possession (cf Haspelmath 2015). Nous voyons maintenant dans le modèle de 2012, l'approfondissement de telles affirmations.

En 2012, Willems propose une typologie des verbes fondée à la fois sur leurs propriétés distributionnelles grammaticales et projectives lexicales selon une interface syntaxe sémantique. Trois mille verbes sont regroupés par propriétés syntaxiques (par exemple intransitif conjugué au passé avec *avoir*, ex *subsister*, *Deux problèmes subsistent*) ce qui laisse apparaître des classes sémantiquement motivées (cf. Willems 1981, 1985). En regroupant dans la même classe les verbes intransitifs, conjugués au passé avec l'auxiliaire *avoir* qui ont en commun un trait sémantique commun d' 'existence' selon une méthode distributionnelle, deux groupes de lexèmes sémantiquement homogènes sont révélés : un premier groupe composé des verbes *exister*, *être*, *subsister*, *survivre*, *abonder* (etc...) et un second groupe des verbes *régner*, *traîner*.

Cette classification repose largement sur le principe de projection et des règles de liage tel que nous le décrivons plus loin en synthèse des travaux de Levin, en particulier Levin et

Rappaport 2005. Les critères de classement sont toutefois propres à l’auteur, selon une méthode distributionnelle à partir de données sur les verbes français :

Besides the identification of these lexical verb classes, the projection of the lexicon onto the syntax also reveals the existence of important relations between and within classes. In particular, the causative or factitive relation plays an important structural role. The constructions seem, in fact, to be organized in pairs : to each simple construction corresponds a more complex one, characterized by the adjunction of an NP in subject position and the maintenance of the other arguments, which move one step further to the right. The fundamental semantic relation linking the two structures is the causative relation and the semantic role of the added NP is one of causer of the situation described in the simple construction : NP0 + V + NP1 + à + NP2 can be described as causative with respect to NP1 + V + à + NP2 (donner ‘give’ vs appartenir ‘belong’) ; NP0 + V + NP1 + object predicate as causative with respect to NP1 + V + subject predicate (rendre ‘get’, make vs devenir ‘become’). Projected onto the typology of processes, the causative structures correspond to causative transitions of changes of states, processes, activities or achievements (...) (Willems 2012 :25).

La typologie de Willems est illustrée par le schéma suivant :

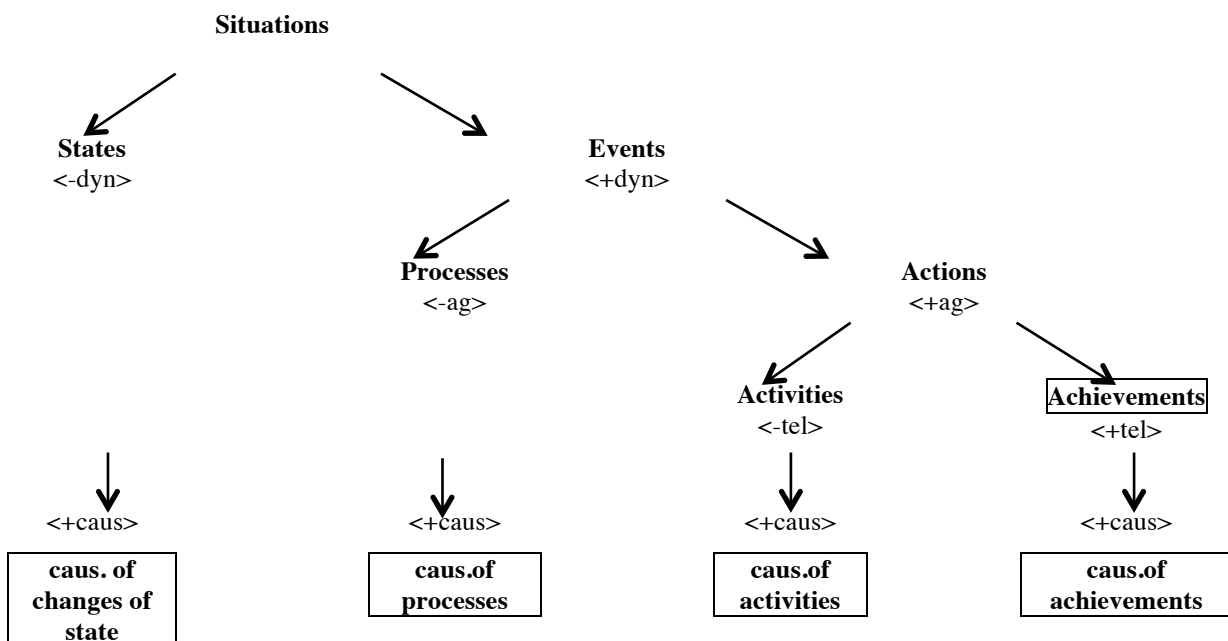


Schéma n° 7: Extrait et traduit de Willems 2012 : 25

Cette typologie repose sur la typologie de base de Vendler (1967) en états, procès, actions, activités, achèvement, Mourelatos (1978). La « situation », au sens très général que lui accorde Willems, peut être caractérisée par la présence ou l’absence de quatre propriétés sémantiques : dynamique (+/-), agentif (+/-), telique (+/-), causatif (+/-). Le terme de « situation » est choisi

par l'auteur comme étant plus large que celui de procès et englobe à la fois la structure argumentale et les propriétés temporelles et aspectuelles de cette situation. Ainsi cette typologie ne décrit pas les verbes en tant que lexèmes, c'est une typologie intégrée. Un même verbe peut se voir associé plusieurs représentations selon ses constructions, la présence ou l'absence d'adverbes temporels, locatifs ou de manière, la structure interne des compléments et ses autres propriétés morpho-syntaxiques éventuelles. Le lexème est donc associé à plusieurs constructions syntaxiques, trois sortes de représentations sont alors possibles, (1) monosémique, un seul sens associé à plusieurs constructions possibles, (2) polysémique, plusieurs sens x et y (...), y étant dérivé de x, associés à une ou plusieurs constructions chacun, et (3) homonymique, plusieurs sens du lexème, x et y non dérivé de x, associés à une ou plusieurs constructions.

Nous rappelons que les états sont bornés <-dyn>, les événements <+dyn> subdivisés en procès <-ag> et action <+ag>. Les actions sont divisées en activités <-tel> et achèvements <+tel>. Ces « situations » peuvent être rendues complexes et causatives en relation à une situation de base.

La typologie sémantico-aspectuelle selon les types état, procès, activité, achèvement est fermée dans le modèle tandis que les types de cause ne le sont pas. Par exemple, l'énoncé (1) est représenté par une causation d'existence, l'énoncé (2) une causation de mouvement, l'énoncé (3) une causation de changement d'état :

1. *Il construit une maison.*
2. *Il casse la branche.*
3. *Ça le rend malade.*

La grande originalité du modèle de Dominique Willems est de décrire non le verbe seul, mais la situation, ce qui en soi n'est pas incompatible avec la notion de scénario, cadre sémantique, puisque la construction englobe le prédicat et ses arguments selon une distinction préalable du sens du lexème. Le verbe-lexème et ses constructions sont en correspondance ainsi que le verbe-prédicat et ses arguments. Cette approche est pleinement compatible avec un raisonnement constructionnel selon la théorie *Frame Semantics* associée à des classes verbales. Toutefois, pour Willems, il s'agit bien de projection des propriétés lexico-syntaxiques des classes, et de constructions syntaxiques des lexèmes.

La seconde originalité présentée est celle d'un ajout de la causation :

- causation de changement d'état
- causation de procès
- causation d'activités

- causation d'achèvements

Le niveau de représentation (RCAUS) caractérise un événement causateur à décomposer sémantiquement en quatre types de cause.

3.2. Les classements en syntaxe-sémantique des verbes anglais : les classes verbales de Levin et la réalisation d'arguments selon Levin et Rappaport *shake, quake, quiver*

Une classe verbale est constituée d'un ensemble de verbes syntaxiquement et sémantiquement proches. Elle se distingue d'une classe d'emplois, constituée par l'ensemble des constructions grammaticales d'un verbe.

3.2.1. La notion de construction chez Levin et le principe de projection

Cette section présente la synthèse d'un ensemble de travaux de la linguiste américaine, Beth Levin, professeur à l'université de Stanford, spécialisée en sémantique lexicale. Ses recherches s'inscrivent dans une perspective générativiste, partant du principe de projection proposé par Chomsky (1981) et remettent en question la conception d'un lexique en tant qu'entité à part comme le schématisait la théorie générative de première génération. Levin développe une théorie lexicale compatible avec les principes génératifs, mais qui s'en éloigne dans la mesure où elle repose sur une étude sémantique de la construction du sens en contexte et défend la prédominance des motivations sémantiques sur les réalisations syntaxiques. L'hypothèse de ses travaux est la suivante : bien que les comportements d'un même verbe se différencient sur le nombre de ses compléments, leurs réalisations syntaxiques et leur sens, il existe des convergences linguistiques entre les acceptions qui sont à analyser au sein de classes verbales. Cette hypothèse repose sur la notion de *structure argumentale des verbes* (*Argument Realization*, Levin and Rappaport 2005), s'approchant en cela partiellement de la notion de *construction* des travaux de la grammaire constructive initiée par C.J. Fillmore (1968), et développée par A. E. Goldberg (1995, 2006), P. Kay (1997), ainsi que par l'ensemble des chercheurs de la communauté des grammaires de constructions. Pour cette communauté théorique, l'existence de corrélations étroites entre propriétés sémantiques, syntaxiques et lexicales et leur grande systématisme au sein d'une langue, conduit à redéfinir l'unité de sens de la phrase comme une construction, entité à la fois compositionnelle et globale.

A. Wierzbicka en 1988 avait déjà défini ainsi la notion de construction avant l'heure:

Meaning is conveyed by grammatical constructions as much as by words, and it is conveyed jointly by all levels of linguistic structure. There is no such things as 'grammatical meaning' or 'lexical meaning'. There are only lexical and grammatical MEANS of conveying meaning -and even here no sharp line can be drawn between the two. For example, if some English verbs take one type of complement and other verbs take another, (cf. e. g., forbid to vs. dissuade from), this is determined both by the meaning of the verbs AND by the meaning of the construction (Wierzbicka, 1988:8).

La distinction entre les constructions issues de la grammaire cognitive et les constructions des travaux récents de Rappaport et Levin ainsi que des classes verbales de Levin 1993, réside dans la conceptualisation cognitive de la notion pour les uns tandis qu'elle est résolument syntaxique pour les seconds. Les constructions sont donc porteuses de sens, indépendamment de la forme des mots dans la phrase et sont interprétées comme des entités. Leur interprétation repose sur les sous-catégorisations syntaxiques, sous-catégorisations sémantiques, classes d'emploi du verbe dans l'ensemble des contextes selon la réalisation des arguments. Pour B. Levin, l'étude systématique de ces «familles», inclut les constructions diathétiques du verbe. Deux conditions sont nécessaires selon A. E. Goldberg (1995) pour parler de constructions : elles sont porteuses de sens et ce sont des classes fermées, constituées d'éléments de même nature. Plus largement selon Levin, le lexique n'est pas conçu comme un ensemble d'unités lexicales descriptives du sens en langue, mais selon une démarche inverse, comme une projection (principe de projection) du sens en discours et des constructions de la phrase à partir de la classe verbale dont relève le verbe. Le verbe *cut (couper)* par exemple dans Levin 1993 renvoie à cinq classes verbales, chacune d'elle correspond à un ensemble de propriétés syntaxiques et propriétés de diathèse.

Dans la partie suivante (cf. sections 4.3 et 4.5), la méthodologie mise en œuvre sur corpus par Levin et ses collaborateurs est présentée à partir de deux études. La première (Atkins, Kegl et Levin 1988) du verbe *bake* (cuire), la seconde (Atkins et Levin 1995) de la classe des verbes *shake* (trembler) et *shiver* (frissonner).

3.2.2 Les notions de liage et règles de liage

Les travaux de B. Levin affirment la détermination de la syntaxe par la sémantique. Or, l'illustration la plus frappante en est l'existence de régularités dans l'expression syntaxique des arguments du prédicat, des régularités de liage. Ces régularités sont habituellement formulées en terme de règles de liage (Chomsky 1971) qui associent des arguments porteurs de certains rôles sémantiques à certaines expressions syntaxiques. Chomsky suggère que le cadre de sous-

catégorisation, c'est-à-dire la partie de l'entrée lexicale qui encode l'environnement syntaxique, est dérivable de règles qui déterminent la réalisation syntaxique des arguments. Le terme de *régularités de liage* repose sur l'hypothèse développée depuis les années 80 selon laquelle la structure syntaxique d'une phrase, et en particulier la réalisation syntaxique des arguments, résulte de la projection des propriétés lexicales du verbe ou du prédicat. Cette hypothèse est rendue explicite par le *principe de projection* (Chomsky id.) selon la théorie du gouvernement et du liage. Or, selon l'approche projectionniste de B. Levin, les réalisations syntaxiques d'un prédicat sont déterminées par sa nature lexicale et par ses propriétés sémantiques (Levin 1993, Rappaport and Levin 1998, Pinker 1989). Dans cette direction, les efforts se sont tournés vers le développement de représentations lexicales pouvant servir de base à la formulation de règles de liage qui déterminent la réalisation d'arguments en syntaxe (Rappaport and Levin, 1998:97). Non seulement ces régularités de liage gouvernent l'expression d'arguments dans une langue donnée, mais de plus, certaines d'entre elles traversent les langues du monde (Fillmore 1968). Cette notion de régularité a été abordée par C.J. Fillmore en termes de relation casuelle profonde. Toutefois bien que ces régularités de liage soient reconnues, l'élaboration d'une théorie lexicale à l'interface sémantique-syntaxe continue à soulever de nombreuses questions qui sont développées dans les travaux plus récents (cf Rappaport et al. (eds) 2010). Selon Levin, l'expression des arguments d'un prédicat est entièrement prévisible, seuls les phénomènes d'idiosyncrasie sont les éléments non prévisibles :

The assumption which has guided our own work in this area and which serves as the starting point for the case study presented in this paper is that the mapping between the lexical semantic representation of a predicator and the syntactic expression of its arguments is fully predictable (Levin and Rappaport, 1996 : 488).

Ce sont précisément ces éléments dénommés « idiosyncratiques » car non prédictibles syntaxiquement sur lesquels nous nous interrogerons en usant de la sémantique lexicale cognitive pour envisager, au sein des classes verbales, quelles sont les motivations de telles extensions. Les idiomes et les contextes métaphoriques sont exclus des études de Levin et de Rappaport. Nous proposons dans l'étude des verbes de séparation/fragmentation (*cutting and breaking*) en chapitre six, une approche reposant à la fois sur la méthode de Levin et tenant compte des extensions de sens non concrètes ou métaphoriques.

3.2.3. La notion de classe verbale

Les constructions verbales sont davantage prédictibles si l'on observe les verbes au sein de classes verbales, les propriétés sémantiques et syntaxiques y sont alors communes à un sous-ensemble de verbes partageant une proximité de sens :

It is unlikely that a single property can be isolated that will prove sufficient to characterize a particular class of verbs. Each class of verbs displays a set of properties which together reflect the meaning components of its members. Since many of these meaning components are common to more than one class of verbs, properties that are attributable to a single meaning component will be manifested by verbs from various classes. Although any single property of a class of verbs will in itself not be very informative, the conjunction of properties shown by a class of verbs may well be more revealing since it will reflect set of meaning components shared by its members (Levin 1993 : 16-17).

Les classes verbales ne sont pas simplement des classes sémantiques, mais reposent sur une proximité sémantique et syntaxique mise en lumière notamment par une similarité des verbes dans l'alternance régulière de la place des arguments. En anglais, cette propriété diathétique des verbes est courante et de nombreux verbes voient l'un de leurs arguments prendre plusieurs places syntaxiques dans la phrase, par exemple : *the cat walked (The cat that walked by himself, Rudyard Kipling. <http://etc.usf.edu/lit2go/79/just-so-stories/1296/the-cat-that-walked-by-himself/>)/ he walked the cat (He walked a cat on a lead. <https://www.youtube.com/watch?v=C9xLpnnndRk>). En français, ces propriétés de diathèse sont plus réduites, mais existent toutefois très largement dans le cas des verbes réflexifs / non réflexifs, transitifs / intransitifs par exemple comme le montre la section suivante.*

3.2.4. La diathèse et le groupe verbal

En langue française les catégories de diathèse sont les suivantes, reposant sur le classement des constructions grammaticales proposées dans Riegel, Pellat et Rioul, 1994 (ch.VII *Le groupe verbal*) qui peuvent être illustrées comme suit (exemples inventés) :

Construction transitive/ intransitive

- 1.a. Le vent casse les branches.
- 1.b. Les branches cassent sous l'effet du vent.

Verbes à retournement

- 2.a. Il tourne la clé dans la serrure.
- 2.b. La clé tourne dans la serrure.

Construction transitive/pronominale à sens passif

- 3.a. Il angoisse.
3.b. Il s'angoisse.

Verbes symétriques ou à retournement

- 4.a. John a épousé Jeanne dimanche dernier.
4.b. Jeanne a épousé John dimanche dernier.
4.c. John et Jeanne se sont épousés dimanche dernier.

- Construction active / passive**
5.a. Le gros chien noir a mordu Théo.
5.b. Théo a été mordu par le gros chien noir.

Construction pronominale à sens passif / impersonnelle à sens passif / passive

- 6.a. Le vin de paille se boit âgé.
6.b. On boit le vin de paille âgé.
6.c. Le vin de paille est bu âgé.

Construction impersonnelle/ construction transitive/ construction factitive

- 7.a. Il court de drôles de bruit.
7.b. De drôles de bruits courent.
7.c. On fait courir de drôles de bruits.

Construction transitive/construction factitive/construction passive

- 8.a. Une voiture l'a renversé.
8.b. Il s'est fait renverser par une voiture.
8.c. Il a été renversé par une voiture.

Construction transitive double complémentation/ construction factitive agentive/ construction factitive locative

- 9.a. Son coiffeur lui a coupé les cheveux hier.
9.b. Il s'est fait couper les cheveux hier par son coiffeur.
9.c. Il s'est fait couper les cheveux hier chez son coiffeur.

La diathèse verbale permet d'observer la complémentarité des notions de valence et de syntagme verbal dans les constructions du verbe. Elle se définit par « les rapports (de construction et d'interprétation) que le verbe instaure avec d'autres constituants de la phrase » (Riegel, Pellat et Rioul, 1994 : 216). En plus de l'analyse des restrictions de sélection du verbe, apportée par exemple avec la notion de « classe d'objets » développée dans les travaux de lexique-grammaire du LADL (cf. Le Pesant et Mathieu-Cola (dir.) 1998), une étude de l'alternance verbale tend à systématiser et à expliquer les propriétés de régularités sémantiques et syntaxiques à l'intérieur de classes de verbes.

3.2.5 L'alternance verbale

Levin (1993) établit des catégories d'alternances précises et systématiques du lexique verbal anglais. Un tel travail permet de s'interroger sur la nature des propriétés sémantiques partagées par les sous-ensembles de verbes ayant en syntaxe de surface les mêmes alternances et d'établir des corrélations à l'interface syntaxe-sémantique. Ses travaux montrent que le comportement des verbes au sein de classes atteste d'une grande régularité. La notion de classe verbale trouve ses fondements dans celle de cas sémantique profond (Fillmore 1968), mais Beth Levin dépasse les rôles sémantiques développés dans la grammaire des cas à ses débuts car ceux-ci selon elle, ne peuvent pas suffire à expliquer les comportements syntaxiques. Rappelons que suivant Fillmore (1968), chaque actant se voit attribuer un rôle sémantique, c'est-à-dire un cas sémantique profond, ce qui implique une représentation sémantique profonde des énoncés. La méthode de l'alternance diathétique associe le rôle casuel à la fonction syntaxique dans le syntagme et établit l'ensemble des paraphrases syntaxiques. Elle va plus loin que les cas grâce à la décomposition systématique du prédicat au sein de classes de quasi-synonymes. Elle cherche ainsi à identifier des composantes de sens régulières, distributionnelles, ce qui nécessite de cerner des classes verbales suffisamment étroites pour expliquer les régularités syntaxiques.

Selon Levin 1993, une classe verbale est une classe délimitée par des régularités à la fois syntaxiques et sémantiques pouvant expliquer des similarités de constructions : nombre et nature des arguments, prépositions, alternances verbales. Une classe verbale se subdivise selon les classes d'arguments ou selon les alternances. On peut l'illustrer avec la classe des verbes de couleur (cf Levin 1993 :168) : *color, dye, enamel, glaze, japan, lacquer, paint, shellac, spraypaint, stain, tint, varnish* ('colorer', 'teindre', 'émailler', 'vernir', 'laquer', 'peindre', 'teinter', 'vernir'). Tous les verbes de cette classe selon Levin partagent comme l'illustre le verbe *dye* ('teindre') à partir de la phrase noyau (1) la construction transitive [V+ O+ PPcomp (with-SN)] illustrée en (4), la construction résultative en (2) et (3) :

1. *Phillis dyed the dress. 'Phillis a teint la robe'*
2. *Phillis dyed the dress blue. 'Phillis a teint la robe en bleu'*
3. *Phillis dyed the dress a very pale shade of blue. 'Phillis a teint la robe d'un bleu très pâle'*
4. *Phillis dyed the dress with a new colorfast blue dye. 'Phillis a teint la robe avec un nouveau produit de coloration bleu rapide'* (traduit de Levin 1993 :168)

Nous présentons ici deux études de cas illustrant la mise en œuvre de ces concepts dans les recherches de Levin et de ses collaborateurs, l'une des verbes *shake, shiver* (trembler,

frissonner) et la seconde du verbe *bake* (cuire). Chacune d'elles situe le verbe au sein d'une classe et le caractérise comme un type d'événement, ce afin de dégager les multiples représentations sémantiques possibles expliquant les comportements syntaxiques distincts.

3.3. Etude de cas : la classe des verbes *shake, quake, quiver...* (Atkins and Levin 1995)

3.3.1. Critère de cause interne et externe

L'étude présentée dans cette section est celle d'un verbe et de quelques uns de ses quasi-synonymes, la classe verbale de *shake* (*secouer*) comprenant les verbes *quake, quiver, shake, shiver, shudder, tremble, vibrate* ('trembler.a', 'trembler.b', 'secouer', 'frissonner', 'frémir', 'trembler.c.', 'vibrer').

Propriétés syntactico-sémantiques de la classe *shake*:

La classe verbale de *shake* atteste de constructions transitives et intransitives en corpus. L'hypothèse de départ des auteurs repose sur l'intuition linguistique selon laquelle *quake, quiver, shiver, shudder* et *tremble* ('trembler.a', 'trembler.b', 'frémir', 'trembler.c.', 'vibrer') sont intransitifs tandis que *shake* ('secouer') et *vibrate* ('vibrer') sont transitifs. Or l'étude sur corpus montre que ce n'est pas le cas, ces cinq verbes transitifs apparaissent au moins dans un exemple en construction intransitive :

Usage transitif de *shiver*, construction résultative :

1. *A spasm of pain shivered the red from Jack's face.*
'A spasme de douleur ôté brusquement le rouge du visage de Jack'

Usage transitif de *shudder*, construction résultative :

2. *But a feeling remained, I tried to shudder it away*
'Mais un sentiment restait présent, j'ai essayé de rassembler mon courage pour le faire partir
(Atkins and Levin 1988).

Tous les usages transitifs se trouvent dans des corpus de fiction. Mais cela ne permet pas de discerner la cohérence du comportement. Les usages transitifs de *shake* ('secouer') apparaissent avec deux types de sujets, agentifs et non-agentifs. Le corpus montre également la classe sémantique des sujets, notamment 'partie du corps', 'body part' tels que par exemple *arms* ('bras') peut être sujet de *quiver, vibrate, tremble* ('frémir', 'vibrer', 'trembler') et

muscles ('muscles') se rencontrent comme sujet pour les verbes *quiver* et *tremble* ('frémir', 'trembler').

Usage transitif de *shake* et *vibrate*, construction causative :

3. *The turbulence vibrated the peak with the noise of a bassoon.*
'La turbulence a fait vibrer le pic en émettant le bruit d'un basson.'

Usage transitif de *shake* et *vibrate*, sujet agentif :

4. *Deep sobs were shaking Lachlan.*
'Des sanglots profonds secouaient Lachlan.'

Usage transitif de *shake* et *vibrate*, agent causatif :

6. *He wanted to shake her, slap her, punch her...*
'Il voulait la secouer, la giffler, la frapper...'
(Atkins and Levin 1988).

Les verbes de la classe *shake* forment un ensemble de quasi-synonymes, toutefois ils montrent de réelles différences syntaxiques et sémantiques notamment concernant la transitivité. Atkins et Levin 1995 proposent une distinction selon laquelle il existe des verbes de causation 'à cause interne' ou 'à cause externe'. Cette partition aide en partie à comprendre pourquoi certains verbes intransitifs ont des usages causatifs transitifs. Ce comportement d'alternance se rencontre aussi pour les verbes *break* ('casser'), *cool* ('refroidir'), *open* ('ouvrir') comme le montrent les exemples suivants :

(1) a. *The boy broke the window.* 'Le garçon a cassé la fenêtre'.
(1) b. *The window broke.* 'La fenêtre a cassé'.
(2) a. *The cook cooled the soup.* 'Le cuisinier a fait refroidir la soupe'.
(2) b. *The soup cooled.* 'La soupe a refroidi'.
(3) a. *Pat opened the door.* 'Pat a ouvert la porte'.
(3) b. *The door opened.* 'La porte s'est ouverte'.
(Atkins and Levin 1988).

Tous les verbes intransitifs n'ont pas cette alternance visible entre (a) et (b) dans les énoncés (1) à (3). La question qui se pose alors est de savoir ce qui dans le sémantisme des verbes, motive cette alternance. La proposition d'une distinction entre verbe à cause interne et verbe à cause externe répond à cette interrogation. Des verbes comme *break* ('casser') ou *open* ('ouvrir') ont un usage transitif et intransitif classés dans la catégorie 'cause externe', où l'événement décrit par le verbe suppose une cause externe. Ce peut être un agent, un instrument, une force naturelle. Les verbes typiques de cette classe sont des verbes de changement d'état comme *cool*, *dry*, *melt*, *widen* ('refroidir', 'sécher', 'fondre', 'élargir') ; des verbes exprimant un changement physique sur une entité, causé par quelque chose d'externe.

Les verbes ‘à cause interne’ sont distincts. Le déroulement des événements qu’ils décrivent est déterminé par les participants de l’événement lui-même, par exemple *speaking* (‘parler’) ou *playing* (‘jouer’). Beaucoup de verbes non agentifs sont à cause interne, par exemple *rougir* en français où la source de l’événement, une émotion par exemple, peut être la cause. Le verbe *rougir* dans la phrase *Il rougit de plaisir sous le compliment*, exprime une causation interne et un changement d’état. Mais le simple fait qu’un verbe soit non agentif ne signifie pas qu’il soit un verbe ‘à cause externe’. Il existe des verbes non agentifs ‘à cause interne’ et des verbes sans sujets animés ‘à cause interne’. Les verbes d’émission par exemple constituent un ensemble de verbes décrivant l’émission ou la production de son, production de lumière, production d’odeur, de substance comme dans les exemples (4) et (5) où les verbes *smoke* (‘fumer’) et *smell* (‘sentir’) sont ‘à cause interne’, l’une des composantes sémantiques du verbe étant la cause de l’événement :

4. *The chimney smoked.* ‘La cheminée a fumé’.

5. *The onions smelled.* ‘Les oignons sentaient’.

Les auteurs postulent donc que, lorsque quelques membres d’un ensemble de verbes quasi-synonymes ont un usage causatif transitif et les autres membres non, ces derniers sont ‘à cause externe’ et les premiers sont ‘à cause interne’. C’est le cas des verbes de la classe *shake*.

D’autres usages transitifs moins courants des verbes de la classe *shake* sont ‘à cause interne’, cas particuliers comme ces deux exemples (6) et (7) :

6. *Chris burped the baby.* ‘Chris a fait faire son rot au bébé.’

7. *The doctor bled the patient.* ‘Le docteur a fait saigner le patient’.

8. *The rabbit’s nose quivered.* ‘Le nez du lapin tremoussa’.

Ce dernier usage (8) relève selon les auteurs d’un cas plus large de verbes ‘à cause interne de mouvement d’une partie du corps’, tout comme l’exemple (9). Par ailleurs, on relève des usages transitifs de *shiver* (‘trembler’) (10) :

9. *The dog wagged its tail happily.* ‘Le chien a secoué sa queue joyeusement’.

10. [...] *while the half-child, half-young-woman shivered her way through the dangerous memory [...].*

‘Tandis que la femme mi-enfant mi-adulte frémissait en arpentant les chemins dangereux de la mémoire’.

L’énoncé (10) assimilé à la construction [X’s way] (cf. Jackendoff 1990, Atkins and Levin 1995) est traité comme verbe ‘à cause interne’ tel (11) :

(11) (...) *danced and sang their way through Gorky Park.*

Des usages de *shiver* ('frissonner') et *quiver* ('trembler') transitifs avec complément au discours direct sans causation, ni cause interne attestée sont également possibles. Ce cas plus large comprend les verbes de 'manifestations corporelles' et les verbes 'd'émission de sons' comme dans (12) :

(12) *I don't like this place she sniffed / I don't like this place she murmured.*
'Je n'aime pas cet endroit murmura t'elle.'

En résumé, *shake* ('secouer') a un usage causatif transitif, il est 'à cause externe'. *Shudder* ('trembler.c.') tout comme les autres verbes *quake*, *quiver*, *shiver*, *tremble* ('trembler.a', 'trembler.b', 'frémir', 'vibrer') n'a pas d'usage causatif transitif, il est 'à cause interne'. La classe d'objets de *shake* et la classe d'objets de *shudder* convergent. Pour ce dernier, il s'agit principalement des classes 'personne', 'animal', 'terre', 'machine', 'véhicule'. Concernant *shake* (secouer), la classe d'objet recouvre celle de *shudder* (trembler.c.) ainsi que la classe 'parties du corps' et une variété d'objets physiques tels des 'meubles' ou des 'plats'. La classe d'objets se construisant avec *shudder* (trembler.c.) est caractérisée par le sens 'contrôlé de manière interne' ou bien 'contrôlé de manière autonome'.

Restrictions de sélection sur le sujet :

Les sujets de *quake* et *shudder* (trembler.a., trembler.c.) sont des 'entités contrôlées de manière interne'. *Quake* (trembler.a.) s'utilise presque exclusivement avec des sujets humains et ou dans certains contextes avec des lexies de la classe 'terre'. Les sujets de *shiver* relèvent aussi de la classe des 'entités contrôlées de manière interne', c'est-à-dire des entités dont le mouvement a une source interne plutôt qu'externe: 'personne', 'animal', 'terre', 'vent', 'eau', mais également 'flamme', 'arbre', 'plante'. Les sujets de *tremble* et *quiver* sont aussi de la classe 'entités contrôlées de manière interne', mais également 'animal', 'terre', 'arbre', 'lumière'. *Tremble* a pour sujets les classes de 'véhicule', 'machine'. *Quiver* accepte la classe 'véhicule', mais pas celle de 'machine'. Les différences entre *tremble* et *quiver* sont sémantiques, et non syntaxiques, ce qui explique que les substantifs *air* et *jelly* peuvent être sujets du verbe *quiver* mais pas de *tremble*. Les verbes *quiver*, *shake*, *shiver* et *tremble* se rencontrent associés aux sujets 'air', 'animal' et 'surface aquatique': 'air' se construit avec

quiver et *vibrate* ; ‘animal’ appelle *quiver*, *shiver*, *tremble* et les sujets de nature ‘surface aquatique’ se construisent avec les verbes *quiver*, *shake*, *shiver* et *tremble*.

3.4. Modèle de Levin 1993, Levin et Rappaport 1998, 2006. Les propriétés lexicales du verbe et la projection des arguments selon Levin

3.4.1. La décomposition événementielle

Cette partie aborde désormais l’étude des verbes avec une préoccupation davantage syntaxique et repose sur l’hypothèse selon laquelle la réalisation syntaxique des arguments, est projetée à partir de propriétés lexicales du verbe. Cette hypothèse est rendue explicite rappelons-le grâce au principe de projection selon la théorie du gouvernement et du liage. Dans le but d’une théorie explicative, les efforts de Levin et Rappaport se sont tournés vers le développement de représentations lexicales pouvant servir de base à la formulation de règles de liage qui déterminent la réalisation d’arguments en syntaxe :

A prerequisite to the development of an explanatory theory of possible variation in verb meaning is the documentation of allowable variations and, more important, the constraints on such variation (Rappaport and Levin, 1998 : 97).

Représenter la variation des verbes polysémiques selon des règles de liage implique t-il nécessairement de considérer les différents sens des verbes comme des entrées homonymiques ? Levin apporte une solution à la représentation des sens multiples pour la modélisation des verbes dont la variation syntaxique et sémantique en contexte relève du type événementiel. Les verbes sont classés par types d’événements, état, activité, achèvement, accomplissement (Vendler 1967), et un même verbe peut relever de différents types suivant la variation des réalisations d’arguments dans les phrases. Par exemple le verbe *sweep* (balayer):

1. Terry swept. ‘Terry a balayé’.
2. Terry swept the floor. ‘Terry a balayé le sol’.
3. Terry swept the crumbs into the corner. ‘Terry a balayé les miettes dans le coin.’ (lit.)
4. Terry swept the leaves off the sidewalk. ‘Terry a balayé les feuilles du passage.’ (lit.)
5. Terry swept the floor clean. ‘Terry a nettoyé le sol.’
6. Terry swept the leaves into a pile (Levin 1993). ‘Terry a balayé les feuilles en un tas.’ (lit.)

L’analyse de la variation implique non seulement d’identifier les compléments du verbe, mais également leurs combinaisons possibles. Par exemple *sweep* prend un objet direct en (2), mais le SN *the crumbs* (‘les miettes’) en (3) avec la construction Verbe + SN n’est possible que

si le SN est suivi d'un SP complément comme dans (3) *He swept the crumbs into the corner* 'Terry a balayé les miettes dans le coin.'(lit.). De plus, la variation dans le contexte syntaxique est en corrélation avec la variation sémantique. Dans l'énoncé (1) *Terry swept* ('Tery a balayé'), il s'agit d'une activité tandis que dans les énoncés (3) à (6), d'autres propriétés événementielles s'ajoutent à ce type : le verbe montre en (2) les propriétés d'un accomplissement. Plus spécifiquement, (3) et (4) décrivent un changement de localisation, lieu résultant, tandis que (5) décrit un changement d'état, état résultant et (6) la création d'un artefact, état résultant également.

Reprenant les exemples (1) à (6) de Levin 1993 et la décomposition qui en est faite par Levin and Rappaport 1998, nous résumons ces propriétés syntaxiques et sémantiques dans le suivant :

Tableau n° 6 (adapté de Levin 1993 et Levin and Rappaport 1998):

	ACTIVITE	ACCOMPLISSEMENT	CHANGEMENT de LOCALISATION	CHANGEMENT d'ETAT	CREATION D'UN ARTEFACT
1. Terry swept	[S + V]				
2. Terry swept the floor.		[S + V + O]			
3. Terry swept the crumbs into the corner.	?ACHEVEMENT		[S + V + O + PPcomp (into + SN)]		
4. Terry swept the leaves off the sidewalk.	?ACCOMPLISSEMENT		[S + V + O + PPcomp (off + SN)]		
5. Terry swept the floor clean.	?ACCOMPLISSEMENT			[S + V + O + attribut de l'objet (adj)]	
6. Terry swept the leaves into	?ACHEVEMENT				[S + V + O + PPcomp (into + SN)]

a pile					
--------	--	--	--	--	--

Un même comportement syntaxique et sémantique est valable dans les contextes suivants pour le verbe *wipe* (nettoyer) :

7. *Terry wiped.* ‘Terry a nettoyé .
8. *Terry wiped the crumbs.* ‘Terry a nettoyé les miettes’.
9. *Terry wiped the crumbs into the sink.* . ‘Terry a versé les miettes nettoyées dans l’évier’.
10. *Terry wiped the crumbs off the table.* ‘Terry a nettoyé les miettes de la table’.
11. *Terry wiped the state clean.* ‘Terry a nettoyé l’endroit’.
12. *Terry wiped the crumbs into a pile.* ‘Terry a nettoyé les miettes repoussées en un tas’. (Levin 1993: xx).

Une telle variation pose un problème aux théories de l’expression des arguments selon la théorie du gouvernement et du liage. Selon une approche où celle-ci est déterminée par la représentation sémantique lexicale via les règles de liage, les verbes à projections multiples devraient alors posséder des représentations lexico-sémantiques distinctes. Selon Rappaport et Levin 1998, ce n’est pas souhaitable, il semblerait qu’il existe des principes linguistiques gouvernant la variation du sens d’un verbe au sein d’une langue, peut-être une variation systématique entre les langues qu’il faut observer à travers des études linguistiques comparatives :

If such variation is the rule rather than the exception and recent studies show that the phenomenon is indeed widespread then the lexicon must contain a vast number of verbs with multiple lexical entries. This result is undesirable (...). Clearly, what is needed is a theory which will predict the range of argument expressions and meanings a particular verb can be associated with. Then the different lexical entries for individual verbs could be generated from general principles which determine the range of meanings a verb can have, and the existence of these multiple lexical entries would be accounted for in a principled way (Rappaport and Levin: 1998: 98-99).

3.4.2. L’exemple des verbes de manière versus verbes de résultat

Cette section prend l’exemple des verbes de manière et des verbes de résultat. La différence dans la nature sémantique du verbe, manière, résultat, est corrélée avec une différence dans le comportement syntaxique du verbe et cela s’explique par le fait que ces verbes ont des classifications lexico-aspectuelles différentes : les verbes de manière désignent des activités tandis que les verbes de résultat dénotent des réalisations, ou des accomplissements.

Sweep, run, whistle (‘balayer’, ‘courir’, ‘siffler’) sont des verbes de manière, ils lexicalisent la manière dont l’action est dénotée par le verbe. *Sweep* (‘balayer’) (cf. exemples 1 à 6 ci-dessus) a également un comportement relevant des verbes de ‘contact d’une surface’

comme *rub* ('rouler') et *wipe* ('essuyer') . Ces trois verbes diffèrent dans la manière dont se réalise le contact avec la surface. Mais aucun de ces verbes n'implique de changement de résultat de cette surface après contact. Même si par exemple on signifie que a *swept floor* ('un sol balayé') est un plancher qui vient d'être balayé, il n'est pas nécessairement entièrement propre. Les verbes de 'manière de mouvement' comme *run*, *skip*, *jog* ('courir', 'éviter', 'jogger'), se distinguent sur la manière dont le mouvement est effectué. Par ailleurs, le verbe *run* ('courir') montre un schéma caractéristique des verbes de 'manière de mouvement' qui comportent un ensemble de contextes similaires. *Whistle* est un verbe d' 'émission de son' qui partage des contextes semblables aux verbes de cette classe verbale (cf. Levin 1993). Comme cette classe, il lexicalise la manière selon laquelle le son est émis. Les verbes de manière *sweep*, *run*, et *whistle* ('balayer', 'courir', et 'siffler') contrastent avec les verbes de résultat.

Les verbes de résultat sont plus contraints dans leur comportement syntaxique que les verbes de manière présentant une variété de propriétés relevant des deux types de verbes, état résultant ou lieu résultant. Il existe deux types de verbes de résultat : les uns lexicalisent un état résultant, les autres un lieu résultant. *Break* et *open* ('casser' et 'ouvrir') sont des verbes de résultat. Les verbes de résultat font preuve d'une variation sémantique et syntaxique beaucoup moins large que les verbes de manière. Comparativement, les verbes de changement d'état comme *break*, *dry*, *widen* ('casser', 'sécher' et 'élargir') lexicalisent un état particulier de résultat. Les verbes qui lexicalisent une « localisation atteinte » sont du second type de verbes résultatifs, de type « lieu résultant » tels *come*, *go* and *arrive* ('venir', 'aller' et 'arriver'). Ils lexicalisent une « localisation atteinte » mais pas une « manière de mouvement ». Ces verbes contrastent avec les verbes de « manière de mouvement » comme *run*, *swim*, *jog*, *walk* ('courir', 'nager', 'jogger', 'marcher') qui spécifient la manière dont le mouvement est réalisé mais sans « localisation atteinte ».

3.4.3. Classification sémantique de base et sens étendus

Les classifications lexico-aspectuelles qui viennent d'être évoquées sont les classifications sémantiques de base des verbes de manière et de résultat. Dans l'exemple du verbe *sweep* ('balayer') analysé ci-dessus, la variété d'usages est à la fois de type accomplissement et de type activité, pourtant on assigne au verbe une classification de base en tant que verbe d'activité puisque tous ses usages induisent une activité impliquant une manière particulière de 'contact d'une surface' tandis que seule une partie des usages a un sens de résultat. On présuppose donc que la classification de base d'un verbe est déterminée par la

nature du concept que le verbe lexicalise. Les verbes dont l'aspect lexical est de type accomplissement sont généralement considérés comme des événements complexes (Dowty 1979, Pustejovsky 1991, 1995). Par exemple :

1. He broke the window ('Il a cassé la fenêtre').
1'. [[x ACT] CAUSE [BECOME [y <STATE>]]
' X AGIT CAUSE QUE Y DEVIENT ETAT'

Ainsi, le verbe *break* ('casser') dans l'énoncé (1) peut se représenter comme un état complexe, association de deux états, ACT et BECOME (AGIR et DEVENIR). Les accomplissements sont des événements complexes composés de deux sous-événements : l'événement causateur, typiquement une activité, et le changement d'état qu'il provoque. On peut décomposer l'exemple (1) en deux sous-événements comme suit:

- (2)[xACT]
(3) [BECOME [y <STATE>]]

(2) ' X AGIT
(3) 'Y DEVIENT ETAT'

Selon cette décomposition, (2) est un événement de type activité et (3) est un événement de type achèvement. Ainsi *sweep* (cf. section 3.1) est un verbe d'activité et peut s'augmenter de sens étendus avec l'addition d'un état résultant : changement de localisation, changement d'état ou constitution d'un artefact. Dans tous les cas, l'ajout de l'état résultant est rendu explicite par un élément de la syntaxe.

Une théorie du sens des verbes et de l'expression des arguments (Levin and Rappaport 2005) permet de dériver les sens de résultat en respectant le principe de projection et tend ainsi à résoudre le problème engendré par la théorie générative concernant la représentation de la variation du sens des verbes. Les verbes à sens multiples, bien qu'ils soient associés à plus d'une représentation lexico-sémantique, ont malgré tout une classification sémantique de base.

3.5. Éléments pour une théorie projectionniste des classes verbales

3.5.1. Représentation du sens des verbes (Levin and Rappaport 2005)

Cette section développe les éléments d'une théorie projectionniste (Levin and Rappaport 2005) dont l'objet est de rendre compte de la polysémie des verbes au sein des classes verbales. Les verbes ont des classifications de base qui peuvent être étendues et le principe générativiste

de dérivation est conservé selon des conditions de bonne formation gouvernant l'association d'une expression syntaxique avec la représentation du sens.

Selon la théorie projectionniste, la représentation du sens du verbe est constituée d'une part dénommée « structurelle », et d'une part « idiosyncrasique ». La part structurelle est celle qui est pertinente pour déterminer la classe sémantique des verbes tandis que la part idiosyncrasique distingue un verbe d'un autre verbe de la classe. Les combinaisons variées des prédicats primitifs constituent l'ensemble de base des patrons lexico-sémantiques d'un langage. Par exemple, tous les membres de la classe (1) de type accomplissement en tant que causation d'un état résultant sont dérivés du schéma (1a). C'est le cas du verbe *dry* en (1b) :

1. a. [[x ACT CAUSE BECOME y <STATE>]
1. b. [[x ACT CAUSE BECOME y <DRY>]]

- 1.a. ACT X CAUSE QUE Y DEVIENT ETAT
- 1.b. ACT X CAUSE QUE Y DEVIENT SEC

Cette part de la réflexion rejoint des préoccupations cognitives. L'hypothèse est celle de la classification des verbes selon des types d'événements (cf. Vendler 1967, Dowty 1979, Goldberg 1995, 2006, Pustejovsky 1991, 1995). Les constantes des verbes présentées ici sont issues de ces types d'événements ; le sens de base relève donc d'un type d'événement simple ou complexe, auquel sont associés des patrons lexico-sémantiques décomposant les différents sens et constructions des verbes.

Les verbes sont associés à de multiples représentations lexico-sémantiques et la variation peut se représenter par un tronc formellement commun et des composantes additionnelles. Rappelons ci-dessous les occurrences de *sweep* ('balayer') :

1. *Terry wiped.* 'Terry a nettoyé .
2. *Terry wiped the crumbs.* 'Terry a nettoyé les miettes'.
3. *Terry wiped the crumbs into the sink.* . 'Terry a versé les miettes nettoyées dans l'évier'.
4. *Terry wiped the crumbs off the table.* 'Terry a nettoyé les miettes de la table'.
5. *Terry wiped the state clean.* 'Terry a nettoyé l'endroit'.
6. *Terry wiped the crumbs into a pile.* 'Terry a nettoyé les miettes repoussées en un tas'. (Levin 1993)

Toutes les occurrences dans les énoncés (1) à (6) peuvent être dérivées de l'association de la constante <SWEEP> 'BALAYER' avec les trois schémas ci-dessous, de type activité en (1), accomplissement en (2) et résultat en (3) :

1. [x ACT <MANNER>]
2. [[x ACT] CAUSE [BECOME [y <STATE>]]
3. [[x ACT] CAUSE [BECOME [y <PLACE>]]

1. X AGIT MANIERE
2. X AGIT CAUSE QUE Y DEVIENT ETAT
3. X AGIT CAUSE QUE Y DEVIENT LIEU

La liste des types d'événements est close : état, activité, achèvement, accomplissement, mais celle des constantes, dans la colonne de gauche est ouverte :

Tableau n° 7 : *Types de structures événementielles (adapté de Levin et Rappaport 2005) :*

STRUCTURE EVENEMENTIELLE = CONSTANTE	+ TYPE d'EVENTEMENT
Constante	Type d'événement
[x ACT <MANNER>] 'X AGIT MANIERE'	Activity (activité)
[x < STATE>] 'X ETAT'	State (état)
[BECOME [x < STATE >]] 'X DEVIENT ETAT'	Achievement (achèvement)
[[x ACT <MANNER>] CAUSE BECOME [<STATE>]] 'A AGIT MANIERE CAUSE DEVIEN ETAT'	Accomplishment (accomplissement)
[[x CAUSE [BECOME [y <STATE>]]] 'X CAUSE DEVIENT Y ETAT'	Accomplishment (accomplissement)

L'association de la constante et du type d'événement forment la structure événementielle (cf. tableau n°7). La constante spécifie ce qui relève des particularités idiosyncrasiques (selon Levin et Rappaport 2005) d'un verbe tandis que le verbe lexicalise la constante. Le verbe *sweep* ('balayer') en (1) ci-dessus se décompose en une constante [x ACT <MANNER>] ('X AGIT MANIERE') sémantiquement particularisée par la catégorie manière en tant que 'contact d'une surface' impliquant un mouvement. Cette constante est associée à une structure événementielle d'activité par la réalisation de la règle canonique (cf synthèse en encadré ci-dessous).

La décomposition de l'énoncé suit donc les étapes suivantes (A), (B) et (C) résumées ci-dessous. Jusqu'ici, si l'on n'est pas contraint par une obligation de hiérarchisation ontologique à terme, je propose d'adopter cette décomposition sémantique, pour les événements et pour les objets. C'est l'étape initiale de décomposition du sens qui peut s'aider sans incompatibilité des traits sémantiques différentiels tels que décrits dans les dictionnaires. Ces deux étapes peuvent constituer des catégories d'annotation pour l'étiquetage des énoncés en corpus, deux autres composantes devant être approfondies, les types d'événements et la nature des rôles thématiques qui ne sont pas mentionnés ici et pour lesquels nous réserverons un chapitre dans la présente section:

Synthèse et proposition pour l'annotation :

A)	Structure événementielle, décomposée en constante (dénotation lexicale) et type d'événement
B)	Constante lexicale décomposée. Par exemple pour <i>sweep</i> : Manière > contact de surface> mouvement
C)	Type d'événement* décomposé provisoirement selon la typologie classique en : état, activité, achèvement, accomplissement.

*La nature des types d'événements peut se voir approfondie selon plusieurs typologies comme nous le verrons plus loin.

3.5.2. Décomposition de nature ontologique

Chaque constante a sa place dans une catégorisation de nature ontologique (Jackendoff 1990, Pinker 1989) issue de types fixés tels état, chose, endroit, manière, etc.... La nature ontologique de cette catégorisation n'est pas précisée dans les travaux à notre connaissance de Levin et Rappaport.

Précisons que la nature ontologique de la catégorisation n'infère pas nécessairement une hiérarchisation sous forme d'ontologie relevant par exemple de la génération ontologique de type Wordnet (Felbaum et al.) ou lexique génératif (Pustejovsky 1995). Des réalisations canoniques sont ainsi proposées qui permettent d'inférer les comportements syntaxiques et le nombre d'arguments. Par exemple :

Tableau n° 8 : Exemple de catégorisation ontologique (adaptée de Levin et Rappaport 2005)

Constante	Catégorisation	Classes sémantiques
1. [x ACT <MANNER>] 'X AGIT MANIERE'	Manner ('manière')	ex: jog, run, creak, whistle
2. [x ACT <INSTRUMENT>] 'X AGIT INSTRUMENT'	Instrument ('instrument')	ex : brush, hammer, saw, shovel
3. [x CAUSE [BECOME [y WITH <THING>] 'X CAUSE QUE Y DEVIENT AVEC CHOSE'	Placeable object ('objet plaçable')	ex: butter, oil, paper, tile, wax
4. [x CAUSE [BECOME [y <PLACE>] 'X CAUSE QUE Y DEVIENT ENDROIT'	Place (place')	(ex : bag, box, cage, crate, garage, Pocket...)
5. [x <STATE>] 'X ETAT'	Internally caused state ('état causé de manière interne')	ex: bloom, blossom, decay, flower, rot, rust, sprout
6. [[x ACT] CAUSE [BECOME [y <STATE>]] 'X CAUSE QUE Y DEVIENT ETAT'	Externally caused state ('état causé de manière externe')	ex: break, dry, harden, melt, open

La compatibilité doit être prévue entre les deux structures pour la réalisation d'arguments. Pour l'exemple du verbe *run* dont la constante spécifie une 'manière de mouvement', celle-ci est associée à un événement qui ne prend qu'un seul participant. En tant que constante de manière, elle est associée par règle de réalisation canonique à un patron d'activité. Ainsi, le participant unique associé à la constante est sémantiquement compatible avec la variable unique associée à l'événement de type activité ce qui permet aux deux d'être

liés. Toutefois un verbe comme *sweep* est plus communément une activité requérant au moins deux arguments (cf. exemple 2) (sa sémantique profonde requiert deux actants). On représente donc le premier, agent, comme inhérent à un événement de type activité et le second, objet est intégré à un événement de type achèvement.

3.5.3. La représentation et la dérivation des verbes à sens multiples

Deux sortes de représentations sont donc possibles, des événements simples avec patrons d'événements de base, et des événements complexes décrivant l'événement principal et le second événement ou sous-événement entraînant une augmentation de patron grâce à l'ajout d'une autre structure d'événement. On part donc d'événements simples -représenté pour le verbe *sweep* ('balayer') tel que (1) ACT ci-dessous- étendus en événements complexes représentés par (2) et (3) pour le verbe *sweep* ('balayer') ci-dessous en ACT CAUSE BECOME STATE ('ACT CAUSE DEVENIR ETAT') ou ACT BECOME PLACE ('ACT DEVENIR ENDROIT'):

- (1) [X ACT <SWEEP> y]
Phil swept the floor.
- (2) [[X ACT < SWEEP > y] CAUSE [BECOME [y < STATE >]]]
Phil swept the floor clean.
- (3) [[X ACT < SWEEP > y] CAUSE [BECOME [z < PLACE >]]]
Phil swept the crumbs onto the floor.

- (1) X AGIT BALAYER Y
 'Phil a balayé le sol'.
- (2) X AGIT BALAYER Y CAUSE QUE Y DEVIENT ETAT
 'Phil a nettoyé le sol au balai'.
- (3) X AGIT BALAYER Y CAUSE QUE Z DEVIENT ETAT
 'Phil a balayé les miettes dans le coin'.

Cette décomposition des événements complexes repose sur Dowty (1979) comme le montre Corre (2014) qui présente l'avantage suivant de la représentation en structure d'événements: elle permet de coder des propriétés d'événements qui ne peuvent pas l'être par des rôles sémantiques et par ailleurs introduit une structure hiérarchique entre les arguments.

Il s'agit d'un système dynamique de représentation du sens des verbes : un verbe n'est pas rangé une fois pour toute dans une classe. Ce mode d'exécution permet d'éviter de postuler de multiples entrées lexicales pour un verbe donné, il réduit la polysémie des unités lexicales en isolant le sens grammaticalement pertinent d'un verbe donné de son sens « encyclopédique », idiosyncrasique, propre à la racine. Il n'y a pas un verbe sweep, un verbe sweep up et un verbe sweep sth off sth, il n'y a qu'une seule entrée sweep associée à différents gabarits événementiels. Dans la grammaire de construction de Goldberg (1995), l'analyse serait identique : le verbe sweep reste le même, il se trouve associé à diverses constructions existant indépendamment du sens lexical de ce verbe (Corre 2014 : 23).

La projection des arguments de verbes à sens multiples, les variations de sens liées à plusieurs structures événementielles par exemple de type activité et achèvement (cf. *sweep* plus haut), peuvent donc être résolues avec les règles de dérivation du gouvernement et du liage et il est ainsi possible selon le modèle de Levin 1993, Levin et Rappaport 2005 de proposer une représentation du sens multiple des verbes, qu'il s'agisse de polysémie lexicale, de vague ou de polysémie contextuelle (selon les définitions de la polysémie rappelées ci-dessus) .

Parmi les règles de bonne formation et d'augmentation des patrons, l'argument de l'événement doit être décrit, qu'il apparaisse ou non en structure de surface. Par exemple la source de la cause dans *break* doit apparaître même si elle n'est pas localisée car c'est ce qui différencie un verbe de résultat d'un verbe de manière. Des événements difficiles à décrire en termes d'événements complexes comme *Kelly broke the branch off the tree* ('Kelly a brisé la branche de l'arbre') sont discutés dans Levin et Rappaport 2005 en tant que relation partie-tout.

Deux solutions à travers ces travaux sont donc proposées à la représentation des sens multiples des verbes. A) En énoncé, selon le nombre et la nature des arguments et circonstants, les solutions sont celles de patron de base et patrons étendus (cf. tableau ci-dessus). B) Dans le lexique, selon le sens inhérent lexical du verbe, il peut être inclus dans différentes classes verbales, c'est le cas par exemple pour le verbe *cut*, relevant de trois classes verbales : *verbs of cutting* ('verbe de découpage') (Levin 1993 :156), *verbs of creation and transformation/Build verbs* ('verbes de création et transformation/verbes de construction') (Levin 1993 : 172), *hurt verbs* ('verbes de blessures') (Levin 1993 :225).

La solution (A) est partiellement compatible avec un modèle des constructions car il permet de généraliser les verbes à des constructions, plus abstraite que le sens lexical interne du verbe. Cette solution (A) d'un point de vue épistémologique est distincte d'une approche constructionnelle en ce qu'elle n'est pas cognitive et en cela ne repose pas sur des concepts cognitifs mais sur des règles de liage et une projection des arguments. Ces deux approches ne sont toutefois pas incompatibles du point de vue formel de la représentation des constructions en énoncé.

La solution (B) s'apparente aux propositions de la sémantique des cadres, un verbe pouvant être distingué en plusieurs sens, selon les règles lexicales adoptées par la lexicographie ou les lexiques de type « bottom up ». Elle est partiellement compatible avec un modèle des cadres sémantiques, elle s'en distingue épistémologiquement dans sa description non cognitive

et de ce fait non dynamique qui ne tiendra pas compte des profilages possibles ou des facettes possibles des événements en énoncé.

Ce biais a été contourné par le lexique génératif de Pustejovsky (1995) proposant une ontologie dotée d'une structure de qualia en réponse aux représentations multiples des sens des verbes en énoncé. Une **structure de qualia** rappelons-le est une structure conceptuelle de nature référentielle, qui lie les propriétés référentielles aux propriétés lexicales et syntaxiques. Cette représentation permet de décrire les entrées selon leurs différentes facettes. Par exemple, dans ce modèle du lexique génératif, un livre est un DOCUMENT et un OBJET PHYSIQUE, il peut donc se voir associer ces deux structures de qualia qui expliquent les cooccurrents de nature distincte *lire un livre* ou *apporter un livre*. Ce sont ces facettes dans la structure de qualia qui permettent de prédire les énoncés possibles ou impossibles. Le modèle des qualias rend compte de prédictions possibles sur les restrictions de sélections dans les combinatoires, la prédiction sur la projection des arguments est rendue possible par cette ontologie associée à une structure de qualia.

Nous préférons la solution cognitive dynamique des cadres sémantiques et des facettes de Langacker (1987) à celle de Pustejovsky. Un modèle cognitif évite le recours problématique aux ontologies et aux propriétés référentielles, il permet une représentation dynamique des profilages sur les arguments ou sur les facettes de l'événement par l'intermédiaire de cadres sémantiques/domaines (Langacker 1987). Il permet un modèle plus intégré de la représentation des sens multiples, et le modèle des cadres (*frames*) est par ailleurs compatible avec des cadres prédicatifs – *syntactic frames* (en particulier ce qui a son importance pour nous dans les travaux descriptifs contrastifs en langues), liant à la fois la représentation des énoncés (syntaxe) à une représentation cognitive (psychologique) du sens des énoncés (sémantique), cohérente avec des généralisations au sein d'un système et tourné vers des efforts de représentations du sens entre langues selon les notions de *concept* et *catégorisation*.

3.5.4. La CAUSE

Il serait possible de concilier l'analyse de Levin et celle de Willems 2012 afin d'ajouter un troisième événement dans la décomposition (cf. tableau n°8), la cause, et la nature de la cause, ce qui affinerait davantage la décomposition des événements afin de renvoyer aux rôles sémantiques. De manière générale, Levin refuse de formaliser des traits de sens qui sont référentiels. Il semble pourtant que celui-ci soit possible à ajouter.

Sweep ('balayer') selon les énoncés (1) à (6) peut être résumé selon l'analyse de Levin et Rappaport dans le tableau n°9 ci dessous comme pouvant relever de différents types d'événements, selon les contextes : un verbe de type activité, associé à une constante décomposée en une structure événementielle et une catégorie sémantique. Cette structure de base peut se complexifier en deux événements lorsque la construction est de type causative et entraîne un résultat. La nature de la cause se doit dans ce cas d'être également explicitée, 'cause interne' ou 'cause externe', sa nature et sa source, l'élément ou l'événement causateur. La cause est un élément important pour distinguer les constructions. Dans l'articulation que nous proposons des constructions cognitives et à la théorie des cadre sémantiques, la cause peut alors être un événement profilé ou non profilé, bien qu'issue du schéma (*image schema*) de TRANSFERT qui peut profiler la construction CAUSE MOTION ou la construction DITRANSITIVE. Par exemple, dans notre étude de cas n°3 qui inclut l'étude du semi-auxiliaire de causation, *donner*, selon le sens du verbe *donner*, *Le bâtiment donne sur la cour* (-cause) où le transfert est abstrait contrairement à l'énoncé *Il donne un livre à Jean* (+ cause) où le transfert est concret, analyser une métaphore d'ORIENTATION, issue de la dimension DIRECTIONALITE du cadre sémantique TRANSFERT permet d'envisager la polysémie du verbe à partir d'un même schéma cognitif, ce qui n'empêche pas de décomposer *donner sur la cour* en procès de type ETAT RESULTANT puisque la métaphore de directionalité est expliquée par ailleurs. La cause n'est pas profilée. Pour le cas de la construction de TRANSFERT, 'source (agent, origine)' + 'cause' + 'changement de possession/de lieu' + 'en direction de' + 'but (récepteur, destinataire, lieu)', nous associons en chapitre quatre dans notre analyse du concept GIVE une valeur lexicale ou grammaticale à chacune des composantes sémantiques décomposant le sens de transfert selon une perspective de lexicalisation, grammaticalisation. Dans le cas du verbe *donner*, l'idiomaticité du verbe est si présente en corpus qu'il est difficile de proposer une prédiction sur les types d'événements et sur la présence ou non de la cause.

Tableau n°9 : (adapté de Levin et Rappaport) décompositions des réalisations possibles du verbe sweep en ajoutant un troisième événement de type CAUSE :

	Événement 1	Décomposition	Événement 2	Décomposition	Événement 3	Décomposition
1. Terry swept the floor. 'Terry a balayé le sol'	[x ACT <MANNER>] 'X AGIT MANIERE'	Manière = contact de surface > mouvement				
2. Terry swept the floor. 'Terry a balayé le sol'	[x ACT <MANNER>] 'X AGIT MANIERE'		[CAUSE] (nature ? source ?) 'CAUSE'		[BECOME [x<STATE>] 'DEVENIR X ETAT']	
2. Terry swept the crumbs into the corner. 3. 'Terry a balayé les miettes dans le coin'	[x ACT <MANNER>] 'X AGIT MANIERE'		[CAUSE] (nature ? source ?) 'CAUSE'		[BECOME [y <PLACE>]] 'DEVENIR X ENDROIT'	
4. Terry swept the leaves off the sidewalk. 'Terry a balayé les feuilles du passage'	[x ACT <MANNER>] 'X AGIT MANIERE'		[CAUSE] (nature ?) (source ?) 'CAUSE'		[BECOME [y <PLACE>]] 'DEVIENT Y ENDROIT'	
5. Terry swept the floor clean. 'Terry a nettoyé le sol au balai'	[x ACT <MANNER>] 'X AGIT MANIERE'		[CAUSE] (nature ?) (source ?) 'CAUSE'		[BECOME [y <STATE>]] 'DEVIENT Y ETAT'	
5. Terry swept the leaves into a pile 'Terry a balayé les feuilles en un tas'	[x ACT <MANNER>] 'X AGIT MANIERE'		[CAUSE] (nature ?) (source ?) 'CAUSE'		[BECOME [y <CREATION of AN ARTEFACT>]] 'DEVIENT Y CREATION D'UN ARTEFACT'	

On remarque que la construction (6) accompagnée de la même décomposition peut être valable pour l'énoncé suivant *He turned them into flowers* ('Il les a transformé(e)s en fleurs'). Ainsi, la voie d'une décomposition selon une première étape telle que décrite dans le présent tableau peut être une généralisation vers des constructions extraites d'énoncés comparables, en l'occurrence la construction [X (Agent) verb Y(Objet) into Z (created object)] ('X Agent verb Y Objet en Z').

Bernard Victorri, a été l'un des premiers auteurs français à s'intéresser au modèle des constructions de Goldberg 1995, établissant un parallèle entre polysémie externe (reposant sur les règles de sous-catégorisation des actants du verbe) et constructions, voyant dans le modèle des constructions l'approfondissement d'une simple polysémie externe en ce qu'elles mettent en avant un processus cognitif de mémorisation par la récurrence de la construction dans l'usage (usage based). En cela, Victorri 2002 perçoit le modèle des constructions comme le contrepied du modèle projectionniste où le sens des verbes tel qu'on vient de le voir avec la théorie de Levin et Rappaport, quelle que soit sa complexité, reste une proposition de projection intrinsèque des propriétés sémantiques du verbe selon ses arguments. Il proposera une théorie de la construction dynamique du sens. Notre approche se veut distincte et n'intègre pas la notion de polysémie externe, ni celle de forme schématique.

(...) Comme pour les noms, on peut rendre compte de ces faits dans le cadre d'une théorie de la construction dynamique du sens. Chaque verbe possède un potentiel sémantique qui interagit avec le contexte et la situation d'énonciation: au cours de ce processus émergent à la fois le sens du verbe dans l'énoncé donné et la sous-catégorie qui caractérise le verbe dans cet emploi. Le sens et la catégorie n'entretiennent donc pas de relation causale l'un avec l'autre, mais comme ils résultent d'un même processus, il n'est pas surprenant que l'on observe une corrélation entre ces résultats: les constructions verbales (des traits tels que +- humain, +-animé, etc.) influent autant sur le sens que sur la sous-catégorisation du verbe (Victorri, 2002:118).

(...) Pour exprimer ce potentiel sémantique, nous aurons recours à la notion de forme schématique, introduite par Culioli (1990). (Victorri, 2002:119)

(...) Ainsi l'interaction du verbe filer avec l'entité E (et la forme L qui en découle) permet de rendre compte d'une première série de variations du sens du verbe. Mais la construction du sens ne se limite pas à cela. Le verbe interagit aussi avec la construction syntaxique dans laquelle il est employé, construction qui est elle aussi porteuse de sens, comme le mettent en évidence les théories sémantiques "constructionnelles" (voir Goldberg, 1995). Il faut donc aussi décliner les emplois de filer suivant le type de construction qui caractérise ces emplois, en distinguant en premier lieu les constructions transitives et intransitives (Victorri, 2002:121).

"(...) C'est parce qu'il y a plusieurs niveaux d'interaction d'une unité avec son environnement que l'on peut parler de catégorisation à plusieurs niveaux: au niveau du mot d'abord, puis au niveau des différents emplois lexicalisés des mots puisqu'un même mot peut être "recensé" comme appartenant à plusieurs catégories, et enfin au niveau discursif où, on en a vu plusieurs exemples, des changements de catégorie ou de sous-catégorie sont toujours possibles, sans que les emplois correspondants soient lexicalisés en tant que tels.

Parallèlement, le sens de l'unité se stabilise lui aussi plus ou moins vite au cours des interactions de l'unité avec son environnement: les relations entre polysémie et catégorisation s'expliquent donc par le fait que le

sens et la catégorie d'une unité ne sont pas des propriétés intrinsèques de l'unité, mais deux aspects d'un même processus de stabilisation au cours de la construction dynamique du sens (Victorri 2002: 123).

Contrairement au choix de Victorri, nous n'introduisons pas dans notre travail de forme schématique mais nous penchons, selon une obédience cognitive, comme chez Lakoff, sur l'existence d'une polysémie radiale impliquant la possibilité de polysémie en chaîne et l'existence de plusieurs prototypes. C'est cet ensemble de concepts que nous mettrons en œuvre au travers de deux études de cas en chapitre quatre et cinq.

La théorie de Levin, si elle rend largement compte de la problématique de la polysémie d'une langue, ne s'interroge toutefois pas sur l'idiomaticité, la phraséologie, la fixité des expressions du verbe, elle ne s'interroge pas non plus sur les emplois métaphoriques des verbes. Ni le sens locutionnel, ni le sens figuratif ne sont considérés. Ce sont ces deux aspects sémantiques que nous intégrons dans le présent ouvrage pour une réflexion sur le sens figuratif.

En guise de synthèse, nous proposons un tableau récapitulatif des traits partagés pour l'analyse qu'il serait utile d'intégrer dans une analyse approfondie des énoncés. Tous ces traits n'ont pas été mis en œuvre simultanément dans les études qui suivent qui constituent des études réalisées chronologiquement, mais ces études permettent de proposer les traits suivants. Ainsi ce sont davantage les traits que nous proposons pour la suite du travail en vue d'une méthodologie d'analyse des constructions verbales.

Les cadres (domaines) de DIVISION, PERTE DE FONCTIONNALITE, DESINTEGRATION par exemple permettent de distinguer les sens des verbes au sein de la catégorie SEPARATION/DIVISION (ex : *Couper, casser, briser, rompre*). Ils différencient sémantiquement, lexicalement, et en partie syntaxiquement les différents emplois de chacun des verbes lorsque l'un des cadres sémantiques ou l'autre est profilé, par exemple DIVISION en (1), PERTE DE FONCTIONNALITE en (3). L'un des cadres peut également être profilé en premier plan tandis que le second reste en arrière plan en (2). Cette méthode d'analyse rend compte de la grande flexibilité et dynamique du sens en langue.

CHAPITRE 4. Etude de cas n° 1 : les verbes de SEPARATION/FRAGMENTATION en français et en anglais

L'étude présentée dans ce chapitre repose sur des corpus français et anglais *BNC*, *ukWAc*, *WebCorpus*, *Le Monde 2002*, *Frantext*. Nous présentons une méthode qui s'inspire des principes de Levin 1993, Atkins et Levin 1988 tels que nous les avons présentés en chapitre quatre. Cette étude repose donc sur une méthodologie syntaxique-sémantique des classes verbales et est développée en association avec des cadres sémantiques. Le thème en est les verbes de la catégorie conceptuelle SEPARATION/FRAGMENTATION. Notre analyse des verbes repose sur les concepts de la sémantique cognitive développés en chapitre trois (notions de cadres sémantiques ou cadres sémantiques de Fillmore ; notions de *profiling*, *foregrounding* et *backgrounding* de Langacker, notion de catégorisation de Rosch). Nous nous référons également à des travaux menés en cognition, dans le domaine de la psychologie cognitive par Majid et Bowerman 2007 et 2008. Ces travaux typologiques conduits à l'Institut Max Planck de Nijmegen, comparent vingt-huit langues de treize familles au sein de la catégorie des verbes CUT/BREAK. Questionnaires et vidéos sont utilisés, mettant en scène les diverses *dimensions* (Slobin 2006) qui caractérisent les événements. Soixante et un clips vidéos illustrent, au moyen de petites scènes, des types de séparation de différentes natures. Ces vidéos sont montrées à des locuteurs natifs qui décrivent les actions (Majid et al. 2007). Les dimensions testées sont les rôles sémantiques ainsi que ce qui peut être identifié comme des éléments du cadre sémantique (Agent, Objet, Instrument, Manière, Résultat, Point d'impact) ; les types d'événements (état, activité, accomplissement, résultat), la nature sémantique du sujet et de l'objet, le profilage de l'événement, agentif ou résultatif par exemple. Les vidéos ne testent que la catégorisation des événements, l'organisation conceptuelle des catégories et du lexique et non les réalisations syntaxiques. L'analyse des auteurs en revanche dans le numéro de *Cognitive Linguistics* (2010, 2011) repose sur les caractéristiques syntaxiques et sémantiques de chaque langue au regard de ces événements. Selon cette méthode, usuelle dans les travaux typologiques en psychologie cognitive, les vidéos sont fondées sur des questionnaires qui décomposent les événements, et servent de support aux élicitations qui permettent de recueillir les verbes, constructions et synonymes employés par les locuteurs face aux situations filmées. Les actions, événements de SEPARATION/FRAGMENTATION (CUT/BREAK) typiques ou moins usuels sont filmés en scénettes telles que, 'couper un légume en tranches avec un couteau', 'couper des cheveux avec des ciseaux', 'casser un

morceau de bois sur ses genoux’, ‘déchirer un vêtement en deux avec les mains’, ‘un vêtement se déchirant spontanément en deux’, etc...

The results show that there is considerable agreement across languages in the dimensions along which cutting and breaking events are distinguished, although there is variation in the number of categories and the placement of their boundaries. This suggests that there are strong constraints in human event categorization, and that variation is played out within a restricted semantic space (Majid et al. 2008:235).

Les concepts de SEPARATION/FRAGMENTATION (CUT/BREAK) sont des catégories de base, des concepts fondamentaux, dans l’expérience humaine (selon la dénomination « catégorie de base » in Rosch 1973, Rosch et al. 1976, Lakoff 1987). L’étude conduite par Majid et al. 2007, 2008 tend à montrer les différences de catégorisation sur un nombre étendu de langues.

Dans ce chapitre, notre étude comparative des verbes français et anglais *couper, casser, briser, rompre, break, split, shatter, cut*, s’attache à décrire l’ensemble des contextes linguistiques, constructions et collocations, constructions métaphoriques, métonymiques ou idiomatiques. Elle cherche à montrer les limites, motivations linguistiques et extensions de cette catégorie d’une part et ses réalisations lexicales, sémantiques et syntaxiques. Une autre facette du travail et de la méthodologie mise en œuvre a été conduite à quatre mains, selon une approche dénommée « multiframe semantics ». Une approche dynamique du sens est envisagée de deux points de vue. Nous nous penchons dans un premier temps sur la multiplicité des cadres sémantiques possibles dans l’interprétation d’une construction verbale en contexte. Un verbe peut profiler un ou plusieurs cadres sémantiques comme l’ont initialement montré les travaux de Fillmore (Fillmore and Atkins 1992, Fillmore (1970) 2003, Nemoto 2005) et plus récemment nos deux études (Bouveret and Sweetser 2010, Sweetser and Bouveret (eds.) en préparation.) Par ailleurs, nous observons les extensions métaphoriques à travers les mécanismes et motivations sémantiques expliquant les frontières et recouvrements entre les emplois des verbes.

Nous expliquons dans cette section que les cadres sont distincts des sèmes car ils mettent en scène des arguments et circonstants ainsi que des préférences de constructions syntaxiques selon les cadres, ils ne sont pas de simples traits sémantiques figés, mais des scénarios cognitifs. Par ailleurs pour un même lexème, les cadres peuvent être interprétés de manière dynamique comme étant de premier plan ou d’arrière plan. *Verre cassé* par exemple signifie avant tout que l’objet est physiquement cassé et par conséquent n’est plus fonctionnel tandis que *ordinateur cassé* signifie en premier plan que l’objet n’est plus

fonctionnel sans nécessairement impliquer qu'il est physiquement cassé. Nous observons des cadres multiples pour chaque lexème et parlons alors, selon une analyse de la polysémie radiale (Lakoff 1987), d'extension de sens entre un cadre et un autre ou entre un sens concret et une acception métaphorique. D'un point de vue cognitif, ce même mécanisme dynamique est à l'œuvre dans les interprétations métaphoriques selon une mise en premier plan et mise en arrière plan de composantes au sein des cadres sémantiques, cadres, du domaine source et du domaine cible. Toutes les composantes des cadres sémantiques sources et cibles ne sont pas convoquées. Certaines inférences sont parfois possibles entre domaine source et domaine cible (Sullivan 2007).

J'étudierai pour commencer les différences sémantiques entre trois verbes français quasi-synonymes, *casser*, *briser* et *rompre*, nous verrons que l'analyse des constructions syntaxiques peut conduire à affiner les oppositions entre cadres sémantiques, cadres syntaxiques (Croft 2009). Dans une seconde section le verbe correspondant anglais *break* et l'ensemble de ses sens et emplois sont décrits ainsi que la proximité de quelques verbes synonymes *split*, *smash*, *shatter*. En troisième section, nous distinguons plusieurs constructions avec prépositions, adverbes et verbes dits « phraséologiques » en particulier *break up* et *break down*.

Les cadres associés aux verbes sont structurés comme des scénarios dynamiques intégrant à l'interface sémantique-syntaxe les participants ou éléments du cadre. Cognitivement, ces cadres ont un caractère de gestalt, ils reposent sur notre expérience et l'évocation d'une partie du cadre tend à activer le reste du cadre et ses éléments. Ce sont les éléments du cadre en tant que rôles (rôle thématique ou rôle sémantique) qui sont à leur tour liés aux positions syntaxiques dans la construction.

Une construction est l'association d'une forme et d'un sens, elle peut être lexicale, grammaticale ou phraséologique (Fillmore, Kay et O'Connor and 1988, Kay et Fillmore 1999). Les constructions verbales au travers de leur structure valencielle profilent des cadres sémantiques dont les membres sont les participants et les circonstants (cf De Mulder et Vanderheyden 2008 :27). Un événement décrit par une construction verbale ne se limite pas à la valence du verbe mais inclut des éléments plus périphériques. Ces éléments, à gauche ou à droite du verbe, sont en particulier les modificateurs adverbiaux ou compléments prépositionnels. La catégorie syntaxique des modificateurs aide à affiner l'étude des cadres sémantiques sémantiques. Les constructions syntaxiques sont la trace des cadres sémantiques sémantiques, ce que révèlent nos études.

Les classes verbales de Levin 1993 sont syntaxiques, elles reposent sur des alternances syntaxiques, mais ce que nous avons vu émerger dans notre travail sur la

catégorie des verbes de SEPARATION/FRAGMENTATION, c'est l'interface syntaxe-sémantique, et non plus seulement syntaxique-lexicale. Ce que nous avons pu observer au cours de notre travail et dans nos résultats décrits ici, c'est que les alternances syntaxiques des constructions grammaticales correspondent à des cadres sémantiques et sous-cadres sémantiques. La motivation sémantique est sous-jacente à l'organisation des classes verbales.

Nous postulons ici que deux approches sont nécessaires afin de comprendre les mécanismes de lexicalisation et d'extensions sémantiques : celui de la décomposition sémantique du sens des lexèmes sous forme composantes de sens (méthode lexicographique) tout autant que la décomposition des dimensions sémantiques cognitives de la catégorie à laquelle appartient le lexème. Une dimension (cf. Slobin, Majid et Bowerman) est une composante sémantique cognitive qui peut au sein d'une construction être portée par un élément lexical, syntaxique ou morphologique, voire pragmatique. La dimension de 'direction', est par exemple présente dans le préfixe *a-* de *accourir*, dans la préposition *à*, dans la construction *regarder vers*. La notion de dimension est compatible avec la conception d'un continuum lexique-grammaire des entités et une théorie explicative du changement linguistique qui rende compte des phénomènes de lexicalisation-grammaticalisation (Brinton et Traugott 2005).

4.1. Cadres sémantiques et constructions des verbes de séparation/fragmentation en français

Les cadres sémantiques peuvent être profilés comme étant de premier plan ou d'arrière plan. Ces propriétés dynamiques d'arrière plan (*background*), premier plan (*foreground*) et de profilage (*profiling*) sont expliquées ainsi par Goldberg selon les propositions de la grammaire cognitive développées par Langacker 1987 :

Within the frame, it is useful to distinguish a word sense's profile (Langacker 1987:118) from the rest of the frame, and we can refer to the non-profiled aspect of a frame as the background frame (or base in Langacker's 1987 or Croft's 1991 terminology). A word's profile is what the word designates or asserts (if we may use 'assert' to describe non-propositional meaning); its background frame is what is taken for granted or presupposed. Examples help clarify the point. Diameter's profile is the line that is designated by diameter; diameter also requires reference to a background frame that consists of a circle. The meaning of diameter thus refers to the frame consisting of a line through the center of a circle, where the line itself is singled out as the profile of the word (Langacker 1987:185). The background frame, particularly in the case of verbs, may involve complex events that are spread out over time; for example, the verb divorce presupposes a previous marriage event as part of its background frame, while it profiles or asserts a legal dissolution of the marriage.

(1) a. A word sense's semantic frame (what the word 'means' or 'evokes') 1/4 profile þ background frame

b. A word sense's profile: what the word designates, asserts
c. A word sense's background frame: what the word takes for granted,
presupposes (Goldberg 2010 :57).

Etymologiquement les sens premiers en diachronie pour ces trois verbes *casser*, *briser*, *rompre* extraits du TLFi sont les suivants :

Casser 1. Ca 1100 quasser « mettre en morceaux, briser » (Roland, éd. J. Bédier, 2078).

Briser 1. Ca 1100 « mettre en pièces par un choc, un coup violent » (Roland, éd. Bédier, 1200).

Rompre 1. Ca 1100 « séparer en deux par la force » (Roland, éd. J. Bédier, 1265)

Extrait de TLFi, CNRTL, ATILF-CNRS, Nancy Université).

Nos données portent sur la synchronie et attestent des résultats suivants. Les verbes *casser*, *briser* et *rompre* français se traduisent tous trois en anglais par le verbe *break*. Ce ne sont pourtant pas de simples sous-catégories d'une classe sémantique plus large qui serait englobée par le verbe anglais plus générique *break*.

L'opposition entre les sens des trois verbes français et les multiples cadres sémantiques de leur équivalent anglais *break* est déterminée par la mise en premier plan (foregrounding) ou mise en arrière plan (backgrounding) de cadres sémantiques, de facettes des verbes au sein de la catégorie SEPARATION. Nous avons observé un fonctionnement similaire lors de la présentation de l'étude de Croft 2009 des cadres sémantiques de la taxinomie des verbes EAT/FEED (cf. chapitre trois). Au sein de cette catégorie, la phase d'aspect pouvait être déterminante sur le choix du verbe au sein des trois domaines ou sous-cadres sémantiques. Concernant nos verbes de la catégorie SEPARATION, selon la dimension évoquée, instrument, résultat, agentivité, un cadre sémantique ou l'autre peut être évoqué.

As Fillmore (1977) and Langacker (1987) have discussed, reference to frames (again, bases for Langacker/Croft) can be used to illuminate meaning relationships between words in this way. Fillmore has cited the examples of land vs. ground that also seem to share the same profile (area of solid earth) but differ in their background frames since the background frame of land involves sea and the background frame of ground involves air. Athlete vs. jock, lazy vs. laid back, washroom vs. restroom, and father vs. dad, are arguably other examples of words that share the same profile but differ in their background frames.

Conversely, other word senses share the same background frame but differ in what they profile. For example, lease and renter profile different aspects of the same semantic frame, as do teacher and student, soccer ball, and soccer net (cf. also Fillmore 1977, 1985)

(Goldberg 2010 :59, in Rappaport et al. 2010).

4.1.1. Cadres sémantiques et arguments du cadre sémantique

La différence importante entre les cadres sémantiques et les sèmes différentiels de la sémantique structurale, est que le cadre sémantique est dynamique tandis que le sème est un élément différenciel sur l'axe paradigmatique du système linguistique. Le sème concerne l'association signifiant-signifié et non la relation au référent. Le cadre sémantique concerne tout autant la relation syntagmatique que paradigmatique. Une dimension cognitive d'autre part est une association forme-sens. La dimension 'direction ' par exemple (présente dans le verbe *aller*, dans la préposition *à*, dans la construction de transfert du verbe transitif concret *donner*) peut constituer une composante de sens présente dans le sémantisme d'un lexème ou dans le sémantisme grammatical d'une construction toute entière. Cette dimension résulte d'une perception cognitive de notre expérience tout autant que de sa catégorisation en langue et de sa mise en discours au moyen d'éléments syntaxiques, morphologiques ou pragmatiques.

Au sein de la construction, les arguments liés aux fonctions syntaxiques sont, en tant que rôles sémantiques, les éléments de la construction qui activent les cadres. Selon les constructions, le cadre peut être évoqué par l'un ou l'autre des éléments : l'objet, le verbe, ou l'ensemble de la construction (ex. *break one's way through the snow*, sur le modèle CAUSED MOTION, ex. *sneeze the foam off the cappuccino* (Goldberg 1995). Dans la distinction par exemple entre (1) et (2), le verbe support en (2) active le cadre associé au thème, tandis qu'en (1), le sens plein du verbe est activé à travers la construction de causation de possession (CAUSED POSSESSION) associée. Les deux constructions en (1) et (2) sont des constructions de transfert (CAUSED MOTION), en (1) changement de possession concret, la construction typique de *donner* transitif et en (2), transfert abstrait du thème d'un émetteur vers un récepteur.

1. *donner un livre*. 'give a book'
2. *donner un baiser*. 'give a kiss'

Par ailleurs au sein de la construction transitive verbe-objet, la nature sémantique du verbe, du sujet ou de l'objet permet de déterminer le ou les sous-cadres évoqués. Ainsi, la production et l'interprétation d'une construction (GCC) en contexte s'appuie sur le sens lexical, le sens de la construction mère (ex : CAUSED MOTION), la construction syntaxique, le cadre sémantique et les éléments du cadre sémantique. Une construction selon notre étude et selon la grammaire cognitive de constructions, est donc d'ordre sémantique, syntaxique, cognitive et pragmatique.

Dans les exemples qui suivent :

3. *casser / briser / rompre un mariage*. 'break a marriage'

4. *casser / briser / rompre une grève*. 'break a strike'

En (3) la nature sémantique du thème *mariage* en tant que 'acte juridique, union, matrimoniale, lien' est sélectionné par le verbe. *Briser* ne peut être employé que pour désigner une tierce personne –extérieure à cette union- (l'expression *briseuse de mariage* en témoigne) tandis que *casser* est restreint à l'action juridique exercée en tribunal. En (4) en revanche la facette de sens profilée par *grève* est identique dans les usages des constructions verbe + objet des trois verbes, et les trois expressions toutes relevées en corpus sont sensiblement équivalentes bien que l'on relève une préférence pour le verbe *casser* lors d'une intervention extérieure, par exemple d'une instance officielle. L'expression est dans ce cas davantage lexicalisée comme en atteste la possibilité de dérivation nominale (*casseur de grève*). Le verbe *rompre* est quasi-synonyme de *interrompre* en (4) dans la construction alors que *briser* référerait davantage à une personne de l'intérieur du mouvement, contrairement à son emploi dans la construction verbe-objet en (3).

Les collocations du verbe français *rompre* relevé en corpus sont des objets concrets, très significativement des objets longs : *os, tendon, branche, bâton*. Un cadre sémantique de *rompre* dans un emploi exclusivement transitif est lié à la nourriture, selon des emplois presque idiomatiques employés dans les textes religieux: *rompre le pain* et par extension, quelques rares emplois réservés à la viennoiserie. La fréquence est assez élevée dans l'ensemble des corpus pour cette classe d'objets. Les dictionnaires de français par ailleurs citent en exemples typiques, *rompre une branche, un bâton*. Les cooccurrents *rompre un verre, une assiette, une tasse, une soupière* ne sont pas attestés dans les corpus, collocations courantes avec les verbes *casser* et *briser*. L'objet direct *os* dans la construction transitive [rompre + 'OS'] implique également les deux composantes de 'allongé' et 'connexion entre deux entités'. Bien que se rencontrant avec les trois verbes synonymes *casser, briser* et *rompre*, les objets de la classe OS s'associent avec le verbe *rompre* s'ils ont semble-t-il cette restriction 'de forme allongée' ET 'connexion entre deux entités' : on peut s'interroger sur le fait que *se rompre le cou, se rompre la cheville* sont possibles tandis que **se rompre le genou, *se rompre le coude, *se rompre le pied* ne sont pas des constructions attestées.

L'analyse mise en œuvre ici s'intéresse également à la syntaxe des modificateurs, compléments prépositionnels ou adverbes qui témoignent de restrictions sémantiques selon les verbes. Une composante sémantique essentielle de *rompre* est 'en deux': *casser, briser, rompre* sont attestés en corpus (concordancier Word Sketch Engine, corpus web 126 850 281 mots) en

cooccurrence des compléments *En (petits, deux, mille) morceaux*. *Casser* et *briser* seuls voisinent avec *en deux*. *Casser* cooccure avec *en parts, en blocs* tandis que seul le verbe *briser* est attesté avec les résultatif *en mille pièces, en miettes, en fragments, en fine poussière*. *Rompre* en revanche n'est jamais possible en corpus dans la construction *rompre en deux (confirmé par un test Google qui n'en fournit aucune occurrence hormis dans l'expression *rompre en deux endroits*). *Rompre*, contrairement au verbe *briser*, ne peut se rencontrer suivi du cooccurrent *en fine poussière* (*rompre en fine poussière). Ces résultats tendraient à prouver qu'il n'existe pas pour le verbe *rompre* de cadre sémantique 'DESINTEGRATION' tandis qu'il fait partie du sémantisme de *briser*. Par ailleurs l'absence de résultat suivi du modifieur *en deux*, prouve que la séparation en deux est implicite dans le sémantisme du verbe *rompre*. Une autre dimension sémantique du verbe *rompre* indique une 'tension, pression' ((*se*) *rompre* (*se*) *briser*/(*se*) *casser sous le poids*)).

Certains objets cooccurrent indifféremment avec les trois verbes. *Fil* exclusivement dans ses deux sens concrets de 'fil de couture' ou 'fil électrique' (*thread* et *wire*) (*rompre le/un fil* 6430 occurrences Google, *briser le/un fil* 2380, *casser le/un fil* 685 occurrences Google) tandis que *rompre* dans l'acception métaphorique *rompre le fil du discours* n'est pas substituable par les verbes *briser* ou *casser*. Cette extension de sens vers un emploi métaphorique atteste de la saillance du verbe *rompre* selon un sens de 'connexion'. Les objets longs et fins figurent métaphoriquement un lien (pouvant impliquer une connexion). Ces emplois se différencient des emplois métaphoriques *briser les liens, briser les chaînes* qui impliquent une entrave.

En conclusion des observations sur corpus, le verbe *rompre* au sein de la catégorie des verbes de SEPARATION/FRAGMENTATION se différencie ainsi :

a) *rompre* est typiquement associé à des objets concrets longs et fins (selon le proverbe, *Le roseau plie mais ne rompt pas*. « Les vents me sont moins qu'à vous redoutables. Je plie, et ne romps pas ». *Fable la chêne et le roseau*, 1796, Jean de La Fontaine, livre I, 22).

b) le cadre sémantique profilé par l'objet direct peut impliquer une DECONNEXION. Il est présumé alors que l'objet cassé connecte deux entités, par exemple *rompre un tuyau, rompre une canalisation*. Dans ses extensions figuratives, la métaphore conceptuelle de la RELATION SOCIALE est une CONNEXION/DECONNEXION est activée dans les expressions *rompre les relations (diplomatiques), rompre une relation amoureuse, rompre avec son passé*. L'existence de ce cadre sémantique est attesté par sa lexicalisation dans l'idiome *rompre les ponts* (92,400 occurrences Google), synonyme de *couper les ponts* (691,000

occurrences Google). Le sémantisme de ces deux verbes se dissocie par l'existence typique, pour l'un, d'une action de séparation un moyen d'INSTRUMENT COUPANT tandis que pour l'autre le sens typique est celui d'un résultat de séparation en MULTIPLES PIÈCES, pourtant ils partagent le cadre sémantique DECONNEXION, l'une des cadres sémantiques essentiels des verbes de SEPARATION.

c) Le sémantisme typique du verbe *rompre* est une séparation en deux qui ne peut donc pas être exprimée par les modificateurs.

d) la rupture de connexion peut entraîner le dysfonctionnement de l'entité ou l'inverse (*dialogue rompu, connexion rompue, canalisation rompue*) comme c'est le cas pour le verbe *interrompre* (ex : *le trafic sur la ligne 1 entre Châtelet et François Mitterrand est interrompu*). Toutefois le cadre sémantique DYSFONCTIONNEMENT n'est pas le cadre principal contrairement à certains emplois de *casser* ou *break* avec des objets complexes, (ex : *les enfants ont cassé la télévision*), il est profilé en arrière plan.

4.1.2. Les cadres sémantiques des verbes *casser* et *briser*

Un premier cadre sémantique fréquent du verbe *casser* est celui de DIVISION associé aux objets concrets. Un second cadre est celui de DEVENIR/RENDRE NON FONCTIONNEL en emplois transitifs, passifs, ou pronominal exclusivement de sens passif, associé à la classe des objets concrets (*un ordinateur de marque X se casse facilement*). Ce cadre sémantique de DYSFONCTIONNEMENT est favorisé par le verbe *casser*, sa fréquence en corpus est peu élevée pour *briser* associé à des objets fonctionnels, il signifie alors 'physiquement cassé'. L'alternance transitive, intransitive/pronominal de sens passif est possible (*un ordinateur de marque X casse facilement/un ordinateur de marque X se casse facilement*). Les objets peuvent aussi être de sens abstraits, par exemple des données sur un disque (1), (2) :

1. Est-ce qu'un virus peut casser un disque dur ?

2. Est-ce un problème de logiciel cassé, ou c'est le matériel qui s'est usé ?

Un autre cadre sémantique restreint à la nourriture de type solide est associé aux verbes de séparation, un test sur moteur de recherche permet de comparer les chiffres suivants *casser un œuf* : 5 860 résultats / *briser un œuf* : 108 résultats / *rompre un œuf* : 1.

Le verbe *briser* implique de manière typique la réduction en morceaux. Les modificateurs *en mille morceaux, en pièces, en miettes* ne sont pas attestés en corpus pour le verbe *rompre* mais sont possibles pour *casser*. Les verbes *casser* et *briser* n'impliquent pas nécessairement la séparation de l'ensemble de l'entité. *Briser* peut signifier qu'une partie d'une entité a été *brisée*

en miettes (briser l'extérieur du gâteau), par ailleurs le modifieur *un peu* est attesté pour *briser* et *casser* mais l'énoncé **un peu rompu* n'est pas attesté.

4.1.3. Les formes pronominales

Les constructions syntaxiques des formes réflexives peuvent également donner accès à l'un ou l'autre des cadre sémantiques et montrent que la sémantique motive la syntaxe de ces trois verbes *casser*, *briser*, *rompre*.

Une hypothèse formulée ici est celle selon laquelle les formes pronominales relevées en contexte profilent toutes des composantes typiques de sens comme l'illustrent les phrases suivantes (1) à (3). Ceci tendrait à faire penser que ces formes mettent en premier plan les composantes de sens les plus centrales pour chacun des verbes au sein de la catégorie SEPARATION, en l'occurrence :

1. *Le ligament peut se rompre.*
2. *Les digues menacent de se rompre.*
3. *A cet endroit, la rivière s'élargit d'une centaine de mètres et vient se briser sur une fine barrière.*
4. *La cafetière s'est cassée en tombant.*

Les trois verbes expriment le dommage physique dans les quatre énoncés. En (1) et (4) le cadre sémantique de PERTE DE FONCTIONALITE. Les formes réflexives mettent en premier plan pour *rompre* en (1) et (2) la dimension 'sous tension ou sous pression' tandis que *briser* en (3) profile l'impact. L'alternance de construction transitive/pronominale est attestée en corpus pour le verbe *rompre* (1, 2) et possible pour *briser* et *casser*.

5. *Le ligament peut se rompre.*
- 5'. **Le pain se rompt.*
6. *Les digues menacent de se rompre.*
7. *A cet endroit, la rivière s'élargit d'une centaine de mètres et vient se briser sur une fine barrière.*

Dans l'exemple (5) la construction [Patient + V Pro.] avec le verbe *rompre* rend compte des composantes 'objet long et fin' + 'sous tension' tandis que l'énoncé (5') n'est pas possible. En (6) en revanche la construction [Patient + V Pro.] active les composantes de sens suivantes : 'connexion, lien' + 'sous pression' 'impact' + 'en morceaux' + 'irréversible'. En (7) la construction avec *briser* illustre le cadre sémantique PERTE D'INTEGRITE PHYSIQUE.

Les énoncés (5) et (6) avec le verbe *rompre* sont possibles selon une alternance transitive/pronominale (cf en anglais *The branch breaks*: alternance causative/inchoative du verbe *break*

cf. Levin 1993 : 241. En français *La branche casse/se casse. La branche *brise/se brise. La branche rompt/se rompt*).

Le cadre sémantique de PERTE D'INTEGRITE PHYSIQUE du verbe *casser* est profilé en construction pronominale tandis que le cadre sémantique sémantique de PERTE DE FONCTIONNALITE ne l'est pas en premier plan même s'il peut, en arrière plan être activé, associé à celui de PERTE D'INTEGRITE PHYSIQUE. L'énoncé *L'ordinateur s'est cassé* (en tombant) ne peut pas signifier la simple perte de fonctionnalité qui serait possible en forme non pronominale (*Jean a cassé l'ordinateur/ l'ordinateur est cassé*), mais renvoie en premier plan au cadre sémantique de PERTE D'INTEGRITE PHYSIQUE et en arrière plan à celui de PERTE DE FONCTIONNALITE. Cette perte de fonctionnalité peut toutefois résulter de la perte d'intégrité (si l'objet est tombé et s'est physiquement cassé sous l'impact).

Pour Jacques François, la construction en « se » diathétique du verbe transitif *fendre/se fendre* est une « voie moyenne » (François, 2002 :53). L'alternance transitif/voie moyenne est une caractéristique en français des trois verbes de séparation *casser, briser, rompre*.

4.1.4. Syntaxe des modifieurs

Le concordancier *Word Sketch Engine*, a permis de relever les catégories syntaxiques additionnelles de modifieurs (dénommées *modifiers, ppcomplements* dans le WSE) selon les distributions suivantes :

En (1) l'adverbe *complètement* attesté pour les trois verbes met en premier plan un cadre d'irréversibilité tandis qu'en (2) *un peu* n'est pas possible pour *rompre* dont le sens lexical dénote exclusivement l'irréversibilité et ne peut pas qualifier un objet concret ou abstrait ou métaphorique simplement abimé.

Tableau n°10 : Modifieurs : résultats Word sketch Engine (corpus web TenTen)

	<i>Complètement</i>	<i>Un peu</i>	<i>En deux</i>	<i>En mille pièces/ miettes/ poussières</i>	<i>En fine poussière</i>	<i>En part/ En bloc</i>
<i>Casser</i>	X	X	X	?	*	X
<i>Briser</i>	X	X	X	X	X	?
<i>Rompre</i>	X	*	*	*	*	*

L'impossibilité de rencontrer les syntagmes prépositionnels *en deux* (3) ou *en fine poussière* (4) avec le verbe *rompre* s'explique par l'absence de cadre 'désintégration' et 'dégât partiel' pour *rompre* qui sont des cadres sémantiques possibles pour *casser* et *briser*.

4.2. Cadres sémantiques et constructions des verbes de séparation/fragmentation en anglais. Break et quelques verbes anglais quasi-synonymes *shatter, smash, split*

4.2.1. Le verbe *Break*

Cette partie rend compte d'un travail sur l'anglais développé en collaboration avec Eve Sweetser (Bouveret and Sweetser 2009, 2010). Selon Levin 1993, les membres de la classe SEPARATION (verbs of separation and disassembling §23 :164-168) regroupés selon les critères d'alternance diathétique des constructions grammaticales sont en anglais: blow, break, cut, draw, hack, hew, kick, knock, pry, pull, push, rip, roll, saw, shove, slip, split, tear, tug, yank. D'après notre relevé en corpus les cadres sémantiques suivants se dégagent pour le verbe break:

- CREER UNE OUVERTURE DANS UNE SURFACE (CREATE AN OPENING IN A SURFACE)
- DETRUIRE UN OBSTACLE (DESTROY A CONSTRAINING BARRIER)
- DIVISION (DIVISION)
- QUELQUE CHOSE DE CACHE QUI DEVIENT CONNU (SOMETHING HIDDEN THAT BECOMES KNOWN)
- RENDRE/DEVENIR NON FONCTIONNEL (RENDER/BECOME NON FUNCTIONAL)

La classe conceptuelle de SEPARATION est typiquement représentée sémantiquement par le verbe *split* (cf Levin 1993), elle est partagée par l'ensemble des verbes anglais qui incluent le cadre sémantique DIVISION, le verbe *break* ainsi que les proches synonymes selon ce sens, tel *shatter*. La catégorie des verbes de SEPARATION inclut certains cadres sémantiques du verbe *cut* selon son sens de 'division' en construction typiquement transitive (*cut the bread, cut a piece of paper*). Le verbe *cut* relève également de la classe verbale HURT (cf. Levin 1993) dans ses emplois typiquement pronominaux. Le centre de la catégorie est constitué du cadre sémantique DIVISION et la catégorie s'étend, par extension, jusqu'à des cadres sémantiques où la division n'est que partielle, tel que CREER UNE OUVERTURE DANS UNE SURFACE (*break the skin of an orange*). Pour un même verbe en contexte, plusieurs cadres peuvent coexister par le processus de mise en premier plan ou mise en arrière plan décrit plus haut ou par co-existence de plusieurs cadres, cadres multiples, ce que nous

avons désigné par le terme *multi frame*. *Broken leg* ('jambe cassée') par exemple, bien que renvoyant au cadre de DIVISION implique également le cadre de RENDRE/DEVENIR NON FONCTIONNEL, de même que *broken television* (télévision cassée) profile en premier plan le cadre NON FONCTIONNEL, mais peut aussi impliquer celui de DIVISION. D'après les résultats sur corpus, le cadre I, DIVISION est le plus fréquent pour le verbe *break*. Les objets concrets en tant que seconds arguments associés à ce sens, sont en large majorité des objets rigides : *collarbone, leg, neck, bone, ankle, rib, wrist, rib, jaw, metatarsal, ice* (traduction). L'objet direct *leg* est la collocation la plus fréquente du verbe *break* (ex: *Dyer had a broken leg and dislocated shoulder*) alors que comparativement, les trois verbes français *casser, briser* et *rompre* cooccurrent avec cette même classe d'objets dénotant des os. Le cadre sémantique DIVISION est présent dans les constructions transitives, passives ou intransitives de *break*.

Des extensions sémantiques (meaning extension, Lakoff 1987) à partir de ce cadre sémantique, sont attestées en contexte vers d'autres cadres sémantiques, DIVISION DU TEMPS selon deux sous-cadres : DISCONTINUITÉ TEMPORELLE en emploi exclusivement intransitifs (*voice breaks, days breaks*), et PAUSE INTENTIONNELLE, 'faire une pause volontaire dans une activité pendant une courte période de temps'. Les emplois sont intransitifs et requièrent exclusivement un agent animé en tant que sujet du verbe (*break for lunch*). Par exemple (1) est possible, sous-entendu 'pour une courte période de temps' tandis que (2) ne l'est pas :

- (1) *Let's break (for a coffee).*
- (2) *?next month I have to break for pregnancy.*

Par extension sémantique du cadre sémantique DISCONTINUITÉ TEMPORELLE, le verbe *break* se construit également en emplois intransitifs associé métaphoriquement à *waves* et *fever* selon un cadre temporel d'INTERRUPTION d'UN FLUX.

Un second cadre sémantique également présent dans la classe conceptuelle des verbes de SEPARATION, CREER UNE OUVERTURE DANS UNE SURFACE regroupe des emplois transitifs et passifs requérant en premier argument l'agent ou le patient selon la classe sémantique, un instrument est également possible (*break the skin of an orange* 'fendre la peau d'une orange', *break one's lip open* 'se fendre/s'ouvrir la lèvre'. *Break (new) ground* 'ouvrir une voie'). Le troisième cadre RENDRE/DEVENIR NON FONCTIONNEL n'autorise pas de cas instrument et l'objet est généralement rigide, concret, ou non concret (*My photoshop program is broken*) en construction transitive, passive ou intransitive (*He broke my computer* 'Il a cassé mon ordinateur'. *The television broke*. 'La télévision est tombée en panne/est

cassée'). L'énoncé **My car broke* n'est pas possible, seul *my car broke down* ('ma voiture est tombée en panne/ est cassée') en construction adverbiale est correct. Les constructions à verbes satellites avec *up* et *down* sont approfondies plus loin.

Le quatrième cadre DETRUIRE UNE BARRIERE ('DESTROY A CONSTRAINING BARRIER') évoque des énoncés concrets ou métaphoriques signifiant 'excéder une limite en (1), un acte de violation vis-à-vis d'une autorité/d'une convention sociale (2) ou d'un ordre moral (3):

1. *He broke the world record.* 'battre un record'
2. *Break the law, an agreement, a contract.* 'enfreindre la loi'
3. *Break a taboo, a secret.* 'Briser un tabou/ un secret'

Ce cadre sémantique est syntaxiquement réalisé dans des emplois transitifs ou passifs, mais jamais en emploi intransitif, il n'autorise pas d'instrument. D'un point de vue contrastif, les différences de sens dans les emplois des verbes *casser*, *briser* et *rompre* en français sont les suivantes: *rompre un contrat, un engagement* est distinct de l'expression *casser un contrat* réservée à un contexte juridique et signifiant 'mettre fin à un contrat établi'. *Break* en revanche associé aux objets directs du sous-cadre sémantique ORDRE MORAL a pour équivalent le verbe français *briser*.

Un dernier cadre sémantique de *break* attesté en corpus, plus rare est restreint aux objets de type *news, scandal* (nouvelles, scandale): QUELQUE CHOSE DE CACHE DEVIENT CONNU. Les emplois du verbe *break* profilant ce cadre sémantique sont exclusivement intransitifs, sans instrument. L'équivalent français dans ces contextes est le verbe *éclater*, ou plus familièrement *exploser* (exemples métaphoriques en français extraits du web: *le scandale éclate au grand jour (...)* *la nouvelle fait l'effet d'une bombe*, *le scandale qui va faire exploser l'église catholique*).

Break en (1) et (2) ci-dessus correspond également en français au cadre sémantique DETRUIRE UN OBSTACLE qui se retrouve dans *briser la vitre* de sens concret ou dans les dérivés nominaux du verbe *briser*: *brise-glace, brise-vitre, brise-lame*. Dans l'énoncé *briser la glace* de sens métaphorique, il s'agit d'une extension abstraite de ce cadre sémantique, l'atmosphère est perçue comme un climat. En anglais, les extensions métaphoriques se trouvent dans les expressions *break a record, break a taboo, break a secret, a break in a wall*. Les équivalences, traductions de langue à langue font apparaître des dimensions sémantiques partagées par la catégorie, mais dont la répartition selon chaque langue est distincte.

4.2.2. Split, shatter, smash

Le synonyme le plus immédiat du verbe *break* selon le premier cadre sémantique de DIVISION est le verbe *split*. Quatre cadres sémantiques sont attestés pour ce verbe : DIVISION (*split the pizza between the children*), SEPARATION POUR UNE MEILLEURE FONCTIONALITE (*break up/split up/divide up the text*), PERTE D'INTEGRITE OU DE FONCTIONALITE DE L'OBJET (*the cup split in half*) et, FISSURE LONGUE DANS UN OBJET (*split the rock*). Ce dernier cadre sémantique est proche du verbe *cut*, mais appliqué à des objets rigides ayant pour équivalent français le verbe *fendre*. Le verbe *shatter* est souvent l'équivalent du verbe français *briser* dans ses emplois concrets signifiant en (1) et (2) profilant un cadre sémantique de résultat EN MULTIPLES PIECES d'objets rigides, d'os. La désintégration de l'objet peut conduire à son anéantissement concret, ou métaphorique en (3), ou renvoie dans ses emplois abstraits à un état émotionnel (4) :

1. *Then two of these beasts grabbed me and smashed my head into the bedroom window, shattering the glass and along with it, the myth that torture does not exist in Britain.*
2. *Serjeant Major Madden , Leg shattered, amputated and died Private Levi Cooper killed , head knocked off , and two other privates wounded both of whom died.*
3. *Our dream was shattered when we unearthed a burnt out telegraph pole still with some cable attached.*
4. *The main result has been to make many therapists rich while shattering the lives of countless homosexuals.*
5. *During safety tests on 30 July 2003, Eurostar had shattered the speed record for the fastest ever train in the UK when it reached 208mph running on Section 1 through Kent.*

Shatter en (5) profile un cadre sémantique métaphorique DETRUIRE UN OBSTACLE. Il a pour équivalent dans cet emploi, le verbe *break* (*break a record* 'battre un record') en cooccurrence avec *record*. Le verbe *shatter* ajoute un effet d'intensification en profilant davantage le résultat, de nature métaphorique, EN MULTIPLES PIECES, (*broke the world record, shattered the world record*). Le verbe *smash* (6), (7) se rencontre également comme équivalent dans les emplois métaphoriques de *break a record* ('battre un record') et ajoute tout comme *shatter* une intensification de l'impact en profilant le résultat de nature métaphorique EN MULTIPLES PIECES. Cette dimension cognitive de la perception du verbe au sein de la catégorie BREAK est centrale pour *smash* (8). Elle distingue le verbe de ses quasi-synonymes *break* et *shatter* qui partagent également ce cadre sémantique de DETRUIRE UN OBSTACLE. Ce cadre sémantique distingue les verbes *break*, *smash*, *shatter* de leur synonyme *split* au sein du cadre sémantique plus large de SEPARATION:

6. *The results of the experiment will take a while to fully analyse, but already some tantalising conclusions could be drawn. NASA foresaw a " ball of rock " but the impact " smashed all expectations " .*
7. (...) *Harry Potter and the Chamber of Secret, smashing Japanese Box Office records in the process).*
8. *They didn't get far before a hurricane smashed the boat to flinders. Anthony was swept out of the boat and onto a rock.*

En anglais, l'expression *break a record* a pour équivalent français l'expression 'battre un record' sans profiler le cadre sémantique métaphorique de COMBAT évoqué avec le verbe français *battre* (*battre un adversaire*). Les verbes synonymes *smash a record*, *shatter a record* ont pour équivalent des synonymes plus familiers et plus récents en français : 'exploder un record' ou 'démolir un record' qui profile eux, le même cadre sémantique métaphorique de DESINTEGRATION EN MULTIPLES PIECES.

4.2.3. Les verbes à particules, *break up*, *break down*

Le verbe *break* ainsi que de nombreux verbes de la classe SEPARATION sont en anglais des verbes satellites, employés en constructions avec prépositions ou adverbes, *up*, *down*, *open*. La polysémie des verbes de séparation en anglais est très large, les équivalents français par exemple de *break*, *split* sont aussi divers que *casser*, *partager*, *ouvrir*, *séparer*, *couper*, *fendre*, *déchirer* : *split one's lip*, *split one's head open* ('s'ouvrir, se fendre la lèvre, 's'ouvrir, se fendre le crâne'), *split one's trousers* ('déchirer son pantalon'), *split something between people* ('partager quelque choses entre des personnes'), *a party splits*, *a couple split up* ('un groupe se quitte', 'un couple se sépare').

Les marqueurs spatiaux ou résultatifs *up*, *down* ou *open* entrent dans la construction du sens compositionnelle ou globale. Les expressions *cut down a tree* ('abattre un arbre'), *break down a house* ('démolir une maison'), sont compositionnelles dans la construction [X break Y down], [X cut Y down], tout comme la construction [X burn Y down] (*burn the house down*, 'brûler la maison en cendres'). *Down* a une fonction d'adverbe spatial concret (= mouvement du haut vers le bas) dans ces constructions en *break*, *cut* ou *burn*, [Agent + verbe de destruction + DO + down]. En revanche *down* dans l'expression *a car breaking down* ('une voiture en panne') ou *break down in tears* ('s'effonder en larmes') une interprétation métaphorique du verbe est permise par la métaphore conceptuelle de type ontologique où les entités (la voiture ou de la personne) sont perçues comme un système complexe et permettent d'inférer le sens 'arrêt de fonctionnement'. Le cadre sémantique profilé en premier plan est donc celui de la NON FONCTIONNALITE pour un système complexe (voiture, ordinateur, personne...). *Break into* dans l'exemple suivant est entièrement compositionnel et est proche de *split into* (*We have*

tried to make page content as easy to read as possible, by breaking (séparant) content into short paragraphs and using features like lists to structure content).

Nous nous attacherons dans ce paragraphe aux cadre sémantiques de *break down* et *break up*, *down* et *up* étant les particules transitives les plus fréquentes relevées dans le British National corpus (111 244 375 tokens).

Le verbe anglais *Break up*

Pour Lakoff 1987, trois catégories de *up* sont à distinguer selon le degré de compositionnalité (cf. Sikos et al. 2009) : préposition (1), (2), (3), adverbe (4), particule dans des expressions phraséologiques plus ou moins figées (5), (6):

1. *That shop is one block up the street.*
2. *She walked up to the door.*
3. *She ran the company up to December 2008.*
4. *He kicked the ball up into the air, Look up!*
5. *Make up your mind !*
6. *I'll pick you up at the airport.*

Le premier cadre sémantique du verbe anglais *break up* (51 attestations sur 100 occurrences dans ukWAC, WSE) est celui de DIVISION en petits morceaux (7). Les constructions grammaticales sont de type transitive, passive, intransitive. Ce sens est quasi-synonyme de *break down* dans son cadre le plus typique, mais pour *break up* le résultat en morceaux est perçu soit comme négatif ou neutre (8) (contrairement à *break down* perçu comme positif) et le résultat n'est plus une entité. Les objets relevés sont des objets concrets rigides (7) ou abstraits.

(7) *The vessel continued to break up on the rocks (WSE. BNC). 'se briser sur les rochers'*

(8) *The National Health Service was broken up into NHS Trusts in the early 1990s (WSE. BNC). 'le Service National de Santé fut morcelé'.*

Trois cadres sémantiques par extension métaphorique sont relevés en corpus. Deux sont très voisins dont l'un relève du sens métaphorique de la séparation sociale vue comme une unité qui se fragmente (FRAGMENTATION DE L'UNITE); ce cadre sémantique est restreint aux relations sentimentales (9). Le deuxième cadre sémantique rend simplement compte de la séparation sociale d'un élément du groupe (10) ou du groupe en multiples éléments (11, 12). Les constructions grammaticales de ce cadre sémantique sont transitive indirecte (*break up with someone*) et plus rarement intransitive de sens réciproque (*they break up*). Le troisième

cadre sémantique appartient au cadre sémantique plus large de DISCONTINUITÉ présent au sein de la catégorie des verbes de séparation, restreint dans cette construction à la classe des noms de SON, le sous-cadre sémantique est celui de la DISCONTINUITÉ DU SON. La construction grammaticale associée à ce cadre sémantique est de type intransitif, seul un usage causatif peut autoriser une construction transitive. En (13) par métonymie, la personne en tant que sujet expérienceur est le sujet grammatical du verbe.

Dans certains énoncés, un recouvrement des cadres sémantiques est possible (*overlapping*). En (10) par exemple, deux cadres, DIVISION (profilé par *break*) et DISPERSION (profilé par l'ensemble *break up*) d'une unité sociale, conduisent à sa FIN, (profilé par *up*).

9. *There may be a divorce, she may break up and go away. 'elle peut rompre'*

10. *After Paul left, the party broke up quickly. 'la fête s'est terminée rapidement'*

11. *Often these were the starting points of big demonstrations which were broken up by the police.*

12. *Now the coalition has broken up, as two rival groups of states--Uganda and Rwanda versus Angola, Zimbabwe, Zambia and Namibia--fight over (...). 'la coalition s'est divisée'*

13. *I can't hear you, you're breaking up. 'Le son a coupé'.*

Le verbe anglais *Break down*

Trois cadres sémantiques se dégagent en corpus pour le verbe phraséologique *break down*. Le plus fréquent (38 apparitions sur 100 occurrences, corpus ukWac, WSE), est celui de SEPARATION POUR UNE MEILLEURE FONCTIONALITÉ. Cette construction, transitive ou passive -et dans certains cas intransitive (ex : *The fat broke down into components* 'la matière grasse est divisée en composants'), est quasi-synonyme du verbe à particule *break up* dans son premier cadre sémantique mais profile un résultat neutre (2) ou positif, souhaitable (1). Certains énoncés peuvent d'ailleurs utiliser indifféremment les deux constructions synonymes dans le contexte suivant par exemple : *break down /break up the text into paragraphs* ('séparer un texte en paragraphes').

(1) *Choline and inositol help break down fat.*

'Choline et inositol aident à réduire le gras'

(2) *The segment could then have been broken down into three stages.*

'Le segment aurait pu alors être divisé en trois étapes'

Le second cadre sémantique sémantique exprime la 'DESTRUCTION D'UN OBSTACLE' (*a barrier, a wall, a monopoly, a witness, a defense*). Il regroupe des énoncés

concrets (6) ou des extensions de sens abstraits (3), (4), (5) en construction principalement transitive et, de manière très restreinte en construction intransitive:

- (3) *Millwall struggled to break down the home defense.*
- (4) *By educating children that a large part of society would like to see behind bars, we are breaking down important taboos. (*break up)*
- (5) *The new system has the potential to break down some of the classic barriers.*
- (6) *The fireman broke down the door to get into the house.*

Un troisième cadre sémantique très présent dans la catégorie des verbes de séparation est celui de NON FONCTIONALITE (=RENDRE/DEVENIR NON FONCTIONNEL), presque équivalent de celui de DESTRUCTION, mais restreint exclusivement aux objets de type systèmes complexes dynamiques (ordinateurs, voitures (7), psychisme de personne (8), relations (9), centres de communication, réseaux sociaux, etc....

- (7) *My car broke down.*
- (8) *She broke down and wept bitterly when Wexford told her that that her husband 's supplementary income had come from a criminal source.*
- (9) *Relations between cat and owner break down for what seems to be no apparent reason.*

L'entité toute entière est alors touchée. Ce cadre sémantique est une extension métaphorique du second cadre sémantique de *break down*. *Down* a un sens figuratif, extension abstraite du sens concret 'en bas'. Le cadre sémantique DESINTEGRATION /DESTRUCTION EN MULTIPLES PIECES peut être profilé en arrière plan. Ce même cadre de sens abstrait est profilé dans les expressions françaises, telle (*être en miettes* qui qualifie l'état émotionnel d'une personne ou concrètement la désintégration d'un objet concret. Par contraste, l'équivalent français *s'effondrer* profile davantage le résultat en premier plan, *down* (extension abstraite du sens concret physique spatial) et repose sur une métaphore conceptuelle ontologique ('Ce qui est négatif est en bas' cf. Lakoff et Johnson 1980). Selon cette métaphore, les structures d'un système en tant qu'entité sont en haut (ex : *monter un meuble* vs *démonter un meuble*) et les parties sont en bas.

Les emplois métaphoriques des verbes *break* et *cut* à particules comme relèvent de trois types (David et al. 2014). Dans le type 1, le verbe (V) réfère à un événement physique tandis que la particule (P) réfère à un résultat physique ou une directionnalité de l'événement (*cut the piece out* 'découper une pièce'). Dans le type 2, V réfère à un événement physique et P réfère à une scalarité, une représentation métaphorique de gradation dans une quantité (*slice up the orange* 'découper une orange'). Pour le type 2, *up* et *down* sont concernés mais pas *in*, *out*. Les exemples (1) à (5) suivent ce type VP :

1. *The ice broke up* ('la glace s'est cassée')
2. *Cut up the piece of paper* ('découper le morceau de papier')
3. *The couple broke up* ('le couple a rompu')
4. *He's all cut up over it* (??)
5. *He's cut up over it* (EMOTIONAL HARM IS PHYSICAL HARM)

Dans le type 3, V et P représentent tous deux l'événement métaphoriquement, V et P pouvant chacun faire correspondre deux domaines source et cibles distincts (*His mind broke down*, 'Il a craqué').

4.3. Les métaphores des verbes de la catégorie *cut-break* en anglais et en français

L'étude de la catégorie des verbes de séparation de la classe *cut-break*, en anglais et en français a jusqu'ici permis d'identifier les métaphores suivantes (Bouveret et Sweetser 2010, Fuji et al. 2014) :

1. LES RELATIONS SOCIALES SONT DES LIENS PHYSIQUES (SOCIAL RELATIONSHIPS ARE PHYSICAL BONDS)
2. LA FIN D'UNE RELATION SOCIALE EST UNE SEPARATION PHYSIQUE (ENDING SOCIAL RELATIONSHIPS IS PHYSICAL SEPARATION)

Pour cette métaphore de la RELATION SOCIALE perçue comme un LIEN PHYSIQUE une correspondance partielle est établie entre le domaine source et le domaine cible qui explique les constructions métaphoriques suivantes en anglais (1) à (5) et en français (6) et (7) :

1. *Break ties with someone* ('couper les liens avec quelqu'un')
2. *Their marriage broke up/ they broke up* ('leur mariage a rompu/ils ont rompu')
3. *Break off from a social group* ('se couper d'un groupe social')
4. *Break with establishment* ('rompre avec la bonne société').
5. *Cut someone out of your life* (Fuji et al. 2014xxx) ('Exclure quelqu'un de sa vie')
6. *Rompre une relation amoureuse* ('break a love relationship').
7. *Rompre une relation diplomatique.* ('break a diplomatic relationship').

3. SURMONTER DES DIFFICULTES EST SURMONTER UN OBSTACLE PHYSIQUE (OVERCOMING DIFFICULTIES IS BREAKING THROUGH PHYSICAL OBSTACLES)

8. *break the world record* ('battre le record du monde')
9. *break barriers (to success)* ('franchir des barrières (pour parvenir au succès)')

4. L'INTERRUPTION TEMPORELLE EST LA DISCONTINUITÉ PHYSIQUE (TEMPORAL INTERRUPTION IS PHYSICAL DISCONTINUITY)

10. *Let's break for lunch* ('faisons une pause pour déjeuner')
11. *Sorry to break in* ('pardon d'interrompre')
12. *The noise broke the silence* ('le bruit a interrompu le silence')

Les emplois métaphoriques de CUT sont les suivants :

5. L'INTERRUPTION DE LA CONTINUITÉ ABSTRAITE (spatiale ou temporelle) EST LA DISCONTINUITÉ PHYSIQUE (INTERRUPTION OF ABSTRACT CONTINUITY (spatial or temporal) IS PHYSICAL DISCONTINUITY)

13. *Sorry to cut in* ('pardon d'interrompre la conversation')

14. *Cut off someone's path* ('couper la route à quelqu'un')

15. *Cut off water/electricity* ('couper l'électricité')

6. LES ACTIVITÉS SONT DES OBJETS (ACTIVITIES ARE OBJECTS)

16. *We have to cut our meeting short* ('nous devons terminer notre réunion')

7. LA DIMINUTION D'UNE QUANTITÉ (ABSTRAITE) EST LA RÉDUCTION D'UNE QUANTITÉ PHYSIQUE (DIMINISHING (ABSTRACT) QUANTITY IS PHYSICAL REDUCTION)

17. *Cut prices* ('Casser les prix')

18. *Cut CO2 emissions* ('Réduire les émissions de CO2')

Nous avons observé que le sens central de la catégorie était la SEPARATION et que celle-ci pouvait prendre de multiples extensions, selon que l'un ou l'autre des éléments du cadre sémantique général de SEPARATION était profilé, le résultat, le type d'événement, l'objet, l'agent, le patient, la présence ou non d'un instrument. La DECONNEXION, et ses sous-cadres sémantiques d'INTERRUPTION constituent un second sens central, par extension figurative du premier. Les extensions peuvent profiler l'un ou l'autre des éléments du cadre sémantique de sens concret ou figuratif et donner lieu à des extensions de cadres sémantiques. Les extensions de cadre sémantique peuvent être de nature métonymique ou métaphorique comme c'est le cas dans les métaphores conceptuelles illustrées ci-dessus pour les verbes *cut* et *break* anglais.

A la périphérie de la catégorie, à la frontière entre verbes de séparation et verbes d'ouverture, le verbe *break* en anglais ou *ouvrir* en français se trouvent en synonymie lorsque l'objet relève de la classe des objets 'chairs', *ouvrir les chairs* (en cuisine ou en chirurgie), *break the skin of an orange* ('peler une orange'). Ces emplois de *break* et de *ouvrir* signifiant 'couper', sont atypiques en anglais comme en français, ils sont périphériques. Toutefois, cette périphérie, cette frontière entre les catégories est de nature importante. Ce cadre sémantique d'OUVERTURE (= CREER UNE OUVERTURE DANS UNE SURFACE) présent à la périphérie de la catégorie conceptuelle SEPARATION, explique certaines erreurs chez les enfants, notées par Majid et Bowerman eds (2007). En effet selon les auteurs, une certaine confusion s'observe parfois entre le verbe *ouvrir* et les verbes de séparation, on peut notamment relever des emplois du verbe *ouvrir* (ex: ouvrir une feuille) au lieu de *couper* (ex: couper une feuille).

4.4. Etude multiframe des verbes anglais et japonais (Fuji et al. 2014)

Les résultats sur les verbes japonais après élicitations par les auteurs Fuji, Radtezki et Sweetser, auprès de locuteurs natifs à partir des vidéos extraites du matériel Max Planck montrent les deux paramètres ou dimensions sémantiques principales suivantes : a) perte de fonctionnalité, perte d'intégration physique et b) pliage d'une entité par force (cf Fillmore 1977 Verbs of hitting).

4.4.1. Dimensions sémantiques des verbes japonais : Perte de fonctionnalité, perte d'intégrité physique, forceful bending

Nous retrouvons des cadres sémantiques semblables aux précédentes dans les constructions en japonais qui permettent de différencier les verbes, certains en revanche sont spécifiques aux verbes japonais :

a) En japonais, la paire intransitive des verbes *kowasu-kowaseru* repose sur la différence entre deux cadres sémantiques, PERTE DE FONCTIONNALITE et PERTE d'INTEGRITE PHYSIQUE. Cette destruction fonctionnelle est présente dans le verbe *kowasu*. Par contraste, le verbe anglais *break* profile de préférence la PERTE d'INTEGRITE PHYSIQUE. Celle-ci peut entraîner la PERTE DE FONCTIONNALITE :

In Japanese, as we see in (1), physical breaking of cookies can be described with kowasu if the cookies are understood to have lost functional value (e.g., are no longer a nice gift); (2) shows that a flood destroying (but not 'breaking') rice paddies can also be described with kowasu.

« *watasi wa ... kukkii o kowasite simai masita*

I TOP ... cookie OBJ KOWASU and REGRET POLITE.PST 'I ... unfortunately broke the cookies [on the way home].' <http://ameblo.jp/panda-sablee/entry-10899270028.html> »

(...).

(Fuji et al. 2014 :4).

b) La dimension FORCER UNE ENTITE A SE PLIER (FORCEFUL BENDING) caractérise le verbe *oru*, traduisant également le verbe anglais *break*, mais exprime principalement une pression de degré plus ou moins forte, aux deux extrémités d'une entité, la forçant ainsi à se plier. Ce pliage provoque la séparation ou non de l'entité. En japonais, *oru* profile centralement ce cadre sémantique et en arrière plan celui de SEPARATION. Le paramètre FORCER UNE ENTITE A SE PLIER (FORCEFUL BENDING) contraste avec un autre paramètre dans les élicitations du Max Planck qui est celui de l'IMPACT. Dans les deux cas, ils profilent la manière dont l'événement se déroule :

1. Koeda o otta twig
OBJ ORU.PST
'[I] broke the twig.' (Fuji et al. 2014:4).
traduction en français : J'ai cassé la brindille

2. Napukin o otta
'napkin OBJ ORU.PST'
'[I] folded the napkin.' (Fuji et al. 2014 :4).
traduction en français : J'ai plié le mouchoir

En comparaison, le verbe anglais *break* et le verbe français *casser* sont neutres au regard de ces deux paramètres IMPACT et FORCER UNE ENTITE A SE PLIER. La grande généralité de deux verbes possédant des quasi-synonymes plus précis, permet de ne pas avoir à profiler un cadre sémantique ou une phase de cadre sémantique en particulier. En tant que verbes situés à un plus grand niveau de généralisation dans la hiérarchie sémantique, ils peuvent se prêter au vague tout comme c'était le cas pour l'exemple de EAT dont l'analyse est présentée et analysé en chapitre trois.

Quatre autres paramètres s'ajoutent pour la comparaison anglais-français-japonais des verbes : SEPARATION PRECISE/NETTE, VS SEPARATION NON PRECISE (CLEAN vs. MESSY SEPARATION), ainsi que PERTE d'INTEGRITE TOTALE (opposition entre les verbes *break*, *tear* en anglais et *casser*, *facasser*, en français), VS PERTE D'INTEGRITE PARTIELLE (OVERALL vs. PARTIAL LOSS OF INTEGRITY). Cette scalarité permet de mieux comprendre les nuances et opposition entre les verbes *shred*, *smash* en anglais et *briser*, *ébrécher*, *découper*, *couper* en français.

Dans le cas du cadre sémantique PERTE D'INTEGRITE PARTIELLE s'ajoute une autre dimension, DEGRE DE DETACHEMENT DES PIECES (ex : *tigiru* en japonais entraîne le détachement total) et DEGRE D'AFECTATION DU TOUT. Par exemple le verbe *tigiru* en japonais entraîne le détachement total sans degré d'affectation, mais en revanche le résultat est une amélioration de la fonctionnalité, le cadre sémantique SEPARATION DE L'ENTITE POUR UNE MEILLEURE FONCTIONALITE. En anglais *tear* et *rip* ainsi que *taburu* en japonais sont neutres concernant ces paramètres.

4.4.2. Division fonctionnelle. Buts et intentions humaines

Cette dimension de DIVISION FONCTIONNELLE relève d'un autre cadre sémantique plus large qui est celui des BUTS ET INTENTIONS HUMAINES. Ainsi, le verbe *slice* anglais, correspondant à découper en français, exprime cette division fonctionnelle avec un but intentionnel, la division en pièces plus petites a pour objet une plus grande fonctionnalité ou

une répartition requise par la tâche (en français par exemple, *découper une viande, détailler une viande*). En français, le verbe *rompre* en cooccurrence avec l'objet *pain* ou autres objets de la même classe, *viennoiserie, hostie*, comporte également ce sens de DIVISION FONCTIONNELLE. Ce cadre sémantique profilant majoritairement davantage les quasi-synonymes de *couper* plutôt que ceux du verbe *casser*.

Les exemples des verbes japonais ci-dessous de (3) à (6), *watta, kitta, tigita* illustrent ce paramètre de DIVISION FONCTIONNELLE :

3. *Kukkii o hutatu ni cookie kowasita*
OBJ two DAT KOW ASU.PST
'[She] broke the cookie in two.'

4. *Maki o watta*
firewood OBJ W ARU.PST
'[She] split the firewood.'

5. *Keeki o kitta*
cake OBJ W KIRU.PST
'[She] cut the cake.'

7. *Pano(hito-kuti)tigitta*
bread OBJ one-mouth TIGIRU.PST

'[She] tore off [with her fingers] (a morsel of) bread.'

L'emploi conventionnel de *wasu* dans un sens métaphorique est celui de division en mathématiques, reflétant donc ce sens typique de division pour fonctionnalité humaine.

L'intentionnalité et l'agentivité sont des paramètres testés par élicitation dans l'étude de Majid et al. 2007 et 2008. La séparation par causation interne est également testée. En revanche, la séparation par fragmentation accidentelle n'est pas testée, cas où l'agent n'intervient pas ni de manière intentionnelle ni de manière non intentionnelle. Ce paramètre pourrait permettre d'éliciter les alternances transitives, intransitives, réflexives des verbes pour le français par exemple.

4.5. L'analyse des dimensions sémantiques de la classe des verbes de SEPARATION

Nous représentons ci-dessous en tableau n°11 la classe sémantique des verbes de SEPARATION en anglais selon les classes verbales syntaxiques de Levin 1993 restreinte selon les critères de cadres sémantiques. Ainsi, seules les classes verbales de Levin 1993 qui profilent le cadre sémantique de SEPARATION en premier plan sont retenues, ce qui exclut les simples

verbes de ‘contact par impact’ comme *hit* mais inclut certains emplois de *crash* (*waves crash on the shore*) lorsque la SEPARATION CONCRETE EN MULTIPLES PIECES est profilée :

Tableau n° 11 : *Verbes de séparation en anglais (SEPARATION VERBS)*. Liste établie à partir des classes verbales de Levin 1993:

1. Verbs of contact by impact (non agentive verbs of contact by impact) :
(...) *crash, smash*

2. Verbs of cutting

Cut : *chip, clip, cut, hack, hew, saw, scrape, scratch, slash, snip,*

Carve : *bore, bruise, carve, chip (potatoes), chop, crop, crush, cube, dent, dice, drill, file, fillet, gash, gouge, grate, grind, mangle, mash, mince, mow, nick, notch, pulverize, shred, slice, slit, spear, squash, squish*

3. Verbs of separating and disassembling

Separate, decoupe, differentiate, disconnect, disentangle, dissociate, distinguish, divide, divorce, part, segregate, separate, sever

Split, blow, break, cut, draw, hack, hew, kick, knock, pry, pull, push, rip, saw, shove, slip, split, tear, tug,

Disassemble, detach, disassemble, disconnect, partition, unbolt, unbuckle, unbutton, unchain, unclamp, unclasp, unclip, unfasten, unglue, unhinge, unhitch, unhook, unlace, unlatch, unlock, unleach, unpeg, unpin, unscrew, unshackle, unstaple, unstitch, untie, unzip

Diverge

4. Verbs of change of State

Break, chip, crack, crash, crush, fracture, rip, shatter, smash, snap, splinter, split, tear

Il faut noter que Fillmore dans ses deux études, a) la classe des verbes *hitting and breaking* (Fillmore 1970, rééd. 2003), et b) la classe des verbes *forceful contact* (1970 rééd. 2003) a restreint la classe aux verbes dénotant des actions de ‘séparation/bris par force de contact’, soit les verbes des classes *break* et *hit* qu’il a listés ainsi:

a. Break VERBS: *bend, break, crack, fold, shatter, split, snap, . . .*

b. Hit VERBS: *bash, bump, hit, kick, pound, slap, strike, stroke, tap, whack, . . .*

(Fillmore 2003 (1970): 130, (15)–(16))

Beth Levin dans une communication de 2010, propose de dépasser cette analyse en termes des deux classes qui, selon elle, sont trop divergentes syntaxiquement et compte un total de soixante-dix-neuf alternances syntaxiques pour ces deux classes regroupées. Elle suggère que les différences d’alternances syntaxiques observées correspondent en réalité aux différences sémantiques de facettes des verbes, observation que nous avons conduite parallèlement (cf. Croft 2009, Bouveret et Sweetser 2009 et 2010) (cf. chapitre trois) :

The fact that classes of verbs with similar meanings show characteristic argument realization patterns suggests the patterns can be attributed to facets of meaning common to class members. (...)
 (...) *THE LESSON: The two dimensions of lexical organization—verb classes and argument alternations—lead to distinct and different-sized verb classes* (Levin 2010:communication non publiée).

Le problème est donc bien comme nous l’avons posé dans les chapitres trois et quatre de cet ouvrage de déterminer la granularité appropriée d’une classe verbale entre propriétés sémantiques et alternances syntaxiques. Etablir une correspondance entre forme et sens selon une direction de grammaire de construction, nous conduit à envisager les classes sémantiques des verbes ainsi que les cadres sémantiques et sous-cadres sémantiques (ou facettes du domaine). Cette méthodologie permet de déterminer les frontières et extensions des catégories. Par ailleurs, il convient dans la méthode de départ d’analyser les dimensions nécessaires, de nature tant lexicales que sémantiques, syntaxiques (arguments et circonstants) qui caractérisent les sens des verbes au sein de la classe. C’est l’objet des études par élicitation sur chacun des paramètres testé comme l’ont fait Majid et al. 2007, 2008 et Fuji et al. 2014. Ces élicitations sont à conduire comparativement, sur plusieurs langues, et permettent de faire émerger les représentations conceptuelles selon les langues, les cultures.

Nous illustrerons la classe des verbes de SEPARATION avec une dernière étude comparative anglais-suédois conduite par Ake Viberg, qui propose également d’identifier des dimensions sémantiques. Le tableau qu’il propose (cf. tableau n°10 ci-dessous) pour le suédois et l’anglais illustre bien les paramètres utiles, proches de ceux qui ont été observés pour le français, l’anglais et le japonais dans les études décrites ci-dessus:

Tableau n°12 : *Dimensions sémantiques des verbes break en anglais, extrait de Ake Viberg, 2007 :14*

Paramètres	Valeurs		Exemple type
Agentivité	Intention		Peter broke the vase by hitting it against the stone
Mouvement du corps	Responsabilité		Peter broke the vase by (accidentally) dropping it
	(Physical) cause		The falling stone broke the vase
...

Comme le souligne Åke Viberg, en plus des facteurs d’intention et de responsabilité, l’agentivité est aussi liée à la cause physique directe. Dans le cas typique d’un verbe de

fragmentation, *casser/break*, l'exemple illustrant le sens central présente une situation où l'objet est cassé intentionnellement. Mais comme le soulignent Viberg 2007 et Fuji et al. 2014, les situations d'enchaînements indirects d'événements où la fragmentation est non intentionnelle et résulte d'un autre événement seraient à étudier, ce que souligne également Fillmore 1970 (rééd. 2003).

Sur ce point, Levin diverge et souligne que l'intentionnalité de l'agent est un paramètre sémantique très difficile à évaluer. Nous pensons également que ce paramètre -à moins d'être porté par un morphème ou une marque syntaxique particulière- relevait trop largement de critères pragmatiques et ne pouvaient à priori faire partie des distinctions sémantiques. Pourtant, en français, nous avons remarqué qu'il constituait aussi une distinction entre les verbes *casser* et *briser*, dimension sémantique lexicalisée par exemple avec les substantifs composés. Un enfant *brise-tout* (un enfant brise-tout est un enfant qui brise tout intentionnellement), un marteau *brise-vitre*, un *brise lame*, sont des substantifs qui profilent non seulement la fragmentation de l'objet en morceaux mais aussi l'intentionnalité. Cet exemple glané sur Internet illustre la composante d'intentionnalité présente dans le substantif *brise-fer* :

« Impossible de mettre un cube l'un sur l'autre, votre « brise-fer » dégomme tout. Quand il s'en prend aux verres... il dépasse vraiment les limites. Un moyen d'expérimenter sa force ? Peut-être. Mais un moyen coûteux, difficile à gérer avec les autres, et parfois dangereux. Qui ça perturbe ? Votre enfant. Jeter, briser... Il adore ! L'ennui, c'est que ce n'est pas du goût de tout le monde et que les repréailles ne tardent jamais. Et puis... il n'aime pas être grondé ! Vous. Il ne s'agit plus de maladresse. Votre démon s'en prend à tout ce qui lui passe entre les mains. Pas question de vous laisser déborder.(...) » www.enfant.com

Outre les dimensions sémantiques relevant des verbes, la sémantique des objets est importante, ce que le tableau suivant montre, extrait de Fuji 1999 :

Tableau n°13 : Extrait de Fuji 1999 : décomposition de la sémantique des objets

Dimension	Objet	Classifieur	Verbe
3D	Montagne, château, jouent	<i>Dai, ken, ko, tsu</i>	<i>Kowasu</i>
...

Une analyse des dimensions sémantiques/paramètres (qui peut aussi être menée de manière contrastive) constitue un travail préparatoire utile. Elle permet notamment de mettre au jour les sens centraux et les extensions, l'ensemble des cadres sémantiques qui constituent la

catégorie et leur organisation conceptuelle. Elle permet également de comprendre les différents cadres sémantiques en jeu. Cette analyse est dans tous les cas un point de départ méthodologique pour mener un travail d'élicitations sur un ensemble de langues. Nous concernant, c'est aussi un point de départ pour analyser les cadres sémantiques en corpus et les facettes de cadres sémantiques qui permettront ensuite de comprendre les comportements syntaxiques des verbes dans leurs emplois en contexte. Notre approche dans cette étude est donc résolument sémantique et conceptuelle avant d'envisager les réalisations syntaxiques, les convergences entre les cadres syntaxiques et les cadre sémantiques.

CHAPITRE 5. Etude de cas n°2 : Etude contrastive du verbe *donner*

Introduction

Dans ce chapitre nous nous attachons à proposer une étude contrastive du verbe *donner* conduite autour d'un projet collectif sur dix langues (anglais, castillan, catalan, chinois, dalabon, français, kurde, polonais, roumain, tibétain) (cf. Bouveret ed. à paraître²). Le verbe *donner*, en tant que concept fondamental dans l'expérience humaine, est l'un des premiers verbes acquis. Le verbe est sujet à une polysémie très vaste dans toutes les langues (cf. Newman 1996, 1997). De ce point de vue, en tant que lexème usuel, sa polysémie se justifie par un usage très fréquent, à l'identique des mots de notre lexique courant, quotidien, sources de nombreux emplois polysémiques ou extensions métaphoriques (cf Picoche 1986) tels les lexèmes désignant des parties du corps, des noms d'animaux. Le verbe *donner* réfère à un concept culturellement riche et varié. Emile Benveniste en 1951 dans *Le don et l'échange dans les vocabulaires indo-européens* fait suite en France à l'étude de Marcel Mauss sur le don de 1923-1924 paru dans *l'Année sociologique*. Les deux études mêlant les points de vue linguistique, sociologique et anthropologique montrent l'importance des concepts de don et de contre-don. *Donner* compte parmi les dix premiers verbes appris par les enfants (Casenhiser et Goldberg 2005, Goldberg et Casenhiser 2006, Tomasello 2003, Tomasello and Brooks 1998), le verbe fait partie du lexique basique (*core vocabulary* cf Newman 1996). Le verbe *donner* dans les langues possède une grande étendue de sens, du concret à l'abstrait, et chaque langue atteste d'une grande variété de constructions grammaticales. Toutes les constructions grammaticales et classes d'emploi sont attestées en français.

En tant que verbe fréquent, *donner* est proche du chemin de grammaticalisation du verbe *avoir* en anglais (Hopper et Traugott 1993: 108-109). Selon quatre étapes le verbe *avoir* en anglais, et de manière semblable en français, évoluent diachroniquement d'un verbe plein (*have*= posséder) à un auxiliaire (*have*= auxiliaire de temps) décrites ainsi par Guérin 2008:

Au stade initial have se comporte comme un verbe plein: I have a book «j'ai un livre», au stade suivant il se comporte comme un quasi auxiliaire (vector verb): I have a book to read / I have to read a book «j'ai un livre à lire / j'ai à lire un livre», au troisième stade de son évolution il se comporte comme un auxiliaire : I

² Cette étude est le fruit d'une recherche soutenue par le Labex TransferS, programme Investissements d'avenir ANR-10-IDEX-0001-02 PSL* et ANR-10-LABX-0099

have had a book «*j'ai eu un livre*», pour se comporter au quatrième stade comme un clitique: I've read a book «*j'ai lu un livre*», le cinquième et dernier stade n'est pas atteint. La lexicalisation s'est produite au stade 2 lors du passage du verbe plein au verbe quasi auxiliaire (Guérin 2008).

A la différence du verbe *avoir*, le verbe *donner* a un parcours plus réduit en français puisqu'il s'est développé du stade 1, verbe plein dès son attestation écrite dans *Les Serments de Strasbourg* (910), à un stade 2 de quasi-auxiliaire (verbe vecteur), que l'on peut aussi dénommer semi-auxiliaire sur le modèle des verbes factitifs (*donner à, faire + infinitif*). La construction infinitive apparaît plus tardivement vers le 16^{ème} siècle.

Ainsi, le verbe *donner* en français, suivrait un « schéma de grammaticalisation universelle », direction>intention>futur, comme c'est aussi le cas pour le verbe anglais *go* dans l'exemple proposé par Dasher et Traugott (xxx) (1. *go* = verbe plein, 2. *go* = auxiliaire de futur immédiat). Nous posons l'hypothèse selon laquelle c'est la construction prototypique de TRANSFERT, qui est source des extensions sémantiques et syntaxiques de la forme en français et en langues. La dimension centrale de 'direction', concrète ou abstraite, peut donner lieu à des extensions d' 'intention' ou de 'futur'. C'est le cas du semi-auxiliaire suivi de l'infinitif. Nous nous attacherons donc ici à montrer ces processus cognitifs de redéploiement (cf. Melac et Bouveret, « The redeployment of Give forms in English », en préparation) du verbe *donner*, en français et en comparaison avec d'autres langues, selon un principe de catégorisation. Les catégories sont structurées en prototype et extensions de type métaphoriques ou métonymiques. Ces extensions suivent un cheminement sémantique, lexical et/ou grammatical, selon des processus de lexicalisation ou de grammaticalisation tel que nous en ferons l'analyse ici.

Nous nous plaçons dans une perspective résolument d'obédience constructive, selon la grammaire de construction cognitive (CCG, Goldberg 1995, Fried et Boas 2005). Nous nous appuyons donc sur des concepts de *constructions, catégorisation, polysémie radiale, prototype et extensions, grammaticalisation et lexicalisation* (Traugott et Dasher 2005). Nos questions de recherche sont les suivantes :

- a) Quelles composantes de sens peuvent donner lieu à des extensions ?
- b) Dans quelle mesure ces extensions sont sémantiques ou grammaticales ?
- c) Quelle est la relation entre les cadres sémantiques et les cadres syntaxiques ?
- d) Quelles dimensions sémantiques sont partagées par l'ensemble des langues dans l'étude ? (étude de la catégorisation).
- e) Comment se réalisent les chemins de lexicalisation ou grammaticalisation, à partir d'un schéma prédicatif typique vers des constructions moins typiques ? Le cadre prédicatif typique

du verbe *donner* est celui d'une double complémentation dans les dix langues étudiées, marquée morphologiquement sur le verbe ou syntaxiquement dans les arguments du verbe³

Nous proposons donc une approche unifiée syntaxe-sémantique de la forme DONNER/GIVE, dont le sens central de transfert selon un processus de mise en premier plan ou mise en arrière-plan des cadres sémantiques sémantiques, explique les chemins de grammaticalisation et de lexicalisation du verbe en langues. La dimension centrale qui motive ces extensions est celle de DIRECTION, présente dans les emplois et les constructions syntaxiques concrètes ou abstraites.

La construction de *donner*, *give* en anglais, verbe concret de TRANSFERT est typiquement représentée par la construction ditransitive : *I gave a book to Mina/ I gave Mina a book* (Goldberg 2006). Selon Haspelmath 2015 et dans une approche typologiste, la construction ditransitive est définie comme une construction sémantique comportant deux sens centraux. L'une est ditransitive de causation de possession CAUSED POSSESSION, elle exprime un transfert concret de possession d'objet et la seconde ditransitive de communication, CAUSED RESULT (Goldberg 2010) exprime un transfert métaphorique de communication.

A DITRANSITIVE CONSTRUCTION is a construction with a verb denoting transfer of an entity (T) from an agent (A) to a recipient (R), such as Kim gave Lee a box. This is most often possessive transfer (concrete as in 'give', 'lend', 'hand over', 'bequeath', or more abstract as in 'offer' and 'promise'), but cognitive transfer verbs ('show', 'teach') typically behave in much the same way and are therefore normally included in the ditransitive domain. In this overview, the focus will be on broadly cross-linguistic research on ditransitive constructions (Haspelmath 2015).

L'hypothèse poursuivie ici, est celle que nous avons déjà explorée en chapitre cinq consacré aux verbes de séparation, à savoir l'hypothèse d'une polysémie radiale, "en grappes" (*clusters*) qui motiverait les extensions sémantiques. L'hypothèse ici va plus loin et concerne également la grammaire, en synchronie et en diachronie. Elle est donc en cela compatible avec les propositions de Hopper and Traugott 2013, Traugott et Dasher 2005, Sweetser 1990, Kronning 1996 :

A third approach is to argue that certain forms share conceptually related meanings (polysemy) (e.g., G. Lakoff and Johnson 1980; Sweetser 1990). Bybee, for example, suggests that there is one form can in PDE with related meanings:

³ Les diverses constructions en langues incluent la double complémentation en français et dans les trois langues romanes étudiées ; la construction ditransitive de transfert en anglais, la construction auxiliaire de passif en chinois mandarin, la construction de verbe léger, « light verb » attestée en odala (cf Soho et Lemmens 2015), et à un stade de grammaticalisation avancée une recatégorisation verbe>préposition de direction, en chinois mandarin.

(2) a. *Mental ability: e.g., I can read German.* b. *Physical ability: e.g., I can swim a mile.* c. *Root possibility: e.g., This word can be used in many contexts.* d. *Permission: e.g., I can take books out for two weeks (Bybee 1988: 256).*

It is often argued that the fine, sometimes minimally discrete, meaning distinctions between various stages of grammaticalization or between focal clusters on a cline call for a theory in which different meanings may be closer or more distant (see G. Lakoff 1987 on the concept of "networks" of polysemies; and, from a different perspective, Kemmer 1993 on semantic maps of related terms within the domain of voice). For example, mental and physical ability are more closely related to each other than to permission among the polysemies of can.

In general, from the perspective of grammaticalization it is methodologically essential to assume polysemy if there is a plausible semantic relationship, whether or not the forms belong to the same syntactic category, because otherwise relationships between more and less grammaticalized variants of the same form cannot be pragmatic factors established, either diachronically or synchronically (Hopper and Traugott 2003: 77).

Nous partageons cette affirmation de Hopper and Traugott 2003 d'une polysémie pleinement assumée méthodologiquement, qui permette de comprendre les extensions tant synchroniques que diachroniques. Dans cette voie nous explorons deux directions :

a) Le sens du verbe *donner* et du concept GIVE dans les langues étudiées s'étend du noyau concret à des sens étendus, concrets ou abstraits. Cette polysémie est rendue possible par l'extension à partir de dimensions sémantiques, concrètes ou abstraites. Un modèle de polysémie radiale (Lakoff 1987) émerge de nos études, qui implique des mécanismes d'extension de type processus métonymiques et métaphoriques (Dancygier and Sweetser 2014). La forme de polysémie par extension directe ou indirecte proposée par Geeraerts (1993), polysémie par chaînes, si elle fut le modèle d'analyse pour les verbes de séparation dans notre chapitre précédent, n'est pas le modèle qui émerge pour *donner*, GIVE. Il semblerait que toutes les dimensions présentes dans le sens central, prototypique, de transfert concret peuvent donner lieu à des extensions de dimensions. Ces dimensions centrales motivent sémantiquement, « sémantisent », selon un principe de sémantisation, les différentes formes du verbe, empruntant des processus de lexicalisation ou de grammaticalisation. Ces dimensions centrales, typiques, concrètes, du concept de base sont les suivantes, représentées par des rôles sémantiques : le donneur, l'agent, le thème et le récepteur. Selon Newman 1997, les dimensions qui caractérisent le verbe sont les suivantes :

*There are three crucial entities (a GIVER, the THING transferred, and a RECIPIENT);
there is an interaction between the GIVER and the THING;
there is an interaction between the RECIPIENT and the THING;
there is motion of the THING from the GIVER to the RECIPIENT;
there is a change in the control over the THING, passing from the GIVER to the THING;
in the most typical kind of giving, the hands of the GIVER and the RECIPIENT are both involved;
the giving is done intentionally;
the giving is usually done for the benefit of the RECIPIENT
so that the RECIPIENT can make some use of the THING transferred. (Newman 1997 :9).*

A la différence de Newman 1997, Newman 1996, nous ne retenons pas la dimension ‘de la main à la main’ comme dimension centrale selon notre perspective de changement linguistique (lexicalisation, grammaticalisation contrastive et diachronique). Nous ne nions pas qu’il s’agisse bien d’une dimension sémantique importante (sème inhérent du sens 1 d’un point de vue lexical) ; l’une des extensions abstraites de cette dimension ‘de la main à la main’ est par exemple ‘la proximité’ entre la source et le résultat (présente dans le verbe transitif indirect par exemple *donner sur*). Néanmoins, cette composante relève davantage du cadre sémantique central de DON que de la construction générale de TRANSFERT motivant les processus de changement linguistique et d’extensions de la forme. Notre approche est donc davantage dynamique et conceptuelle, conforme à la grammaire cognitive et au modèle fillmorien des cadres sémantiques, proche en cela de l’analyse de Michaelis et Ruppenhofer 2001. **Nous proposons une approche unifiée syntaxique et sémantique, davantage qu’une décomposition sémantique de type lexicographique des sens du verbe.**

Outre la question sémantique, nous présentons une interrogation qui se pose à partir d’une observation conduite dans les langues de Papouasie Nouvelle Guinée par Pawley 2014, Reesink (2011) et Margetts (2011). Dans plusieurs langues décrites par ces auteurs, le verbe peut marquer l’objet direct, le récepteur (l’exemple du saliba décrit par Anna Margetts 2011), ou les deux. Ces constructions verbe-objet ou verbe-récepteur attestent du fait que le verbe n’est pas toujours un prédicat à trois places.

Ainsi, pour la forme *donner/give*, existe-t-il un sens nucléique ou deux sens nucléiques, une polysémie radiale à deux noyaux (tel que nous l’avons suggéré pour la classe des verbes de séparation en chapitre cinq) ? Cette interrogation se justifie d’autant plus, considérant par ailleurs que deux langues du monde au moins attestent du fait que le verbe *donner/give*, selon le statut social du destinataire possède deux formes distinctes (en japonais et en hawaïen) (cf. Newman 1996). Le destinataire paraît donc être une dimension importante et centrale dans le concept de transfert du verbe, tout autant que l’objet et l’agent ; ce dernier est une composante essentielle du sens central concret.

Nous constatons que la syntaxe et la sémantique du verbe sont étroitement liées et que la sémantique motive les extensions ou affaiblissement du sens vers de nouvelles constructions. Ces processus d’extension sont souvent métonymiques, d’ordre grammatical (par exemple verbe plein vers verbe auxiliaire, ou verbe plein vers préposition), ou d’ordre lexical. Nous constatons par ailleurs que le continuum entre lexicalisation et grammaticalisation est attesté de manière comparative pour ce verbe. La construction de transfert de possession en anglais

correspond typiquement à une construction ditransitive, telle qu'elle est décrite par Goldberg 1995 ou Gould et Michaelis à paraître :

*A construction consisting of a (ditransitive) verb, an AGENT argument (A), RECIPIENT-like argument (R), and a THEME argument (T)" (...). They describe ditransitives as one type of three-argument construction, and **exclude** the others from the ditransitive construction category. They also **exclude** the benefactive construction from the ditransitive category, since beneficiary arguments may be added to intransitive verbs; and they somewhat less firmly exclude "derived ditransitives", including causatives and applicatives, from the category, at least for the purposes of their overview » (Malchukov et al, 2010 reviewed by Croft 2014).*

5.1. Etude linguistique cognitive du verbe *donner* en langues et la construction de transfert en langues

Nous postulons dans la perspective d'une approche unifiée du changement linguistique, tant grammatical que lexical, tant diachronique que contrastif, et selon un point de vue typologique entre langues, que la dimension 'directionnalité' est une dimension centrale du verbe, une composante centrale de son noyau de sens. C'est cette composante qui sous-tend les extensions polysémiques de la forme, métaphoriques et métonymiques, concrètes et abstraites. Elle constitue une dimension essentielle motivant également les phénomènes de lexicalisation-grammaticalisation de *give*, sous sa forme verbale ou vers d'autres catégories grammaticales (préposition, co-verbe, semi-auxiliaire) dans les différentes langues de l'étude. Selon Paris 1989, Peyraube 2015, et Badan en préparation, en chinois mandarin, la directionnalité est la dimension sémantique qui motiverait la grammaticalisation de la forme verbale *gei* vers un marqueur de passif ou la préposition *gei*, deux cas de recatégorisation.

Outre cette dimension centrale pour le redéploiement, les dimensions de source et de but sont également des dimensions centrales. Ces dimensions de 'directionnalité', 'source', 'but' et cette construction mère de TRANSFERT, constituent les motivations sémantiques, de nature cognitive, qui sous-tendent les processus de grammaticalisation et de lexicalisation en changement linguistique. Ce sont ces dimensions qui motivent sémantiquement –qui 'sémantisent' dans le processus de changement linguistique- les extensions polysémiques du verbe, ses constructions lexicales ou grammaticales. Cette hypothèse rencontre les travaux comparatifs sur un ensemble de verbes de transfert, dit "verbes de causation, permission et transfert" à savoir *get* (obtenir), *take* (prendre), *put* (mettre), *give* (donner) et *let* (laisser), recherches conduites par Nolan, Rawoens and Diedrichsen 2015.

Ainsi, les dimensions sémantiques proposées dans Newman 1997, qui selon lui forment la complexité du verbe *give*, sont bien présentes, mais elles constituent selon nous le cadre

sémantique de DON, l'un des cadres sémantiques du verbe, le cadre sémantique concret central. Le cadre sémantique de DON est décomposé en différentes dimensions, centrales et périphériques, ('un donneur, une chose transférée et un récepteur' / 'interaction entre le donneur et la chose' / 'interaction entre le récepteur et la chose' / 'mouvement entre la chose et le donneur vers le récepteur' / 'changement de contrôle de la chose transférée passant du donneur au récepteur', 'de la main à la main' dans les cas les plus typiques' / 'l'action est réalisée intentionnellement' / 'l'action est habituellement réalisée au bénéfice d'un récepteur'. Traduction de Newman 1997: IX)

Ce cadre sémantique de DON explique partiellement le redéploiement polysémique des différents cadres sémantiques et sens dans les langues. Toutefois c'est l'existence d'une construction mère de TRANSFERT qui motive/déclenche en synchronie comme en diachronie le processus de lexicalisation et de grammaticalisation vers de nouvelles constructions, c'est la construction de TRANSFERT qui est à la source de la sémantisation. Notre position en ce sens rencontre donc bien celle de Hopper et Traugott 2011 sur le changement linguistique et celle d'une grammaire cognitive de constructions. Par ailleurs, le dynamisme du sens exprimé à travers la capacité de profilage des dimensions en premier plan ou arrière plan explique la présence ou le masquage de certaines dimensions.

Ainsi les dimensions postulées par Newman sont bien celles du sens central de *give*, "there are three crucial entities (a GIVER, the THING transferred, and a RECIPIENT (Newman 1997 :IX) », mais notre position diffère ici, en ce que nous nous positionnons d'emblée selon une correspondance entre les cadres sémantiques et les constructions. Ce n'est donc pas exclusivement la dérivation de ce sens concret vers des extensions qui explique le redéploiement lexical ou grammatical de la forme, mais bien simultanément la construction mère de TRANSFERT, dont la principale dimension de 'directionnalité' est porteuse du sémantisme de base de la forme, associée à ces dimensions sémantiques.

Les cadres sémantiques et constructions de donner

Partant de cette construction mère de transfert, les dimensions suivantes sont observées dans l'analyse comparative des dix langues (anglais, castillan, catalan, chinois, dalabon, français, kurde, polonais, roumain, tibétain: SOURCE, DIRECTION, THEME, RÉCEPTEUR/BENEFICIAIRE, TRANSFERT de THEME.

(a) Chacune des dimensions sémantiques du sens central peut donner lieu à des extensions ou restrictions de sens par métaphores, métonymies (ex: les extensions figuratives abstraites *donner sur l'océan, donner dans le tragique* en français).

(b) Les mécanismes d'extension peuvent reposer sur des dimensions concrètes ou abstraites.

(c) Les mécanismes d'extension peuvent concerner le lexique ou la grammaire (lexicalisation ou grammaticalisation). La dimension de 'direction' s'avère la plus centrale et la plus productive. Elle est à la source des différentes extensions possibles, de nature sémantique, pragmatique (cf exemples ci-dessous du japonais), ou grammaticales.

Ces trois principes d'extension sont illustrés ci-dessous à l'aide des trois dimensions suivantes: 'direction', 'source' et 'causation' selon un gradient causation > causation d'existence. Les exemples, nombreux et fournis dans l'étude, attestent tout comme nous l'avons déjà précédemment montré dans l'étude des verbes de séparation en chapitre précédent, que la sémantique peut motiver la syntaxe, expliquer les constructions syntaxiques a) selon des cadres sémantiques b) selon la construction mère (*mother construction*, selon la terminologie de la grammaire cognitive de constructions). Plus précisément selon nous, les cadres sémantiques sont une étape intermédiaire dans cette conceptualisation:

1. 'DIRECTION'

- *gei* préposition (chinois cf Peyraube 2015)

- *da jos* ('donner en bas'= descendre), *a da peste ceva/cineva* ('donner par-dessus quelque chose'=s'en remettre), *a da (in)spre/catre/la* ('donner en direction de'= *donner sur*) (roumain, cf David et Stavinschi à paraître)

- *donner sur* (français, cf Bouveret 2012)

- *kudasaru / sashiageru* (japonais, cf. Newman 1996, Reesink 2011). La directionnalité du don selon le statut de la personne réceptrice peut être exprimée par un verbe indiquant la direction vers le haut, *sashiageru* (1) ou vers le bas, *kudasaru* (2) :

- | | | | | |
|------------------------------|-------------|---------|-----------------|----------------------|
| 1. Watashi wa | sensei ni | hon | sahiage-mashita | |
| | I TOPIC | teacher | DAT | camera give-PAST |
| 'I gave the teacher a book' | | | | |
| 2. Sensei ga | watashi ni | hon | o | kudasai-mashita |
| | teacher NOM | me | DAT | camera ACC give-PAST |
| 'The teacher gave me a book' | | | | |
| (Newman 1996) | | | | |

2. 'SOURCE':

ex: *da el sol* 'le soleil donne'(castillan, cf. David et Stavinschi à paraître)

3. CAUSATION > RESULTAT > EXISTENCE

- *gei* (chinois, cf Badan à paraître), *G ñ* (kalam cf Pawley 2011, 2012)

- *donner à + proposition infinitive/ give to + infinitive* (français, anglais)

- *es gibt* (es ist = il y a) (allemand, in Newman 1996)

- *fer un petó* (castillan, cf. David et Stavinschi à paraître)

- *ça donne un bleu* (français)

L'objet de l'étude multilingue contrastive du projet est l'analyse de l'interface syntaxe-sémantique du verbe/de la forme DONNER/GIVE dans les langues de l'étude à travers les points suivants:

- La structure d'arguments
- La sémantique lexicale et la structure événementielle
- Le marquage des rôles dans les constructions à trois arguments et dans les autres constructions du verbe
- La lexicalisation et grammaticalisation du verbe/de la forme selon une approche cognitive de la grammaire de constructions (continuum lexique-grammaire)
- Les sens centraux et extensions
- Les constructions à verbes supports

Give soulève une première question typologique, celle d'un prédicat dit, universellement à trois arguments :

Some further universalizing claims with counterevidence:

(9) verbs for 'give' always have three arguments (Gleitman 1990) – Saliba is a counterexample (Margetts 2007) (Evans and Levinson 2009:59).

Une première étude sur la langue saliba (Margetts 2007), ainsi qu'une seconde étude de Reesink 2012, toutes deux sur des langues de Papouasie Nouvelle Guinée, contreviennent à cette affirmation d'universalité d'un prédicat à trois places. Selon une étude de soixante-douze langues de Papouasie-Nouvelle Guinée, Reesink 2012, montre que *give* n'est pas un prédicat universellement à trois arguments. Son étude comprend 33 langues appartenant à la famille Trans New Guinea (TNG), 39 d'autres lignées non-TNG. Les résultats suivants apparaissent dans les 33 langues TNG où deux types (1) et (2) se distinguent :

1) Le RECEPTEUR est indexé sur le verbe en tant qu'OBJET DIRECT

2) Le THEME (l'objet donné) est indexé comme objet direct sur le verbe, tandis que le RECEPTEUR est oblique. Trois langues sur 33 (Kaluli, Suena et Wambon) sont de type (2), le THEME est le seul choix possible en tant qu'objet direct noté sur le verbe: « It follows that these languages are counter examples to the claim that 'give' verbs have always three arguments. » (Reesink 2012).

Le Menya (TNG) note le récepteur indexé par un préfixe sur le verbe (type 1). Le girza (non TNG) illustre également le type (1), bénéficiaire noté sur le verbe, profilant ainsi la dimension INTERACTION HUMAINE davantage que l'objet du transfert :

Wa kü-rü *katam* *k(u)-lión-órr.*
 3SG.SUBJ 1SG-GEN banana 1SG.OBJ-give.PL-3SG.PAST
 'He gave me bananas.' (Van Bodegraven Nico and Ellis 2004:25, ex. (73b))

La seconde étude de Margetts 2011 (Monash University) illustre le saliba, langue de Papouasie Nouvelle Guinée. Le saliba comporte pour le verbe *donner* un paradigme supplétif *le/mose-i*. LE, verbe Transitif : transfert marqué avec préfixe d'objet sur le verbe. Le choix de deux verbes se présente (cf exemple (1)) : LE 'give'(transfert de possession) et HAI 'take/get'). MOSE-I est requis lorsque la 3^{ème} personne est le RÉCEPTEUR, (cf. exemple (2)). Le THÈME OU/ le RÉCEPTEUR sont alternativement indexés avec préfixe objet.

1. *Bosa kesega ye le-ya-ma*
basket one 3SG give-3SG.O-hither
 'He gave me one basket'

2. *Bosa kesega ye mose-i-di*
basket one 3SG give-APP-3PL.O
 'He gave them one basket.' (Margetts 2011)

En (1) le sujet et l'objet sont indexés sur le verbe, mais pas le RÉCEPTEUR.

En (2) le RÉCEPTEUR est marqué par le suffixe pronominal sur le verbe (il ne l'est pas en (1) en tant qu'argument objet).

En langue kalam, autre langue de Papouasie Nouvelle Guinée étudiée par Andrew Pawley (ANU, Canberra), la forme *donner*, ñ, est extrêmement polysémique et peut entrer dans des constructions à verbes en séries, particularité du kalam. Ces données sont extraites partiellement du dictionnaire de kalam de Pawley et al. 2011 et ont été corrigées et complétées par son auteur (données fournies par l'auteur, Andrew Pawley, mars 2014). Nous proposons ici deux sens, le sens 1 concret et le sens 4, forme *donner* précédée d'un causatif *g*, produisant la forme *g ñ-*. Les arguments objet et récepteur ne sont pas indexés sur le verbe.

Ñ . Verbe transitif

1. Give, transfer something into someone's possession (direct object the thing given, indirect object the recipient). Transitive verb.

1. Leo yalk-nup tu ñak
 Leo Yalk-him axe give-3SG-PAST

'Leo gave an axe to Yalk'

4. (in g ñ-) Move a thing into close-fitting and stable contact with another object or surface. CAUSE/DIRECTION/ CLOSE POSITION

Close (an entrance, door).

2. Katam g ñan

Door do connect-2SG.IMP CAUSE
'close the entrance!' (Pawley et al. 2011)

En Nen, langue de l'étude, les données suivantes sont fournies par Nicholas Evans (ANU, Canberra):

Warams. Verbe ditransitif.

1. Ymam wagib ta wa-rama/nda
3SG.ERG fish (ABS) 1SG.OBL 3SGA>1SGU.P.PF- BENgive PERFECTIVE
'She gave me a fish'

2. Ymam warama/nda ta ämbs pus nne ämbs
3sg-ER 3SGA>1SGU.FV.PSTgive PERFECTIVE 1 SGOB one six yam one
'He gave me seven yams'

N. Evans (données recueillies par l'auteur, Mars 2014)

En 1 et 2 le RÉCEPTEUR est indexé sur le verbe mais pas le THÈME.

5.2. Le verbe *donner* en français

Le verbe *donner* est issu en français de la forme latine *donare*⁴ *Doner*, *doneir*, *donner*, *donneir*, *duner*, *dunar* sont les variations attestées en ancien français de la forme infinitive (Frantext). On distinguera selon Prevost trois périodes :ancien français, moyen français et haut français.

La première attestation écrite du verbe est celle de *dunar* en 842 dans les Serments de Strasbourg:

1. Pro Deo amur et pro christian poblo et nostro commun salvament, dist di in avant, in quant Deus savir et podir me dunat, si salvarai eo cist meon fradre Karlo. (ref ?)

Pour l'amour de Dieu et pour le peuple chrétien et notre salut commun, à partir d'aujourd'hui, en tant que Dieu me donnera savoir et pouvoir, je secourrai ce mien frère Charles. Traduction (ref ?).

C'est la forme *duner* qui est favorisée dans la Chanson de Roland en 1100 et à cette même époque la forme *doner* dans une traduction anonyme datant de 1100 des Serments de Strasbourg. La forme moderne du verbe *donner* est attestée dans Marot 1507.

Très tôt les locutions à verbes légers dits -verbe support- sont attestées, ci-dessus en (1) *podir dunar*, datant de 842, également en (2), *conseill duner*, datant de 1100, comme en atteste également De Mulder, dans Prevost et Fagard 2007 (3), *cungied duner* (ref ?).

*2. A lur seignur, ki tel conseil li dunent (Chanson de Roland 1100).
Trad.*

⁴ On notera sur le verbe *donner* en français le travail de Philippe Planchon dans sa thèse de doctorat consacré aux verbes *donner*, *offrir* en français, Planchon 2013, « Etude de l'identité lexicale et de la variation sémantique des verbes *accorder*, *donner*, *perdre* en français contemporain. Université de Tours.

3. « Sire, » dist Guenes, « dunez mei le cungied ».
Trad.

5.2.1 Sens et constructions typiques

Donner, étymologiquement, est un verbe attesté en 842 dans *Les Serments de Strasbourg*, avec pour collocations des attributs mentaux comme la force, le pouvoir. Le sens central concret du verbe *donner* en français n'est pas le premier sens attesté dans les textes écrits en diachronie. Il paraît cependant normal qu'un texte juridique comme les *Serments de Strasbourg*, où sont échangés des serments entre deux frères, fasse davantage référence au verbe comme un type d'événement pourvu d'attributs moraux. Le premier emploi diachroniquement relevé dans un texte de français écrit est un verbe léger, verbe support qui, statistiquement, s'avère en synchronie comme en diachronie, l'emploi le plus fréquent du verbe. Le sens concret est identifié selon Frantext dans les textes français à la seconde moitié du X^e siècle et réfère à des dons physiques, par exemple une dote. Il est attesté en 1050 lié à des donations, des aumones (Frantext).

Afin de tester la fréquence du verbe, nous avons établi un échantillon de trois corpus : corpus A (corpus web extrait de word sketch engine), corpus B (corpus littéraire à l'aide de Frantext), corpus C (corpus journalistique, Le Monde 2002). Le sens concret central du verbe représente une fréquence très faible dans les trois corpus. Sur les 500 premiers résultats dans chacun d'eux: 12,75% corpus A, 8% corpus B, 0% corpus C. La construction transitive agentive est la plus fréquente (74% in Bouveret 2009, 74,3% in Willems 2005). Il faut cependant différencier les trois cas de constructions, double, simple ou nulle. Sa répartition en corpus A est de 25/29 en complémentation double, 1/29 en complémentation simple et 3/29 en complémentation nulle. Le sens concret est le moins fréquent comme l'attestent les résultats du tableau ci-dessous. Il représente un total de 6,91% sur 500 exemples du corpus A :

Tableau n° 14: *Les constructions transitives*

(Willems 2005) sur 600 exemples par corpus	Construction transitive	Transitive agentive	Transitive agentive non
Construction transitive (Le Monde, Frantext, Corpaix (oral))	87,3%	74,83%	22,5 %
(Bouveret 2009) sur 500 exemples par corpus: Construction transitive agentive 74%	Corpus A	Corpus B	Corpus C
Sens concret 6,91 %	12,75%	8%	0%

Selon les deux études sur des échantillons sensiblement identiques (500 exemples sur 3 corpus Bouveret 2009, et 600 exemples sur 3 corpus Willems 2005), la construction transitive agentive domine largement. L'ensemble des corpus couvre tous les genres et registres (oral, quotidien web, écrit soutenu, littéraire, journalistique).

En revanche, en diachronie comme en synchronie, les résultats montrent que le sens concret n'est pas le sens le plus fréquent (ex. 1. *L'Argentine a donné du blé, de la viande à l'Europe affamée après la Deuxième Guerre mondiale*). C'est le sens non concret du verbe qui prédomine largement (ex. 2. *Le but n'est pas de diaboliser un X toxique, mais de donner des éléments fiables aux adolescents pour leur permettre une réflexion personnelle, nécessaire à une libre détermination. Ils ont passé une superbe journée avec les artistes, qui leur ont donné des cours particuliers et ont bien entendu signé des autographes*, L'Est Républicain 2002). Le sens non concret (V + objet non concret), peut aussi être attesté dans de nombreuses constructions à verbe support, dès les premières attestations écrites en diachronie comme dans les trois corpus cités, en synchronie.

En l'occurrence, si l'on suit les définitions des verbes support proposées par Gross et de Pontonx (eds) 2005, les constructions 1. *donner une information*, 2. *donner un nom* ou 3. *donner un cours* en (3), sont des verbes support en ce que le verbe est un simple prédicat supportant syntaxiquement la lexie (cf également la définition de verbe support dans Mel'čuk et al. 1995). En revanche, il est plus délicat d'affirmer qu'il s'agit de verbes légers ou de verbes vides car ces verbes entrent dans une construction où l'objet est non concret ce qui leur confère un sens de transfert, transfert de communication, transfert d'objet non concret, ou transfert de propriété. Nous resterons ici en accord avec la position de Gross 1989 et Mel'čuk 2005, considérant bien ces emplois comme verbes support, extensions métonymiques de sens de transfert concret vers un transfert abstrait (verbe et objet tous deux de sens abstrait). Le pourcentage de ces constructions à verbe support (CVS) suivi d'un objet non concret est de loin plus élevé que les constructions à verbe plein suivi d'un objet concret.

On doit donc questionner la relation entre typicité et fréquence d'emploi. Le sens typique, prototypique dans la représentation des locuteurs, n'est pas nécessairement le sens le plus fréquent dans l'usage selon ces corpus échantillon. On peut affirmer en cela que la typicité a bien à voir avec des critères de prototypie cognitive, liée en partie à la proximité culturelle d'un concept, d'une catégorie, sans être nécessairement lié à une fréquence plus élevée dans l'emploi ou à un sens étymologiquement premier. Ces résultats sur échantillons seraient toutefois à pondérer avec des extractions sur très grands corpus et la prise en compte de l'oral spontané. Cette conception du sens typique, qui est confortée en corpus pour l'exemple du

verbe *donner* en français, est aussi celle qui est proposée par Bybee 2011. Le sens cognitivement le plus typique, n'est pas nécessairement le plus fréquent dans l'usage. Il existe bel et bien une distinction entre saillance psychologique (prototype de la catégorie) et fréquence d'usage, les deux paramètres ne se rencontrent pas nécessairement.

5.2.2. Les constructions grammaticales, classes d'emploi du verbe

Nous distinguons deux étapes dans l'analyse des constructions. Les constructions grammaticales (classes d'emploi), telles qu'elles sont recensées dans un dictionnaire, et les constructions cognitives, celles qui mettent en correspondance selon la grammaire cognitive de construction (CCG), le niveau sémantique et le niveau syntaxique, par l'intermédiaire de cadres sémantiques.

Dans le tableau n°15 ci-dessous, nous associons des cadres sémantiques en quatrième colonne aux constructions grammaticales, patterns. Ces cadres sémantiques et constructions sont illustrés par des exemples, n° 1 à 27, extraits de Florea et Fuchs 2010.

Tableau n° 15 : *Patterns, cadres sémantiques et constructions associées à donner:*

[SN + V + (OD)]	Construction transitive simple complémentation. Non agentive - double complémentation	Ex. 1, 2, 3 Ex. 4 Ex. 5	Cadre sémantique de PRODUCTION Rôle sujet: source, origine
[SN + V + (ADV)]			
[SN + V + (OD)]	Construction transitive simple complémentation. Agentive	Ex. 6	Cadre sémantique de PRODUCTION Rôle sujet: agent
[SN + V + DANS prép + N]	Construction transitive indirecte/transitive locative	Ex. 7	Cadre sémantique de DIRECTION Rôle sujet: expérimenteur
[SN + V + SUR/DANS prep + N]	Construction transitive indirecte/transitive locative	Ex. 8, 9	Cadre sémantique de DIRECTION Rôle sujet: source/origine
[SN + V + OD + OI]	Construction transitive double complémentation. Agentive	Ex. 10, 11, 12, 13	Cadre sémantiques de DON, TRANSFERT CONCRET, par extension
[SN + V + OD + POUR prep +Adj]		Ex. 14	TRANSFERT COMMUNICATION, CAUSATION +
Locution semi-figée: [SN + V + OD +		Ex. 15, 16	EVENEMENT

POUR/CONTRE prep +Adj]			
[SN + V + OD + A prep + Vinf]	Construction infinitive	Ex. 17, 18, 19	Cadre sémantiques de TRANSFERT CONCRET, CAUSATION + EVENEMENT Rôle sujet : agent
[SN + V + A prép + Vinf]	Construction infinitive	Ex. 20	Cadre sémantiques de TRANSFERT CONCRET, CAUSATION + EVENEMENT Rôle sujet : source/origine
[SN + Pro + V + OD]	Construction pronominale réciproque	Ex. 21, 22	Cadre sémantiques de RECIPROCITE Rôle sujet : agent
[SN + Pro + V + OD]	Construction strictement pronominale. Agentive	Ex. 23	Locutions strictement pronominales Rôle sujet : agent
[SN + Pro + V + à + SN]	Construction pronominale. Agentive	Ex. 24, 25	Cadre sémantique de DON Rôle sujet : agent
[SN + Pro + V + pour + SN]	Construction pronominale. Agentive	Ex. 26	Locutions Cadre sémantiques de ?PASSIF Rôle sujet: agent
[ETRE-Passif + P.PASSE + POUR + N]	Construction passive	Ex. 27	Locutions Cadre sémantiques de ?PASSIF Rôle sujet: agent

Exemples n°1 à 27 (extraits de Florea et Fuchs 2010 :83) **référéncés en tableau n°15 ci-dessus :**

1. *La vigne n'a pas donné cette année= produire*
2. *L'arbre a donné beaucoup de fruits cette année= produire*
3. *La télé donne un film roumain= présenter*
4. *Cette coiffure donne à Marie un air jeune= conférer*
5. *La radio donne trop fort= produire un son*
6. *Le nouveau Président a donné une réception= offrir*
7. *Jean donne dans l'humour= s'adonner*
8. *La maison donne sur la rue= être orienté vers*
9. *Le soleil donne dans la chambre= frapper, pénétrer*
10. *L'usine donne 30 euros de l'heure à un ouvrier= accorder, payer*
11. *Les policiers à la frontière ont donné une giffle à un voyou= flanquer (fam.), coller*

12. *L'inspecteur donne un escroc à la police*= dénoncer
13. *Le passant donne l'heure à quelqu'un*= fournir
14. *Les journalistes ont donné une information pour vraie*= présenter
15. *Je ne donnerais pas mon foyer pour tout l'or du monde*= échanger, renoncer à
16. *L'association propose de donner du pétrole contre des vivres*= échanger, troquer
17. *L'instituteur donne un devoir à faire à chaque élève*= distribuer, fournir
18. *Donner sa montre à réparer*= confier, apporter
19. *Donner à boire à un animal*= fournir, procurer
20. *Cette action donne à réfléchir*= porter
21. *Ils se sont donnés des conseils*= échanger
22. *Ils se sont donnés la main*= se prendre
23. *Je me donne de la peine*= faire beaucoup d'efforts
24. *Elle se donne à Pierre*= s'adonne
25. *Elle se donne à sa patrie*= se voue
26. *Jean se donne pour connaisseur*= se prétendre
27. *Jean est donné pour connaisseur*= prétendu

5.3. Lexicalisation et grammaticalisation en français: deux gradients

5.3.1 Les valeurs de la construction DONNER à + INF

L'étude diachronique et synchronique du verbe français fait apparaître deux cas de grammaticalisation. Les deux gradients (*cline*) relèvent de phénomènes de grammaticalisation, l'un de la forme *donner* allant du verbe plein vers un verbe vecteur, et le second de la forme *donner* glissant de verbe plein/ en alternance avec la construction participe passé (*donner quelqu'un pour/ il est donné pour*) vers une construction locutionnelle à participe passé (*étant donné*). Dans les deux cas, les gradients de grammaticalisation sont associés à une désémantisation du verbe. D'un cadre sémantique typique de transfert d'objet, on passe à un cadre sémantique de transfert de type communication, et de manière très affaiblie à un cadre sémantique de causation. Nous observons ces deux gradients (1) et (2) selon le modèle de Traugott et Dasher 2002 ci-dessous. Tous deux relèvent de la modalité en (1), de l'évidentialité en (2) et rendent compte d'un continuum sémantique avec gradation de densité. Les cas (1) et (2) illustrent une grammaticalisation de type décatégorisation et une désémantisation. Le cas (2) s'associe à une lexicalisation de type idiomatisation. Nous illustrerons également deux cas de lexicalisation, métonymie en (3) et fusion en (4).

(1) Gradient allant de la simple causation (*donner à entendre*) à la modalité déontique (*donner à faire*) (causation force- >causation force +)

[DONNER +A+ INF]

(2) Gradient allant du simple point de vue du locuteur (*je/on le donne vainqueur*) au ouï-dire (*être donné pour connaisseur*) (évidentialité point de vue interne > évidentialité point de vue externe)

Nous consacrons à l'analyse de la construction (1) la section xxx plus bas. En (2) on remarque que la valeur d'évidentialité n'est pas une valeur isolée dans les emplois du verbe *donner*. C'est cette même valeur sémantique d'évidentialité, de point de vue du locuteur, qui apparaît également dans l'expression *donner le coupable à la police*. On peut le considérer comme un cadre sémantique de POINT DE VUE DU LOCUTEUR, ajoutant au sémantisme du verbe un point de vue dont le sens peut se décomposer ainsi : 'JE SAIS QUE + JE DIS QUE (dénonce) + CAUSATION + TRANSFERT'. Cette valeur d'évidentialité s'interprète comme une extension de nature pragmatique de la dimension SOURCE, présente dans la construction cognitive de TRANSFERT.

Selon Hopper et Traugott les catégories de lexicalisation et grammaticalisation sont les suivantes :

Nous analysons dans les exemples (1) à (6) des cas de grammaticalisation (1), (2) et lexicalisation (3) à (6) relevant des types métonymies (f), décatégorisation (g), affaiblissement de sens (h) et fusion (c). Selon Brinton et Traugott, les catégories (g) et (h), décatégorisation et affaiblissement de sens sont définies ainsi:

Tableau n° 16 : Extrait de Hopper and Traugott (2003:110) :

Hopper defines *decatégorization* as the process by which forms "lose or neutralize the morphological markers and syntactic privileges characteristic of the full categories Noun and Verb, and...assume attributes characteristic of secondary categories such as Adjective, Participle, Preposition, etc. (Hopper 1991 :22) Brinton and Traugott 2005:108-110.

Grammaticalization is often characterized by bleaching (weakening of meaning through generalization, most especially loss of contentful meaning), at least in late stages- (ib.)

Deux cas de lexicalisation sont observés, par métonymie (cf. Dancygier and Sweetser 2014) en (3) et (4) et fusion, idiomatisation en (5).

- (3) Donner un médicament ("Je vous donne du doliprane" prononcé par le médecin)
→ je vous donne à prendre (CAUSATION.ORDRE instance de validation Institutionnelle)
- (4) Donner un coupable

Une désémantisation s'observe avec processus de métonymisation dans les constructions verbe objet en (3) et (4). Ces deux exemples de polysémie relèvent d'un point de vue lexical à la fois d'une restriction et d'une extension de sens. L'énoncé (3) atteste d'un sens métonymique du verbe *donner*, il ne s'agit pas d'un transfert concret mais d'une ordonnance du médecin qui prescrit un médicament (Le médicament peut être donné de la main à la main, ce qui toutefois ne constituera pas le sens le plus immédiat dans cette construction à sens illocutoire du verbe). L'exemple (4) peut se paraphraser par « dénoncer un coupable à la police », le verbe repose donc sur un cadre sémantique de TRANSFERT, transfert en tant qu'acte de communication ne nécessitant pas nécessairement une instance de validation de type institutionnelle contrairement à (3).

L'exemple (5) relève de la fusion. Hopper et Traugott proposent de celle-ci la définition suivante :

In lexicalization, fusion involves the freezing and fixing of collocations, e.g., strike a balance, hit the mark. Grammaticalization involves a similar freezing and fixing of collocations, e.g., take a {walk, bath, bite, fall, look, nap}. (Hopper and Traugott 2003: 121)

(5) DONNER ORDRE

La forme *donner ordre* (*ordre duner, Chanson de Roland 11^{ème}*) coexiste dans le texte de la Chanson de Roland au verbe *ordonner* issu du latin *ordinare* signifiant « disposer en ordre », sens 1 ou « nommer dans les ordres, l'ordre de chevalerie », sens 2 (*ordener, Chanson de Roland 11^{ème}*).

En deuxième étape de ce processus de co-existence, la forme *ordonner*, d'abord par analogie puis par fusion, prendra également le sens de « donner l'ordre » (*Ordener 1165/ordiner 1200 > ordonner (fr. moderne)*) si bien qu'à partir de 1165 coexistent les deux formes synonymes, la forme locutionnelle, *donner l'ordre* et la forme fusionnée, *ordonner*. Le verbe *ordonner* à partir du 12^{ème} est donc homonymique issu de ces deux formes étymologiquement distinctes (*lat. ordinare = mettre en ordre/nommer dans les ordres, lat. jubere = ordonner*) d'une part et par ailleurs polysémique pour les deux sens issus de la même forme latine *ordinare* (« mettre en ordre », « faire entrer dans les ordres »).

6. *Je rechiu au jour d'ui l'ordre de chevalerie de la main le roi (ref Chanson de roland : p.144).*

7. *Et ordene tes gens aumiex que tu savras (ref Chanson de Roland :p.102).*

8. *Mais l'ordene Deu (1200 Couronnement de Louis)*

9. *Te donroie ge l'ordre que nulsne doibt recepvoir (1400 Ysaÿe le triste, p. 84)*

Revenons désormais sur l'exemple (1), cas de grammaticalisation, que nous analysons comme une construction selon la CCG (cf Bouveret 2009). L'analyse est reprise et détaillée dans la section ci-dessous 3.2.4.

La construction [DONNER +A+ INF]

'A construction (e.g., the subject-auxiliary construction) is a set of conditions licensing a class of actual constructs of a language (e.g., the class of English inverted clauses (...))' (Kay & Fillmore, 1999: 3).

Un 'construct', une entité cognitivement construite, autrement dit une construction dans la CCG, n'est pas nécessairement complètement régulière ou prédictible, elle relève d'une famille plus ou moins grande de constructions. Pour Langacker (1991), un *construct* est une entité conceptuelle (ref ?*grounded construction*). Nous examinons ici la notion d'ancrage conceptuel (ref ?*groundedness*) à travers les éléments grammaticaux, sémantiques, cognitifs, pragmatiques et morphologiques de cette construction transitive 'donner à + infinitif'.

La forme [DONNER +A+ INF] se rencontre en diachronie, recueillie dans la base de données Frantext, à partir de 1400. Aucune attestation dans les textes d'ancien français et de moyen français de la base, du XI^{ème} au XV^{ème} siècle. La forme est donc assez tardive dans ces textes. Toutefois la ressource Atilf indique une apparition de *donner à entendre* en 1269-1278 (cf. exemple (3)) :

1. *ANONYME, *Les enfances Garin de Monglane, 1400 : 11*
Donna a boire au duc une telle pouisson,
Il donna à boire au duc une telle potion
2. MAROT Jean, *Le Voyage de Gênes, 1507: 88*
Au roy te plains, luy donnant à entendre
Lui donnant à entendre ce qu'il te plait
3. J. de Meung, *Roman de la rose*, éd. F. Lecoy, 1269-78
donner à entendre (ressource Atilf)

Le verbe dans les exemples (a) à (e) ci-dessous se comporte en semi-auxiliaire factitif cf *faire* (cf. Von Waldenfelds 2012) il prend en cela une valeur de CAUSATION (ref Willems, Ruwet, Goldberg).

- a. Donner à entendre/penser/voir
- b. Donner à boire (le boire)
- c. Donner un livre à lire aux élèves/donner un livre à lire au cordonnier
- d. Donner ses chaussures à réparer au cordonnier
- e. Donner à faire

En (e) la valeur est celle d'obligation, il s'agit d'une modalité déontique. Dans les exemples (a) à (e), une force -/+ dénote l'événement, de la simple causation en (a) (Ex. *Le gouvernement nous donne à penser. Ex. Kandinsky nous donne à voir.*) à l'obligation en (e). En plus de cette force, une valeur modale équivalente s'échelonne selon une gradation allant de la possibilité en (a) à l'obligation en (e). De (a) à (c), la valeur modale est équivalente à l'obligation ou à la possibilité. Nous formulons pour son interprétation l'hypothèse suivante. Si le procès est compris comme "désirable" ou "attendu" dans une situation donnée (ex: *donner sa voiture à réparer*), la valeur est orientée vers la possibilité tandis qu'au contraire, elle est orientée vers l'obligation si le procès est compris comme non désirable (ex: *donner la vaisselle à laver*). Si la nature du procès est ambiguë (ex: *donner/avoir un livre à lire*) la construction peut être porteuse des deux valeurs.

Pour approfondir cette valeur modale de la construction, l'analyse de François (2002 :63) permet de proposer l'interprétation suivante. *Donner* a un statut polyvalent et peut exprimer soit une modalité objective soit une modalité subjective, épistémique en (a) et dans ce cas en tant que semi-auxiliaire il peut prendre *pouvoir* dans sa portée ou bien une modalité déontique en (c), (e) et prendre *devoir* dans sa portée (cf. Gosselin 1996) :

Ainsi dans ces trois exemples :

- (a) *Paul Eluard dans ce poème nous donne à penser que (...).*
- (b) *Paul donne à nettoyer ses vêtements.*
- (c) *Paul donne la vaisselle à faire à sa fille.*

En (a) *donner à* est davantage contraint lexicalement qu'en (b) et (c), la place de l'objet direct ne peut pas varier et par ailleurs le verbe infinitif relève de la classe des verbes de connaissance exclusivement (penser, résoudre, deviner, réfléchir, méditer, etc...).

La construction [DONNER +A+ INF] en corpus est statistiquement faible, de 0 (A), à 7 (B), pour 6 (C) occurrences sur les trois échantillons de 500 énoncés chacun, équivalent au relevé de Willems 2005 mentionnant 6 occurrences sur un corpus de 600 exemples. Elle est pourtant très riche sémantiquement et se répartit en cinq groupes, de 1 à 5 ci-dessous :

1. construction ouverte (=faire) (donner à + INF)
2. donner à + verbes de nutrition (ex : donner à manger)
3. but interne au cadre sémantique, actions de proximité (cf mettre à) (ex : donner ses chaussures au cordonnier)
4. verbes de connaissance (ex : donner (matière) à penser)
5. Idiomatique (ex : donner du grain à moudre)

Selon le classement de Gross dans François 2002, on pourrait considérer à l'instar de [faire + INF], [laisser + INF], la construction [donner à + INF] comme relevant de la classe des verbes opérateurs, ou de la classe des verbes de voix, diathèse, la construction par exemple dans *donner sa voiture à réparer* est équivalente de [laisser + INF]. La construction relève également de la classe des verbes de modalité objective ou subjective (*donner la vaisselle à faire* est équivalent de [ordonner de + INF]). Parmi les cinq classes, nous ne retiendrons ici que les deux pertinentes pour la construction :

Selon Gross (1975), la classe des verbes opérateurs (classe « U » de Z.Harris) regroupe tous les verbes à régime infinitif exclusif. Busse (1974) propose un classement des « verba adjecta » -c'est à-dire non prédicatifs- et Busse et Dubosy (1977) un classement des « auxiliaires » (au sens large) apparentés, ce qui permet d'obtenir une liste relativement complète des verbes ou entrées verbales à fonction d'opérateur en français. (...)

(...) Les verbes de voix (ou diathèse) : être PPA, (se) faire INF (qn), (se) laisser (qn) INF, se voir INF. Les verbes de modalité (...) : verbes de modalité objective ou subjective : devoir, falloir que Psubj, pouvoir (François, 2002 :60).

Selon François, un verbe peut avoir plusieurs statuts, prédicatifs et non prédicatifs, correspondant alors lexicalement à plusieurs entrées :

Pour plusieurs verbes de modalité d'action, le statut d'opérateur est douteux, car certains peuvent régir également une subordonnée complétive ou un objet direct nominal, soit avec le même sens (ce qui les range dans les verbes prédicatifs), soit avec un autre sens, ce qui conduit à distinguer une entrée prédicative et une entrée non prédicative. Ainsi se risquer à INF est exclusivement un verbe opérateur, tandis que risquer de INF ne constitue qu'une entrée non prédicative face à risquer N_{vie, fortune, réputation, etc.} (ib.)

Nous avons montré selon plusieurs critères de productivité, de coercion, de polysémie, que la construction *donner à + infinitif* n'a pas un simple sens compositionnel. La polysémie est interne à l'implicature de la construction. Elle revêt par ailleurs plusieurs valeurs sémantiques relevant des cadre sémantiques de TRANSFERT, DON, CAUSATION, COMMUNICATION et OBLIGATION. En cela, il ne s'agit pas de simple polysémie externe, mais bien d'un *construct*, une construction cognitive mettant en correspondance des éléments syntaxiques et sémantiques par l'intermédiaire de cadres sémantiques conceptuels et d'implicatures pragmatiques.

Une approche française pionnière en termes de construction fut déjà amorcée dans les travaux de Victorri et François dans un ouvrage intitulé *Catégorisation et Langage* (Cordier et François eds, 2002). Jacques François y aborde en particulier la relation entre morphologie, syntaxe et sémantique et l'exemple d'une famille de verbes en *-ir*. Il note pour la construction [faillir + INF] les propos suivants:

(...) Le verbe *faillir* [N_INF] est également touché par une restriction temporelle, cette fois au passé simple ou composé et au plus que parfait, c'est-à-dire à l'expression du perfectif en discours (*j'ai failli m'emporter*), en récit (*il faillit s'emporter*) ou de l'accompli en récit (*j'avais failli m'emporter*). (...) on note simultanément que les formes initialement analogues de *défaillir* se sont alignées à *assaillir*, ce qui aurait pu être le cas pour celles de *faillir* si le besoin s'en était fait sentir. Il est plus convaincant de prendre en compte le sens de la construction de N1 à *failli* INF. Pour pouvoir dire que N1 a *failli* gagner, il faut être assuré que N1 n'a pas gagné. Ce jugement présuppose donc un repérage à l'aspect accompli (François, 2002 :57) .

Malgré sa fréquence peu élevée, la construction étudiée dans cette section [donner à + INF] a une structure régulière interprétable en trois ensembles, elle est polysémique comme toute autre unité du lexique et elle se caractérise par un continuum allant d'un degré de figement extrême à des constructions plus ouvertes, contraintes toutefois par un verbe infinitif de connaissance (et, pragmatiquement, par des actions de proximité, cf *laisser à* étudié par Legallois 2009).

La construction infinitive est transitive indirecte en double complémentation, ou transitive directe en double complémentation, l'objet pouvant se placer directement après le verbe ou indirectement après la proposition infinitive ce qui indique la double prédication du verbe dans la construction, à la fois sur les arguments X et Y et en tant que verbe pivot, sur la proposition infinitive (X donne (Y) à + INFINITIF / (Y) (à Z)). Le verbe est trivalent, il implique un agent, un objet optionnel et un bénéficiaire, souvent implicite. Le prédicat à deux arguments réfère à un événement complexe soit a) le bénéficiaire une fois en possession de l'objet donné (concret ou abstrait) peut réaliser une action avec l'objet reçu, soit b) l'action est de type factitive équivalente à 'faire faire' une action. Lorsque le bénéficiaire est implicite ou à la voix passive, l'objet devient sujet et c'est le second événement qui se trouve profilé (ex: *les pennos données à retirer*, Le Monde 2002). L'agent peut être impersonnel et suivi d'un pronom indirect représentant le patient (*on nous donne à penser que (...)*) ce qui introduit une valeur modale.

Selon Ruwet (1972), *donner* en français inclut le sens de causation (cf. 1a, 1b). Une décomposition en événement complexe incluant une causation est proposée par Goldberg selon un type d'événement que l'on peut traduire en français par CAUSATION de DEPLACEMENT construction CAUSED MOTION, dénomination qui décrit un événement complexe incluant un événement simple de type action, de la part d'un agent X causant le déplacement d'un objet Y en un lieu W, événement dont la nature est un accomplissement (1a -paraphrasé par 1b-, et 1c) :

(1a) *Stéphane a donné le livre à Arthur.*

(1b) '*Stéphane a fait avoir le livre à Arthur*' (Ruwet, 1972: 152).

(1c) Sam gave his car to the church (Goldberg 1995: xx).

La CAUSATION dans la construction possède une gradation, d'un sens faible de factitif (2) à un sens fort de requête (3), vers un sens d'ordre (4) :

(2) *Il nous donne à entendre que la situation est délicate.*

(3) *Paul a donné son article à relire à Jean.*

(4) *Ils sont partis en nous donnant la vaisselle à faire.*

En conclusion de cette section, nous pouvons avancer que la construction [donner à + INF] est une construction factitive, où *donner* a un rôle de semi-auxiliaire factitif proche de la famille restreinte des autres semi-auxiliaires factitifs *laisser à + prédicat, faire + prédicat*. Le verbe anglais *let* relève également de cette construction causative (voir à ce sujet l'article très nourri de Morgenstern 2004 sur les structures causatives en anglais et leur acquisition) de même que dans d'autres langues, russe, polonais, tchèque, le verbe *donner* joue ce rôle de causatif (cf. Von Waldenfels 2012). Cette construction factitive de *donner* peut mettre en arrière plan le sens central concret de DON mais profiler la CAUSATION ou un sens plus fort de REQUETE rendant les deux cadres sémantiques DON et REQUETE présents en même temps. Un troisième cadre sémantique d'INFORMATION peut aussi être activé dans la construction centrale ou dans une variation moins centrale de la construction comportant une clause comme nous l'avons analysé plus haut. Doit-on considérer la proposition infinitive comme ajoutant simplement un sens compositionnel de but à la première proposition principale? L'interprétation d'une part selon un cadre sémantique de DON activé par la présence d'un agent et d'un objet concret, confère à la proposition infinitive [à + V-INF] une valeur de circonstant de but. Ce but toutefois est pragmatiquement contraint en tant que but inhérent au procès, une action attendue comme possible: *donner sa voiture à réparer* est parfaitement normal tandis que l'expression *donner sa voiture à détruire* est moins probable. Le seul cadre de DON n'explique pas entièrement le sens de la construction, un autre cadre, celui de REQUETE est parfois dominant et dans tous les cas une implicature d'intentionnalité est présente, grammaticalement construite soit par l'infinitif soit par le substantif prédicatif: *donner ses chaussures à ressemeler, donner sa voiture au lavage, donner sa voiture au contrôle technique, le professeur donne des devoirs (à faire) aux élèves, le médecin donne un médicament à prendre*. Dans ce dernier cas, un émetteur demande/ordonne à un récepteur de réaliser une action, la construction est alors équivalente à une construction de TRANSFERT de valeur COMMUNICATION. Les verbes équivalents de la construction X *DONNER* Y + *Infinitif* sont alors *demander, ordonner, requérir*.

La construction a donc un sens à la fois global et compositionnel, sa coercion est double, portée par des implicatures pragmatiques et par sa nature grammaticale, ce qui permet d'interpréter simultanément le sens des unités lexicales qui la composent et le ou les cadres sémantiques pertinents, DON, INFORMATION, CAUSATION, REQUETE.

5.3.2. La question de la grammaticalisation des semi-auxiliaires en français et le cas de *donner + INF* semi-auxiliaire de causation

La problématique de l'auxiliarité et des périphrases verbales en français appelle plusieurs questions afin d'être en mesure de déterminer le statut de cette catégorie grammaticale. S'agit-il de co-verbes, de copules, de semi-auxiliaires ou d'auxiliaires ? Qu'est-ce qui différencie ces catégories ? Certaines langues, le kalam par exemple (Pawley 2011, 2012) compte des verbes en série, parmi lesquels le verbe *G* de causation qui peut s'associer au verbe *donner N, Gn*. Ce statut de verbe est placé à part. Ces verbes en constructions sérielles comme le montre Pawley, sont présents dans les langues océaniques, constructions que Rousseau 2005 différencie des co-verbes. Ces constructions à co-verbes sont illustrés également avec le chinois, ou construction à double verbes (cf *gei* in Badan en cours, Liu 2010, Peyraube 2015). Les verbes auxiliaires et semi-auxiliaires dans leur statut de verbes non pleins sont parfois nommés verbes vecteurs (cf Martin 2005). L'ensemble de ces formes, qui sont aussi des périphrases verbales, (constructions verbales à auxiliaires, semi-auxiliaires, verbes vecteurs) est aussi regroupé sous la dénomination "opérateurs de prédication" selon Martin 2005.

Comment expliquer le processus de grammaticalisation qui conduit à cette catégorie de semi-auxiliaires ? Continuum entre verbe plein et statut d'auxiliaire, s'agit-il de désémantisation (*bleaching*) à la source de la grammaticalisation et du changement de catégorie ? De nombreux semi-auxiliaires de temps, mode, aspect, comme *venir, aller, avoir, être*, etc, sont lexicalement des verbes très fréquents en diachronie et en synchronie. Ils expriment des concepts concrets, sont porteurs d'un sémantisme très large, et ils ont de ce fait tendance à la désémantisation comme l'a montré Marchello-Nizia (2011).

Le bon Usage (Grévisse et Goose, 1964) propose les définitions suivantes des auxiliaires et semi-auxiliaires en français selon les critères suivants:

On appelle verbe auxiliaire des verbes qui, dépouillant leur signification propre, servent de simples éléments morphologiques en se combinant avec d'autres formes verbales (surtout le participe passé). [. . .] Il faut ajouter les verbes dits semi-auxiliaires, qui, construits avec un infinitif, parfois un gérondif ou un participe, servent à exprimer diverses nuances de temps, d'aspect, (p1178, Grévisse).

(Le semi-auxiliaire est défini ainsi) :

Ce sont des verbes qui, construits avec un infinitif, parfois avec un participe ou un gérondif, perdent plus ou moins leur signification propre et servent à exprimer diverses nuances de temps, d'aspects ou autres modalités de l'action, (§789, p1192, Grévisse).

Dans un premier test sur l'ensemble des textes d'ancien français et de moyen français en corpus Frantext, les attestations de *donner à manger*, *donner à souper*, *donner à boire* se rencontrent dès les textes du 10^{ème} au 14^{ème}, c'est seulement dans les textes à partir de 1300 qu'apparaît la construction [donner à + verbe de cognition] avec des exemples de *donner à entendre*. La construction se libère au fil du temps pour laisser apparaître les formes plus tardivement par analogie *donner à connaître* (1405), *donner à croire* (1405). On voit dans l'extrait suivant que les constructions de semi-auxiliaires suivi d'un infinitif, [vouloir + inf] et [devoir + inf], [faire + inf] sont tout aussi réalisables à la même période (1) *faire jurer*, (2) *donner à entendre*, (3) *devoir donner*, (4) *vouloir donner* :

Il leur (1) fist jurer qu'ilz ne le descouvreroient point. Puis leur (2) donna à entendre en mentant comme Gadifer et Bettencourt leur (3) devoient donner à Remonnetde Levedan).
([5302] 6207 - LA SALLE Gadifer de, *Le Canarien*, 1404-1406 : 37.

On trouve profusion chez cet auteur, La Salle, dans le texte *Le Canarien* de l'expression *donner à entendre*. En 1405, on observe une libéralisation de la périphrase verbale en construction de type [AUX-causation + inf], *donner à connaître*, *faire connaître*, quelques exemples également de la construction à double proposition infinitive *vouloir donner de faire*. Chez Christine de Pisan, la périphrase est si usitée qu'elle représente 1/3 environ des attestations du verbe *donner* : ((4) *me vouloir donner du mal 1405 :99*), (*donner à souffrir 1405 :128*), (*devoir donner 1405 :153*), (*donner à gagner 1405 :214*).

Nous avons sur ce premier constat d'attestation de la forme de semi-auxiliaire de causation en ancien français et moyen français conduit un test systématique sur cent exemples de la forme *donner* (cf tableau n° 18) selon les quatre périodes diachroniques définies par Frantext, ancien français, moyen français, français de la renaissance, français moderne. Les cent exemples systématiques ont limité le relevé, considérant que les flexions du verbe ne sont pas toutes exhaustives et que de nombreuses formes d'ambiguïté interviennent avec d'autres formes. Ils ont néanmoins permis une comparaison a) entre *donner* et les six autres formes verbales de semi-auxiliaires de causation, modalité, temporalité/aspectualité (*aller* et *venir de* pour nos exemples) (cf tableau n°17).

Selon Gosselin 2012, toute la difficulté tient au parcours de grammaticalisation des semi-auxiliaires, et selon les termes de Meillet, auteur du terme « grammaticalisation », à

« l'attribution du caractère grammatical à un mot jadis autonome » Meillet 1912: 131). Ainsi les questions suivantes émergent, très directement liées aux questions qui se posent pour l'ensemble des semi-auxiliaires qu'il s'agit d'envisager comme lexème ou grammème.

Parmi les semi-auxiliaires, doit-on considérer la forme *donner à* ainsi que les autres formes davantage lexicalisées telles *se mettre à*, *venir de* comme une simple phraséologie et dans ce cas des lexèmes. Le phénomène de changement diachronique relèverait alors d'un cas de lexicalisation par figement. La question est donc de savoir si les périphrases verbales que sont l'ensemble des semi-auxiliaires appartiennent au système verbal français (cf Gosselin 2012). Selon Imbs, dans la continuation des travaux diachroniques de Meillet 1912 :

L'histoire nous apprend qu'avant d'avoir été des formes simples, le futur et le « conditionnel » avaient été des périphrases formées d'un infinitif et d'un (semi-) auxiliaire (chanter-ai) ; d'autre part il est incontestable que les formes composées et surcomposées du verbes sont des périphrases, et que cela ne les a pas empêchées d'entrer dans le tableau des formes verbales étudiées en morphologie. C'est une question de savoir si les périphrases verbales formées à l'aide de semi-auxiliaires (aller, devoir, etc.) ou de locutions semi-auxiliaires (être en passe de ...) doivent figurer aussi dans le tableau des formes verbales (Imbs 1960 : 6).

La réponse que peut apporter notre étude de cas du verbe *donner* en diachronie est que cette forme locutionnelle grammaticale que sont les semi-auxiliaires de temps, mode, aspect, cause, est permise par la liberté de développement des formes en périphrases verbales plus largement. Il s'agit donc d'une analogie par attraction avec le développement des périphrases verbales en diachronie. La forme de *donner* en tant que périphrase verbale de causation, par analogie, suit donc l'évolution de la catégorie grammaticale semi-auxiliaire, qui se détermine bien de manière marquante par un comportement constant et progressif sur les six formes de semi-auxiliaires modaux et temporels-aspectuels étudiés dans notre échantillon (cf tableau n°18). Ainsi, la construction du semi-auxiliaire *donner à*, est en cela, non seulement un cas illustrant la lexicalisation. L'apparition d'une forme locutionnelle repose sur un certain degré de figement lexical avec restriction de sens (par métonymie, affaiblissement du sens dont la mise en premier plan est réalisée sur l'une des composantes de sens). C'est aussi un cas de grammaticalisation (par affaiblissement du sens, *bleaching*), suivant le chemin de grammaticalisation universelle de verbe plein vers une forme d'auxiliaire.

De ce point de vue, cet emploi du verbe *donner* en construction infinitive illustre bien la problématique des semi-auxiliaires en retraçant précisément l'évolution d'une grammaticalisation par analogie, ce que montre notre relevé diachronique des semi-auxiliaires (cf tableau n°17) en comparaison avec le relevé de *donner* (cf tableau n°18).

Le relevé que nous proposons dans l'échantillonnage ne tient pas compte des auxiliaires *avoir* et *être*, mais seulement des semi-auxiliaires pour les raisons suivantes :

La principale différence entre auxiliaire et semi-auxiliaire est la suivante : l'auxiliaire est intégré dans le système verbal, grammaticalisé, tandis que le semi-auxiliaire est en voie de grammaticalisation (Liere 2011 :33).

Nous pouvons constater très nettement sur le corpus Frantext que les auxiliaires *être* et *avoir* en français en diachronie sont établis dès les textes du 10^{ème} siècle sans effort et avec systématisme. Les semi-auxiliaires de modalité (*devoir, falloir, vouloir*), causation (*faire*), temporalité aspectualité (*aller, venir de*) sont d'une part attestés plus tardivement et par ailleurs, sont sujets à des vagues de mode, à des tournures favorisées par des auteurs affectant les périphrases verbales. C'est le cas par exemple de Christine de Nizan (texte de 1548 par exemple). Ce phénomène est décrit dans Grévisse et Goose 1964 *Le Bon Usage*, également dans Liere 2010. Le pourcentage des semi-auxiliaires est beaucoup plus fort en moyen français qu'en ancien français.

Tableau n°17: *Les semi-auxiliaires dans Frantext*

Echantillon sur 100	Ancien français Dates 1100-	Moyen français Dates 1400-	Français renaissance	Semi-auxiliaire
<i>Faire</i>	11/100 (total 23491)	15/100 (total 50 000 max)	6/100 (total 40611)	Causation
<i>Devoir</i>	13/100 (total 9456)	49/100 (total 25137)	18/100 (total 10602)	Modalité
<i>Falloir</i>	1/100(total 620)	12/100 (total 1419)	54/100 (total6276)	Modalité
<i>Vouloir</i>	54/100(total 1070)	65/100 (total 6545)	71/100 (13006 total)	Modalité
<i>Pouvoir</i>	13/100 (total 7037)	56/100 (total 24488)	44/100 (26858total)	Modalité
<i>Aller</i>	16/100(total 7844)	8/100 (total 19458)	31/100 (10480 total)	Temporalité/aspectualité
<i>Venir</i>	3/100(total 9516)	3/100 (total 22786)	15/100 (11759 total)	Temporalité/aspectualité

Le tableau fait apparaître que les modaux *devoir, falloir* et *pouvoir* connaissent l'augmentation la plus marquante entre l'ancien français et le moyen français, leur fonction de modal est marquée par l'usage suivi de l'infinitif. Les résultats sur les semi-auxiliaires *aller* et *venir* montrent également une augmentation marquante de l'ancien français à la Renaissance.

Seul le verbe *faire*, en tant que semi-auxiliaire de causation ne montre pas une courbe de croissance marquante.

En comparaison les résultats pour le verbe *donner* sont les suivants :

Tableau n°18 : Construction de donner semi-auxiliaire dans Frantext

Echantillon sur 100	Ancien français	Moyen français	Français renaissance -1598	Français Moderne 1598-2012	Semi-auxiliaire
<i>Donner</i>	0/100 (total 1098)	0/100 (total 9401)	2/100 (total 9207)	4/100 (total 50000 maxi)	Causation + transfert + temporalité + déontique

La fonction de semi-auxiliaire, le glissement de verbe plein vers la fonction grammaticale de périphrase verbale se fait progressivement aux environs du 15^{ème} siècle. On observe qu'il s'agit d'un microphénomène, d'un emploi qui s'est grammaticalisé et a constitué l'un des sens du verbe *donner*, phénomène très nettement situé entre le 15^{ème} et le 16^{ème} siècle où se trouvent nos quatre exemples contre 0 avant et 2 après 1598.

Ces dates montrant l'émergence de la périphrase verbale du 15^{ème} au 16^{ème} siècle viennent à l'appui et concordent avec les autres périphrases de type expressions complexes, telles qu'elles ont été étudiées par Fager et De Mulder 2007. Nous pouvons à partir de cette petite étude affirmer par ailleurs que le verbe *donner* a bien deux emplois grammaticaux, de verbe plein et de verbe vecteur en semi-auxiliaire de causation. Le verbe *donner*, par analogie avec les semi-auxiliaires et périphrases verbales a évolué progressivement en étendant son spectre de sens et sa grammaire à des emplois de semi-auxiliaire de causation, comme le semi-auxiliaire, factitif *faire* par lequel il est paraphrasable. Dans ces emplois de semi-auxiliaire, c'est en premier plan le transfert qui est profilé et constitue la spécificité de ce verbe au regard du factitif *faire*. En arrière plan la causation est profilée.

Nous avons montré dans le présent travail qu'il est possible d'associer les études sur la grammaticalisation, lexicalisation à une approche sémantique et syntaxique cognitive selon la grammaire cognitive de constructions ce qui permet d'approfondir la compréhension des processus de polysémie d'une forme, en relation avec le changement linguistique en diachronie, changement tant lexical que grammatical (cf Sweetser 1990).

5.3.3. La question de l'auxiliarité. Grammaticalisation et changement linguistique : Hypothèses et proposition pour un modèle constructionniste

Selon Krönning 2003, une définition universelle de l'auxiliarité peut être approchée de la manière suivante, selon la notion de focalisation qui permet de conduire des tests d'auxiliarité, détectable alors, quelle que soit la catégorie morphologique concernée, qu'il s'agisse de coverbes dont l'exemple est détaillé ci-dessous ou de verbes supports :

(...) S'il a les propriétés d'être focalisable, le coverbe est rhématique et, par conséquent, il n'est pas un auxiliaire selon notre définition (...). Ainsi les coverbes de (11) et (12), veut et doit, ce dernier ayant la signification déontique (D) d'obligation, sont focalisables et ne sont donc pas à considérer comme des auxiliaires au sens strict :

11. Elle veut partir. > Elle le veut.
12. Elle doit travailler. > Elle le doit.

Par contre, les deux coverbes de (9), a et dû, ce dernier ayant la signification épistémique (E) de probabilité, ne sont pas, comme il ressort de (13) et (14), focalisables :

13. Kerstin a dîné. > *Elle l'a.
14. Kerstin doit travailler. > *Elle le doit.

Non focalisables, ils ne sont pas rhématiques, et non rhématiques, ils sont des auxiliaires au sens strict. Le premier coverbe de (9), avoir, est un « auxiliaire ad-rhématique », qui, appartenant au substrat, comme il ressort de (8a) et (8b), a pour fonction de localiser déictiquement le rhème, et corollairement, la relation prédicative qui unit le rhème au thème, dans le temps :

- 8a. Où (Kerstin a-t-elle dîné) ?
8b. Qu'(a fait Kerstin) ?
9. Kerstin a dû (dîner (au restaurant)).

Le second coverbe de (9), devoir, est un « auxiliaire ad-focal », qui a pour fonction de modaliser le foyer stratificationnel de l'énoncé. Ce qui est « probable » dans l'énoncé (9) ; inséré dans le contexte (8a), ce n'est pas que Kerstin a dîné à un endroit donné, substrat présumé de cet énoncé, mais c'est qu'elle a dîné au restaurant plutôt que dans un café ou à la maison. A la différence de l'auxiliaire ad-rhématique, l'auxiliaire ad-focal n'est pas substratifiable. Aussi devoir est-il absent des substrats S1 et S2 des interrogatives partielles (8a) et (8b) et, de plus, il est impossible de l'y introduire. En effet, l'auxiliaire ad-focal est extérieur au contenu « véridicible » de l'énoncé (thème, ad-rhème, rhème) : il n'est que « montré ». Est véridicible ce qui est justifiable d'une appréciation en termes de vérité ou de fausseté, alors que ce qui est montré n'est pas justifiable d'une telle appréciation.(...) (Kronning 2003 : 339-341).

La question de l'évolution diachronique des modaux, de la force de validation et de l'instance de validation. Ces aspects sont proposés dans Van der Auwera comme parcours de directionnalité (« path of directionality ») entre force interne et force externe. Traugott propose d'évaluer les changements en diachronie de valeur des modaux en anglais, du 7^{ème} siècle au 11^{ème} siècle, dans Traugott et Dasher 2002. Sweetser 1990 a proposé une explication métaphorique avec un sens racine « root », pour les modaux. Traugott et Dasher se sont davantage orientés vers la métonymie comme explication. Ziegeler 2011 retrace les positions de chacun.

L'explication de Sweetser est métaphorique, l'explication de Traugott est pragmatique, conversationnelle, l'explication de Nuyts est functionaliste, changement fonctionnel.

Je propose qui repose méthodologiquement sur des principes d'analyse des extensions de type polysémiques, tel que cela est proposé dans Hopper and Traugott, la particularité des processus d'extension est expliquée en partie par des profilages de cadres. L'explication interne de l'émergence de la construction et la motivation du changement linguistique est celle de la polysémie. Une nouvelle construction se fonde sur un cadre sémantique préexistant. L'explication externe du processus est celui de l'analogie par attraction avec la construction, ce que montre le cas de *donner*, très faible en pourcentage, mais une construction dont la saillance (Bybee 2011) et la productivité est attestée en tant que construction causative : [AUX CAUS + INF].

CONCLUSION GENERALE

La synonymie est un principe exploré par les travaux en linguistique française, ou dans les travaux contrastifs mis en place par les linguistes français, notamment au CRISCO dans les écrits de Jacques François (Dutoit et François 2007, François, Leeman et Le Pesant 2007), dans les travaux en linguistique anglaise (Atkins et Levin 1995) ainsi que dans la méthodologie d'expérimentations développée en psychologie cognitive (Majid et Bowerman eds 2007, 2010). Ce principe conduit à une méthode d'analyse systématique des propriétés syntaxiques et sémantiques convergeant en classes.

Nous avons analysé dans cet ouvrage les propositions de Levin et Rappaport 2005 rattachées au modèle du gouvernement et du liage dont la perspective est une systématisation de la décomposition sémantique ayant pour objectif la description des événements. Dans ces travaux sont détaillés les prémisses de la théorie lexicale, théorie projectionniste, fondés sur les principes de la grammaire générative, mais qui s'en différencie toutefois en ce qu'elle considère le lexique, les descriptions lexico-sémantiques des verbes, comme étant centrales pour prédire la projection des arguments du verbe. Ainsi, ce que la typologie de Levin et Rappaport propose, ce n'est pas un lexique du sens des verbes, mais une représentation des constructions syntaxiques des verbes associée à leur décomposition sémantique, ce dans une perspective de prédiction sur la valence du verbe.

Cette théorie, explicative, a pour objet d'interpréter les constructions syntaxiques en relation avec des composantes sémantiques prévalant aux emplois des verbes en contexte. Elle est en ce sens proche de la grammaire cognitive des constructions, mais s'en distancie fondamentalement à ce stade sur deux points. L'approche est lexicaliste et projectionniste d'une part et par ailleurs elle exclut certaines constructions du lexique, la phraséologie, contrairement à Fillmore, Kay et O'Connor (1988).

L'approche proposée par Levin et Rappaport 2005 est séduisante, nous pensons toutefois qu'une prédiction sur l'ensemble des sens des verbes et des réalisations en contexte n'est pas possible dès que le travail sur corpus commence. Plusieurs difficultés à partir d'une décomposition des événements selon ce modèle se présentent, concernant les langues non analytiques d'une part, qui ne peuvent être décrites selon ce modèle construit à partir de l'anglais. Les verbes dans les langues où le verbe n'est pas le seul élément porteur de l'événement, celui-ci étant distribué sur un ensemble de morphèmes, peuvent difficilement être décrits, voire modélisés ou annotés à partir de ce modèle des événements. Comparativement,

une représentation en termes de constructions et de cadres sémantiques, (par exemple la construction de TRANSFERT cf. étude du verbe *donner* en chapitre six) est plus souple sur plusieurs langues.

Les difficultés soulevées par le modèle de Levin, Levin et Rappaport relèvent d'autre part des phénomènes d'idiosyncrasie, dénommés dans le modèle ainsi exclusivement pour les constructions syntaxiques non typiques (ex : *the bullet whistled through the air* ('La balle a sifflé dans l'air') Levin et Rappaport 2005). Pourtant plus largement dans une langue ces phénomènes suivent un continuum comprenant des contextes non typiques, ceux qui sont décrits ici, et peuvent être représentés en termes de constructions syntaxiques (cf Willems) ou de constructions cognitives plus abstraites CAUSE MOTION (cf. Goldberg). Ce modèle de construction cognitive est plus flexible et peut rendre compte des énoncés idiomatiques, des expressions figées, des expressions à verbes supports, d'une idiomaticité légère à une phraséologie plus fixe. Outre ces phénomènes lexicaux, les phénomènes sémantiques, de sens abstrait, figuratif, métaphoriques ne sont pas envisagés dans le modèle de Levin, Levin et Rappaport. Pourtant, la part d'une langue qui est dénommée idiosyncrasique par les auteurs dans les travaux décrits ici, ne se restreint pas exclusivement aux particularités de sens métaphoriques des verbes (ex : *the bullet whistled through the air*, '*La balle a sifflé dans les airs*' in Levin et Rappaport 2005), ou aux usages non conventionnels (ex : *Chris burped the baby*, '*Chris a fait faire son rot au bébé*', ib.). Le sens figuratif d'une langue s'étend à un fonctionnement beaucoup plus large qui comprend des usages lexicaux métaphoriques et de nombreuses unités phraséologiques, catégories non abordées dans les travaux des auteurs. La phraséologie représente une part importante d'une langue, or les collocations (semi-phrasèmes), les expressions figées (quasi-phrasèmes), les locutions (phrasèmes complets) sont des phénomènes d'idiosyncrasie qui ne sont pas entièrement prédictibles selon les règles d'un système. La grammaire cognitive de construction propose de tenir compte de ces phénomènes en les regroupant sous la dénomination de construction qui assemble en surface les propriétés sémantiques, syntaxiques et lexicales des entités phraséologiques de nature lexicale ou grammaticale.

Par ailleurs, l'approche projectionniste propose une représentation polysémique du sens des verbes reposant sur une distinction événementielle, mais est-il par exemple vraiment plus juste lexicalement et sémantiquement pour les énoncés *He swept the floor* ('Il a balayé le sol'), *He swept the floor clean* ('Il a nettoyé le sol au balai') de passer d'une représentation homonymique à une représentation polysémique ? Ces énoncés doivent-ils être considérés comme polysémiques et les sens des occurrences distincts parce que les emplois rendent

compte de deux structures événementielles ? Si la régularité et la systématique des constructions selon les classes verbales sont largement prouvées, l'affirmation de Rappaport et Levin 1998 selon laquelle les alternances diathétiques constituent des instances de polysémie régulière, au même titre par exemple que la métonymie, doit toutefois être soumise à la discussion. Les régularités sont de natures distinctes, lexicales, sémantiques, syntaxiques, et ce sont celles-ci qu'il faudrait s'attacher à décrire. Une approche projectionniste, en comparaison d'une démarche sémantique décompositionnelle, situe la réflexion selon des principes syntaxiques et cognitifs, au travers de règles de liage, et apporte à l'analyse sémantique des verbes une description des événements qu'ils représentent.

Pour rendre compte de la décomposition sémantique des événements selon une construction, nous avons présenté plusieurs typologies. Outre la nature aspectuelle de la construction, caractérisée par une typologie des événements, nous avons avancé, selon Willems 2012, la nécessité d'introduire la cause comme catégorie supplémentaire dans la décomposition (ainsi que comme catégorie pour l'annotation des types de constructions, CAUSED MOTION 'CAUSE MOUVEMENT', CAUSED RESULT 'CAUSE RESULTAT', CAUSE POSSESSION 'CAUSE POSSESSION'). Celle-ci constitue un facteur distinctif entre les constructions syntaxiques pour un même lexème. Il est par ailleurs indispensable de tenir compte selon une approche descriptive comparative d'autres catégories, la modalité et l'évidentialité.

Nous avons pu observer en chapitre trois dans le travail contrastif des verbes de séparation en français et en anglais étendu à l'observation de deux autres études en japonais (Fuji 1999, Fuji et al. 2014) et en suédois (Viberg 2007), les traces d'une polysémie radiale. Il apparaît qu'un cadre sémantique central prototypique ou plusieurs cadres sémantiques centraux sont possibles, qui donnent lieu à des extensions de sens sur la base d'extensions concrètes ou abstraites, de nature métonymiques ou métaphoriques. Des processus d'affaiblissement de sens, de lexicalisation sont en jeu. La relation entre cadres sémantiques au sein de la catégorie conceptuelle peut être directe ou indirecte. Par ailleurs l'extension de sens ne se fait pas exclusivement à partir d'un cadre sémantique central, prototypique, plusieurs configurations polysémiques sont possibles. Pour *break*, le cadre sémantique central DIVISION est rattaché conceptuellement à la classe des verbes de SEPARATION et ce cadre sémantique donne lieu à des extensions métaphoriques. Le verbe *couper* organise ses sens en deux grands ensembles: DIVISION (*couper une branche*) et DECONNEXION (*couper l'eau, couper l'électricité*). Les distances et regroupements de sens correspondent dans une certaine mesure à ce que la lexicographie nomme « distance sémantique », qui sont les distances entre sens d'un lexème,

calculées selon la proximité sémantique et syntaxique de ses sens, au sein de la microstructure d'un article de dictionnaire. Pourtant les cadres sémantiques ne sont pas strictement assimilables aux sens tels qu'ils sont définis en lexicographie. Les cadres sémantiques sont de nature conceptuelle et sont à l'interface des propriétés sémantiques, syntaxiques et cognitives. Nous postulons que les cadres sémantiques et facettes de cadres sémantiques sont identifiables par les constructions syntaxiques dans la phrase, il existe une correspondance entre cadres sémantiques et cadres syntaxiques.

L'étude comparative développée en chapitre trois et la méthode selon les cadres sémantiques s'est étendue au japonais, ce qui a permis de dégager d'autres dimensions sémantiques, d'affirmer la méthode comparative, et d'approfondir également le fonctionnement selon des cadres sémantiques multiples (*multi-frames*):

English, French, and Japanese are quite distinct in their semantic typologies. English, for example, incorporates manner readily into lexical verb meanings such as run, walk, skip, and jump, while path is expressed as a satellite, such as into the room (and is thus a "satellite-framed" language in the sense of Talmy 1985, Slobin 1996, Talmy 2000: 213-288, and Slobin 2006, among others). French, on the other hand, normally expresses path in the verbal stem (entrer 'enter', sortir 'go out') and manner in an added modifier phrase (and is thus a "verb-framed" language). Japanese uses manner adverbs, as well as other strategies such as serial and compound verbs and ideophones, which will not be discussed here (Fuji et al., 2014).

Il reste beaucoup à faire, notamment en direction de nouvelles élicitations afin de comprendre entièrement la structuration de cette catégorie conceptuelle fondamentale qu'est la catégorie des verbes de SEPARATION en langues, nous poursuivons l'étude en ce sens (cf. Sweetser et Bouveret eds., en préparation).

La délimitation d'ensemble de verbes qui reposent sur des propriétés de quasi-synonymie et d'alternances verbales tel que le propose Levin 1993, Levin et Rappaport 2005 permet de formuler des hypothèses sémantiques fines, comme celle de cause interne vs cause externe pour expliquer les comportements syntaxiques des verbes au sein de la classe et leur sélection des arguments. C'est dans cette direction syntaxique et sémantique distributionnelle et non strictement lexicale interne du sens dénotatif du verbe que s'est engagé le travail de comparaison et d'étude de la syntaxe et sémantique des verbes de SEPARATION.

C'est sur ces critères de similarités sémantiques et syntaxiques d'alternances que les trois verbes français de l'étude n°1 ont été choisis : *casser, briser et rompre*. Nous avons cherché à comprendre les raisons profondes qui donnent lieu à des réalisations syntaxiques ou à des alternances selon les contextes d'emploi, selon le sens des verbes en contexte. L'exploration a été menée sur des énoncés concrets, mais également abstraits, figuratifs ou métaphoriques.

L'intérêt de l'analyse selon les classes verbales de Levin est de proposer une analyse distributionnelle systématique fine pour comprendre la dénotation des lexèmes, leur sens lexical et la part de sens due aux arguments. Il s'agit d'une analyse valencielle.

Je propose dans l'étude des verbes *casser*, *briser* et *rompre*, étude de cas n°1 des verbes de segmentation/fragmentation, d'utiliser cette méthode de décomposition distributionnelle dans un premier temps, qui s'apparente à l'analyse lexicale componentielle (vs analyse structurale). Notre choix théorique d'une modélisation selon la grammaire de construction permet toutefois d'aller au-delà des classes sémantiques en langue si l'on veut considérer le verbe selon ses différents sens et contextes en corpus, ses sens concrets, abstraits, figuratifs et métaphoriques. Par exemple pour un verbe comme *whistle* ('siffler') dans l'énoncé suivant : *The bullet whistled through the air* 'La balle a sifflé dans les airs', syntaxiquement la construction avec préposition est plus proche d'un verbe de mouvement que d'un verbe de son et peut se décomposer en 'X + prédicat de mouvement + lieu Y' tout comme le verbe *run* ('courir') dans la phrase : *He ran through the street* 'Il a couru dans la rue'. Dans cet exemple, il s'agit ici tel que l'a analysée Goldberg 1995 d'une construction de type CAUSED MOTION associée à un verbe de son.

Les fondements cognitifs de la CCG impliquent un processus de catégorisation de la langue, qui n'est pas défendu dans le modèle de Levin d'inspiration générativiste où les propriétés sémantiques sont exclusivement issues du lexique (décomposition sémantique) et de la syntaxe (structure événementielle, structure argumentale). Comme le souligne Goldberg :

By recognizing the existence of contentful constructions, we can save compositionality in a weakened form: the meaning of an expression is the result of integrating the meanings of the lexical items need to claim that the syntax and semantics of the clause is projected exclusively from the specifications of the main verb (Goldberg, 1995 : 16).

Les deux approches des constructions, la première celle de Levin, à partir des projections du verbe ou la deuxième celle de Goldberg, constructionniste, ne partagent pas un postulat cognitif mais elles ne sont pourtant pas incompatibles étant donné que la GxC traite des unités constructionnelles exclusivement de surface dans la phrase. Elles peuvent également se rejoindre sur la notion de phraséologie. Les processus sémantiques de métonymies, s'ils ne sont pas mentionnés dans les travaux de Levin 1993, Levin et Rappaport 2006, seraient épistémologiquement envisageables d'un point de vue lexical et sémantique ; en revanche les processus métaphoriques sont rejetés par leur approche syntaxique tandis qu'il sont considérés par les travaux de grammaticalisation et lexicalisation, spécialistes de diachronie (Hopper and

Traugott 1993, Traugott and Trousdale 2013) et les théoriciens en grammaire de construction spécialistes de diachronie (Hilpert 2014).

Une conception cognitive des constructions empêche-t-elle de recourir à des développements proposés par les lexiques syntaxiques et à une modélisation selon une structure des événements ? Cette modélisation est nécessaire pour expliquer leur processus de catégorisation, leur mode de référenciation et de représentation du particulier au général, c'est l'objet du travail en cours de Croft (Croft 2012, Croft 2016, Croft 2017). Les compatibilités suivantes peuvent être possibles : rôles sémantiques (theta rôles), rôles de cadres sémantiques (*frame role*). La décomposition en types d'événements (François 2013, François 18989, François et Mendes 2011, François et Gosselin 2001, Willems 2012) et force dynamique des événements est compatible dans une certaine mesure. Croft 2012, de Mulder 2007 proposent des voies que nous souhaitons explorer plus avant. Par ailleurs, le modèle de la temporalité en français développé par Gosselin, notamment les travaux postérieurs à 2011 et l'ouvrage sur les modalités (Gosselin 2012) s'ouvrent à une compatibilité avec les constructions de nature cognitive. L'analyse du subjonctif dans Gosselin 2015, sans pour autant rejeter les arbres syntaxiques comme le souhaite Croft 2001 dans son modèle *Radical construction grammar*, permet une compatibilité entre des constructions relevant de la grammaire cognitive et une interface syntaxe-sémantique. C'est cette voie médiane, entre syntaxe, sémantique et cognition intégrant les théories de la lexicalisation-grammaticalisation de Hopper et Traugott 2003, Brinton et Traugott 2005, Traugott et Dasher 2002, Traugott and Trousdale 2013 ainsi que la théorie des classes verbales (Levin 1993, Levin et Rappaport 2005, Atkins et Levin 1995) que nous empruntons.

L'ensemble de ces approches et de ces propositions est compatible avec la notion de *cadre sémantique* empruntée à théorie *Frame Semantic* de Fillmore 1982. Notre travail tient compte d'un continuum entre grammaire et lexique. La notion de catégorisation est fondamentale dans notre analyse, tout comme dans l'ensemble des travaux en sémantique lexicale cognitive. Elle explique le double ancrage onomasiologique et sémasiologique des unités en discours, lexèmes, grammèmes ou constructions. La méthodologie du travail sur les verbes rep en langue. Par ailleurs, nous prenons position dans ce travail pour une voie médiane également qui envisage la métonymie, tout autant que la métaphore comme deux processus de lexicalisation et grammaticalisation (cf. Dancygier and Sweetser 2014, Kronning 1996, Sweetser 2009). La métonymie est un principe régulier, bien connu et largement décrit dans les travaux de lexicographie. Dans les deux études de verbes en chapitre trois et en chapitre quatre,

les analyses illustrent les concepts présentés et défendus jusqu'ici et proposent des approfondissements notamment du concept de cadre sémantique et de la décomposition des événements pour l'analyse des constructions.

Pour terminer, notre questionnement à venir sur la notion de construction sera en relation avec celle du changement linguistique tel qu'il est posé par Fried :

Part of the challenge is rooted in the basic, obvious, but analytically non trivial fact that language is always situated in context, which also implies a connection between linguistic change and language use. (Fried 2013 :419).

Nous entendons explorer cette question des constructions et du changement dans l'usage en synchronie sur des corpus de néologie contemporaine (corpus de twitts) qui permettront d'observer l'innovation lexicale et grammaticale à travers l'émergence de nouvelles constructions. Nous souhaitons poursuivre également plus avant l'exploration de la motivation cognitive du changement en diachronie avec l'étude du verbe *donner* et définir en cela plus finement la notion de construction et de constructionnalisation, c'est le sens de notre ouvrage collectif à venir.

Index des tableaux

Tableau n°1	: p. 18
Tableau n°2	: p. 26
Tableau n°3	: p. 37
Tableau n°4	: p. 48
Tableau n°5	: p. 55
Tableau n°6	: p. 71
Tableau n°7	: p. 76
Tableau n°8	: p. 78
Tableau n°9	: p. 83
Tableau n°10	: p. 101
Tableau n°11	: p. 114
Tableau n°12	: p. 116
Tableau n°13	: p. 117
Tableau n°14	: p. 131
Tableau n°15	: p. 133
Tableau n°16	: p. 136
Tableau n°17	: p. 146
Tableau n°18	: p. 146

Index des schémas

Schéma n°1	: p. 27
Schéma n°2	: p. 40
Schéma n°3	: p. 40
Schéma n°4	: p. 40
Schéma n°5	: p. 52
Schéma n°6	: p. 55
Schéma n°7	: p. 57

Références bibliographiques

- ALONSO-RAMOS, M. (2007). "Toward the synthesis of support verb constructions : distribution of syntactic actants between the verb and the noun", in WANNER, *Selected Lexical and Grammatical issues in the Meaning-Text Theory*, John Benjamins Publishing Company, Amsterdam, New York, pp. 93-134.
- APRESJAN, J. (1973). « Regular Polysemy », in *Linguistics* 142, pp.5-32.
- APRESJAN, J. (2000). *Systematic Lexicography*, Oxford University Press.
- ATKINS, B.T.S., B. LEVIN & A. ZAMPOLLI (1994). "Computational Approches to the Lexicon: an overview", CH.2, in ATKINS and ZAMPOLLI (eds.), *Computational Approches to the Lexicon*, Oxford University Press, Oxford, pp.17-45.
- ATKINS, B.T.S. & B. LEVIN (1995). "Building on a corpus: A Linguistic and Lexicographical look at some nearby synonyms", *International Journal of Lexicography*, 8, Oxford University Press, Oxford, pp. 85-114.
- ATKINS, B.T.S., J. KEGL & B. LEVIN (1988). "Anatomy of a verb entry: from Linguistic Theory to Lexicographic Practice", in *International Journal of Lexicography*, 1(2), Oxford University Press, Oxford, pp. 84-126.
- BAKER, C.F., & J. RUPPENHOFFER (2002). "FrameNet's Frames vs. Levin's Verb classes", in LARSON and PASTER (eds), *Proceedings of the 28th annual Meeting of the Berkeley Linguistics Society*, Berkeley, Ca., pp. 27-38.
- BADAN, L. (à paraître). « GEI : a unified perspective », in BOUVERET M., (à paraître).
- BARBET, C. (2013). *Sémantique et pragmatique de verbes modaux du français : données synchroniques, diachroniques et expérimentales*. Thèse de doctorat, Université de Neuchâtel.
- BENVENISTE, E. (1971). *Problèmes de linguistique générale II*. Paris: Gallimard.
- BERLIN & P., KAY, (1969). *Basic Color Terms, their Universality and Evolution*, University of California Press, Berkeley, CA, 1969. Reprinted in 2000.
- BLANSITT, E. L., (1988). "Datives and allatives". In M. Hammond, E. Moravcsik & J. Wirth (Eds.), *Studies in syntactic typology*. Amsterdam: John Benjamins, pp.173-191.
- BODEGRAVEN van, N., & E. van BODEGRAVEN (2004). Organized phonology data of the Gizrra language, *Glottolog 2.7* edited by Hammarström, Harald & Forkel, Robert & Haspelmath, Martin & Bank, Sebastian
- AKIN, S. et BOUVERET, M. (à paraître). « Grammar in usage and grammaticalization of DAN constructions in Kurmanji Kurdish », in Bouveret, M. (à paraître), John Benjamins Publishing company, CAL collection.
- BOUVERET, M. (à paraître), *From Lexicalization to Grammaticalization : a study of GIVE constructions in languages*, John Benjamins Publishing company, CAL collection
- BOUVERET, M. (à paraître). « Introduction », in Bouveret (Ed.), *From lexicalization to grammaticalization: a contrastive study of GIVE constructions in languages*, CAL collection, John Benjamins Publishing Company.
- BOUVERET, M. (2012). « Give frames and constructions », in Bouveret & Legallois (eds) *Constructions in French*, CAL collection, John Benjamins Publishing company.
- BOUVERET, M. & D. LEGALLOIS (2012). « Introduction », in Bouveret and Legallois (Eds)

Constructions in French, CAL collection, John Benjamins Publishing company.

BOUVERET, M. & E. SWEETSER (2010). "Multiple frame semantics, metaphoric extensions and grammar". *Proceedings of the 35th Berkeley Linguistics Society*, University of California, Berkeley, pp. 49-60.

BOUVERET, M. & E. SWEETSER (2009). "Break verbs and Frame Semantics", Non published communication, Fillmorefest Conference, in honor of Charles Fillmore's birthday, University of California, Berkeley, July 2009.

BOUVERET, M. (2009). "Give verb object constructions from grammar to idioms". *Proceedings of the 35th Berkeley Linguistics Society*, University of California, Berkeley.

BOUVERET, M. & C. J. FILLMORE (2008). Matching verbo-nominal constructions in FrameNet with lexical Functions in MTT. *Proceedings of the 13th Euralex Congress*, European Association of Lexicography, Universidad Pompeu Fabra, Barcelona, July 18, 2008, pp. 297-308.

BOUVERET, M. (2006). "Etude comparative de la phraséologie dans six dictionnaires de langue française." In A. Häcki-Buhofer & H. Burger (Eds.), *Phraseology in motion*.

Proceedings zu Europhras Basel 2004. Baltmannsweiler: Schneider Verlag. pp. 289-298.

BRIAN, N., G. R. & E. DIEDRICHSEN (Eds), (2015). *Argument realisation in GET, TAKE, PUT, GIVE and LET verbs* (Institute of Technology, Blanchardstown Dublin, Ireland / Ghent University / Microsoft European Headquarters, Dublin, Ireland. Studies in Language Companion Series.

BRINTON, L. J. & E. C. TRAUOGOTT (2005). *Lexicalization and Language change*, Cambridge University Press.

BYBEE, J. (2011). « Usage-based theory and Grammaticalization » in HEINE and NARROG (eds.) *The Oxford Handbook of Grammaticalization* . Oxford University Press. pp. 69-79.

BYBEE, J. (2010). *Language, Usage and Cognition*. Cambridge: Cambridge University

BYBEE, J. (2007). « Diachronic Linguistics », in GEERAERTS and CUYCKENS (Eds) *Handbook of Cognitive Linguistics*, Oxford University Press, pp. 945-987.

BYBEE, J. L., PERKINS, R. & W. PAGLIUCA, (1994). *The evolution of grammar: Tense, aspect, and modality in the languages of the world*. University of Chicago Press.

CASENHIRER, D. & GOLDBERG, A. E. (2005). « Fast mapping between a phrasal form and meaning ». In *Developmental Science*, 8(6), pp. 500–508.

CHAPPELL, H. & A. PEYRAUBE (2011). « Grammaticalization in Sinitic Languages » in HEINE and NARROG (eds.) *The Oxford Handbook of Grammaticalization* . Oxford University Press, pp. 786-797.

CELLE, A. & L. LANSARI (2011). "On the mirative meaning of aller + infinitive compared with its equivalents in English". Communication non publiée à la conférence *Chronos 10*, Birmingham, 18-20 avril 2011.

CHAURAND, J. (1983). Les verbes-supports en ancien français : "doner" dans les oeuvres de Chrétien de Troyes. *Linguisticae Investigationes*, VII (1), pp. 11-46.

CHOMSKY, N. (1965). *Syntactic structures*, the Hague, Mouton. CHOMSKY, N. (1971). *Aspects de la théorie syntaxique*, Éditions du Seuil, traduit de l'anglais, *Aspects of the theory of syntax*. Cambridge, M.I.T. Press.

- CHOMSKY, N. (1982). *Théorie du gouvernement et du liage. Les conférences de Pise*, aux Éditions du Seuil, Paris, collection Travaux Linguistiques, traduit de l'anglais, *Lectures on government and binding*, Dordrecht, Holland ; Cinnaminson, U.S.A. : Foris, 1981.
- COLLINS, B. (2009). « La sémantique des cadres et le projet FrameNet, une approche différente de la notion de Valence », *Langages* 2009/4 n° 176, 32-49.
- CORRE, E. (2014). "L'événement dans les théories linguistiques : sémantique lexicale, types événementiels et limites de la modélisation", in P. Brunner, C. Elefante, S. Katsiki « L. Reggiani (eds.), *Interpréter l'événement – Aspects linguistiques, discursifs et sociétaux*. Limoges : Lambert- Lucas, 17-32.
- COWIE, A. P. (Ed.), (2001) (1998). *Phraseology, Theory, Analysis and Applications*, Oxford University Press.
- CROFT, W. (2016). Communication au colloque TAME, Paris Novembre 2016
- CROFT, W. (2014). "Comparing categories and constructions crosslinguistically (again): The diversity of ditransitives". Review of: Andrej Malchukov, Martin Haspelmath & Bernard Comrie (eds.), *Studies in ditransitive constructions: A comparative handbook*. Berlin: De Gruyter Mouton, 2010.
- CROFT, W. (2013). « Radical Construction Grammar ». in Trousdale and Hoffmann (eds), 2011 . Oxford: Oxford University Press. pp. 211-32.
- CROFT, W. (2012). *Verbs: aspect and causal structure*. Oxford: Oxford University Press.
- CROFT, W. (2010). "Connecting frames and constructions. A case study of eat and feed". *Constructions and Frames*, 1 (1).
- CROFT, W. (2009). "Connecting frames and constructions. A case study of eat and feed". *Constructions and Frames* 1:1, John Benjamins Publishing Company
- CROFT, W. & A. CRUSE (2004). *Cognitive Linguistics*, Cambridge, U.K., New York: Cambridge University Press.
- CROFT, W. (2007). Construction grammar. *Handbook of Cognitive Linguistics*, ed. Dirk Geeraerts and Hubert Cuyckens, 463-508. Oxford: Oxford University Press.
- CROFT, W. (2001). *Radical Construction Grammar: syntactic theory in typological perspective*. Oxford: Oxford University Press.
- CROFT, W. (1991). *Introduction: principles of cognitive grammar. Cognitive Approaches to Grammar* (University of Michigan Working Papers in Linguistics No. 2). ed. W. Croft, v-x. Ann Arbor: Program in Linguistics, University of Michigan.
- CRUSE, D. A. (1986). *Lexical Semantics*, Cambridge University Press.
- CHOMSKY, N. (1965). *Aspects de la théorie syntaxique*. Editions du Seuil (édition française 1971).
- Colloque La Locution, 1993, Ecole Normale Supérieure de Saint Cloud.
- CULIOLI, A. (1990). *Pour une linguistique de l'énonciation*. Ophrys.
- DANCYGIER, B. & E. SWEETSER (2014). *Figurative Language*, Cambridge textbooks in Linguistics, Cambridge University Press.
- DANCYGIER, B. & E. SWEETSER (2005). *Mental Spaces in Grammar: Conditional Constructions*. Oxford textbooks in Linguistics, Oxford University Press.

- DANLOS, L. (1981). "La morphosyntaxe des expressions figées", in Guillet et Leclerc (Ed.), *Formes syntaxiques et prédicats sémantiques, Langages*, 63, Larousse. pp. 53-74.
- DAVID, O., P. RADEZTKI & M. BOUVERET (2014). « You can break the rules but you cannot crack them », communication orale non publiée, *International Conference in Construction Grammar (ICCG 8)*, septembre 2014, Osnabrücken, Germany.
- DAVID, O. & A. STAVINSCHI (à paraître). « Give verbs, constructions and Metaphors in Romanian and Spanish », in Bouveret (Ed.), (à paraître), *Give from Lexicalization to Grammaticalization*, CAL, John Benjamins Publishing Company.
- DEFINA, R. & A. MAJID (2012). Conceptual event units of putting and taking in two unrelated languages. In N. Miyake, D. Peebles, & R. Cooper (Eds.), *Proceedings of the 34th Annual Conference of the Cognitive Science Society*. Austin, TX: Cognitive Science Society.
- DE MULDER W. (2010). La métaphore espace / temps à l'épreuve: l'évolution de **venir de**. In Temps, aspect et modalité en français / Moline, Estelle [edit.]; Vetter, Carl [edit.] - Amsterdam, Rodopi, 2010, pp. 65-83.
- DE MULDER, W. & A. Vanderheyden (2008). Grammaticalisation et évolution sémantique du verbe *aller*. Inférence, métonymie ou métaphore? In Peter Lang et al. (Eds.), *Evolutions en français: Etudes de linguistique diachronique*, pp. 21-45.
- DETTGES, U. (1999). Wie entsteht Grammatik? Kognitive und pragmatische Determinanten der Grammatikalisierung von Tempusmarkern. In J. Lang & I. Neumann-Holzschuh (Eds.), *Reanalyse und Grammatikalisierung in den romanischen Sprachen*. Tübingen: Niemeyer (= Linguistische Arbeiten. 410), pp. 31-52.
- DOWTY, D. R. (1979) : *Word Meaning and Montague Grammar*, Reidel, Dordrecht.
- DUTOIT, D. et J. FRANÇOIS (2007). « Changer et ses synonymes majeurs entre syntaxe et sémantique : le classement des VERBES FRANÇAIS en perspective », in *Langue française* 2007/1 (n° 153), pp. 40-53.
- EVANS, N. & LEVINSON (2009). « The Myth of Language Universals: Language diversity and its importance for cognitive science », in *Behavioral and Brain Sciences*, Cambridge University.
- FAGARD, B. & W. DE MULDER (2007). "Grammaticalisation et lexicalisation: la formation d'expressions complexes", in PREVOST et FAGARD (Eds), *Langue française*, Larousse, pp. 9-29.
- FAGARD, B., & S. PREVOST et al (Eds), (2008). *Evolution en français. Etudes de linguistique diachronique*. Sciences pour la communication n°86, Peter Lang.
- FAUCONNIER, G & TURNER M.(2002). *The way we think*, Perseus book.
- FELDMAN, J.A. (2006). *From Molecule to Metaphor. A Neural Theory of Language*. A Bradford Book. The MIT Press. Cambridge, Massachusetts. London, England.
- FILLMORE Charles J. (2003a) : *Form and meaning in language*, CSLI Publications, Center for the Study of Language and Information, Stanford, Ca.
- FILLMORE C. J. (2003b). "The grammar of hitting and breaking". *Form and Meaning in Language*, vol. I, CSLI Publications, 2003, pp. 123-141, originally appeared in *Readings in English Transformational grammar* (1970), Roderick A. Jacobs and Peter S. Rosenbaum, eds, Ginn and Company, pp. 120-133.
- FILLMORE Charles J. & ATKINS Beryl T. Sue (1992) : "Towards a frame-based lexicon. The Semantic of RISK and its neighbors", in LEHRER and KITTAY (eds), *Frames, Field and*

Contrast. New Essays in Semantics and Lexical Organization, Hillsdale. Lawrence Erlbaum Associates, pp. 75-102.

FILLMORE, C. J. (1988). «The Mechanisms of “Construction Grammar”», *Berkeley Linguistics Society*, vol. 14, pp. 35–55.

FILLMORE, C. J. KAY, P. & C. O’CONNOR (1988) in *Language*, vol. 64, n°3, pp. 501-538

FILLMORE, C. J. (1985). Frames and the semantics of understanding. *Quaderni di semantica*, 6(2), pp. 222-253.

FILLMORE, C. J. (1982). “Frame semantics”. In Linguistic Society of Korea (Ed.), *Linguistics in the morning calm*. Seoul: Hanshin, pp.111-138.

FILLMORE, C. J. (1968). “The Case for Case”, in BACH and HARMS (ed.), *Universals in Linguistic Theory*, New York : Holt, Rinehart, and Winston, pp. 1-88.

FILLMORE, C. J. (1977). «The case for case reopened», in *Syntax and Semantics* vol.8, Grammatical relations, Academic Press Inc.

FILLMORE, C. J. (1970). “The Grammar of Hitting and Breaking”, in R.A. Jacobs and P.S. Rosenbaum, eds., *Readings in English Transformational Grammar*, Ginn, Waltham, MA, pp. 120-133.

FLOREA, L. S. & C. FUCHS (2010). *Dictionnaire des verbes du français actuel. Constructions, emplois, synonymes*. Editions Ophrys. Collection *L’essentiel français*.

FRIED, M. (2015). « Construction Grammar ». In A. Alexiadou & T. Kiss (eds.), *Syntax – Theory and Analysis. An International Handbook*. Handbooks of Linguistics and Communication Science. 42.1-3. Berlin: Mouton de Gruyter, pp.974-1003.

FRIED, M. (2013). « Principles of constructional change ». In Th. Hoffmann & G. Trousdale (eds.), *The Oxford handbook of Construction Grammar*. Oxford University Press.

FRIED, M. (2005). « Introduction ». In M Fried & H. Boas (eds.), *Grammatical constructions: back to the roots*. Amsterdam: John Benjamins. (Fried & Boas), pp. 1-9.

FRIED, M. & H. C. BOAS (Eds.) (2005). *Grammatical constructions: back to the roots*. Amsterdam: John Benjamins.

FRIED M. & J-O. Östman (Eds.), (2004). *Construction Grammar in a cross-language perspective*. Amsterdam: John Benjamins.

FRANÇOIS, J., D. LEEMAN & D. LE PESANT (2007). *Le classement syntactico-sémantique des verbes français*, Langue française 2007/1 (n° 153), Larousse.

FRANÇOIS, J. (1994). “La mise en ordre des relations actanciennes. Les conditions d’accès des rôles sémantiques aux fonctions de sujet et d’objet », in *Langages*, 114, mars 1994, p. 7-44 25

FRANÇOIS, J. (2003). « La représentation des structures verbo-nominales et du figement verbal dans deux formalismes de grammaire fonctionnelle », in MEJRI S. (éd.), *Le figement lexical, Cahiers de lexicologie*, 82, 2003-1, pp. 61-87.

FUCHS, C. (ed) (2004). *La Linguistique cognitive*, Ophrys, MSH.

FUJI, S., P. RADETZKY & E. SWEETER (2013). « A Multi-frame Analysis of Separation Verbs », in Mike Borkent, Barbara Dancygier, Jennifer Hinnell eds. *Language and the Creative Mind*, CSLI Publications, Stanford, Series: Conceptual Structure, Discourse and Language, pp. 137-157

GEERAERTS, D. and H. Cuyckens (eds), (2010). *The Oxford Handbook of Cognitive*

Linguistics. Oxford University Press.

GEERAERTS, D. (1993). « Vagueness's puzzles, polysemy's vagaries ». *Cognitive Linguistics* 4(3). Gibbs, Raymond W. Jr. and Teenie Matlock, pp. 223–272.

GIBBS, R. (2010). « Idioms and formulaic expressions », in *Encyclopedia of cognitive Linguistics*, Geeraerts et al., pp. 697-725.

GLEITMAN, L. R. (1990). « The Structural Sources of. Verb Meanings », in *Language acquisition*, 1(1), Lawrence Erlbaum Associates, Inc., pp. 3-55.

GOLDBERG, A. E. (2013). « Constructionist approaches », in Hoffman and Trousdale, 15-31

GOLDBERG, A. E. (2010). “Verbs, Constructions and Semantic Frames”, in M. Rappaport Hovav, E. Doron & I. Sichel (eds), *Lexical Semantics, Syntax, and Event Structure*, Oxford: Oxford University Press, pp. 39-58.

GOLDBERG, A. E. (1999). « The emergence of the semantics of argument structure construction. In : W.McWhinney (ed.), *The emergence of language*. Mahwah, New-Jersey, Chapter 7 :197-212.

GOLDBERG, A. (2006). *Constructions at work. The nature of generalization in language*. Oxford University Press.

GOLDBERG, A. & D. CASENHIRER (2006). Learning argument structure constructions. In E. Eve Clark & Barbara F. Kelly (Eds.), *Constructions in acquisition* Stanford, CA: CSLI Publications, pp. 185-205.

GOLDBERG, A. (1995). *Constructions*. Chicago, IL: The University of Chicago Press.

GOSSELIN, L. (2012). « Les relations entre périphrases aspectuelles et conjugaisons en français », *Communication orale*, Université de Rouen, mars 2015.

GOSSELIN, L. (2011). « L'aspect de phrase en français, le rôle des périphrases verbales ». In *Journal of French Language Studies* 21 :3. Cambridge University Press, pp. 149-171.

GOSSELIN, L. (2010). *Les modalités en français. La validation des représentations*, Amsterdam/New York : Rodopi.

GOSSELIN, L. (1996). *Sémantique de la temporalité en français. Un modèle calculatoire et cognitif du temps et de l'aspect*. Louvain la Neuve, Duculot. Collection Recherches. 192 pages.

GOULD, K. & L. MICHAELIS (à paraître). Transfer Verbs and Transfer Constructions: How Verb-Construction Interactions Modulate Motor Simulation Effects in English.

GREVISSE x et x GOOSE (2011) (reed.). *Le bon Usage*, De Boeck-Duculot

GROSS, G. (1989). *Les constructions converses du français*. Geneva, Paris: Librairie. Droz.

GROSS, G. (1993). “Trois applications de la notion de verbe support”. *L'information Grammaticale*, 59, 16-23.

GROSS, G. (2000). *Les expressions figées en français, noms composés et autres -locutions*. Paris: Ophrys (collection "L'Essentiel").

GROSS, G. (2005). “Introduction”. *Linguisticae investigationes* 27:2, John Benjamins Publishing Company, pp.167-169.

GROSS, G. (1989). *Les constructions converses du français*, Langue et Culture 22. Genève-Paris : librairie Droz.

GROSS, G. & DE PONTONX Sophie (Eds), (2005) : *Verbes supports : Nouvel état des lieux*, in *Linguisticae Investigationes*, vol. XXIV/2004-2, Amsterdam, New York, John Benjamins Publishing Company

GROSS, G. (1994) : « Classes d'objets et descriptions de verbes », in *Langages*, 115, Paris, Larousse, p. 15-31

GROSS, M. (1981). "Les bases empiriques de la notion de prédicat sémantique". *Langages*, 63, pp. 7-52.

GROSS, M. (1975). *Méthodes en syntaxe. Le régime des constructions complétives*. Paris : Hermann.

GUÉRIN, J-F. (2008). « La grammaticalisation : théorie ou épiphénomène ? » in *Contextos XXV-XXVI/49-52, 2007-2008*, pp. 211-232.

GUILBERT, L. (1982). *La créativité lexicale*, Larousse.

GUILLET & LECLERC (éd.). *Formes syntaxiques et prédicats sémantiques*. *Langages*, 63, Larousse.

HASPELMATH, M. (1999). « Why is grammaticalization irreversible ? », in *Linguistics*. Volume 37, Issue 6, pp. 1043–1068.

HASPELMATH, M. & I. HARTMANN (to appear). in: Malchukov, Andrej L. & Comrie, Bernard (eds.) 2015. *Comparing verbal valency across languages. Valency classes in the world's languages*. Berlin: De Gruyter Mouton.

HERSLUND, M. (1988). *Le datif en français*. Paris, Leuven: Peeters.

HEINE, B. & H. NARROG (Eds), (2011). *The Oxford Handbook of Grammaticalization*. Oxford University Press.

HILPERT, M. (2014). *Construction Grammar and its application to English*. Edinburgh: Edinburgh University Press.

HILPERT, M. (2013a). *Constructional Change in Formation and Syntax*. *Studies in English Language*. Cambridge : Cambridge University Press.

HILPERT, M. (2013b.). *Corpus-based approaches to constructional change*. In Graeme Trousdale & Thomas Hoffmann (Eds.), *The Oxford Handbook of Construction Grammar*. Oxford: Oxford University Press, pp. 458-477.

HOFFMAN, T. & G. TROUSDAELE (eds.), 2013. *The Oxford Handbook of Construction Grammar*. Oxford University Press.

HOPPER P. ; TRAUGOTT, E. C. (2011). « Pragmatics and language change », in Keith Allan and kasia Jaszczolt, eds., *The Cambridge Handbook of Pragmatics*, 549-565. Cambridge : Cambridge University Press.

HOPPER, P. ; CLAUSS-TRAUGOTT, E. (2003). *Grammaticalization*, Cambridge Textbooks in Linguistics.

JACKENDOFF, R. (2008). *Construction after construction and its theoretical challenges*. *Language*, 84(1). 8-28.

JACKENDOFF , R. S. (1990). *Semantic Structures*, Current Studies in Linguistics, MIT Press.

JAMET, D. (Ed.) (2008). *Métaphore et perception. Approches linguistiques, littéraires et philosophiques*. L'Harmattan.

- JAMET, D. (2009). *L'énonciation métaphorique en français et en anglais*. Lambert Lucas, Limoges.
- JOUSSE, A.-L. (2007): "Formalizing non-standard lexical functions", in *Proceedings of MTT, Third International conference on Meaning-Text Theory*, University of Klagenfurt, Austria, May 21-24.
- KAHANE, S. & POLGUERE, A. (2001) : « Formal foundations of lexical functions », in Workshop proceedings, *COLLOCATIONS : Computational Extraction, Analysis and Exploitation, 39th Annual Meeting and 10th conference of the European Chapter of the Association for Computational Linguistics*, Toulouse, July 7th 2001, pp.8-15.
- KATZ J.J. & J.A. FODOR (1963). The Structure of a Semantic Theory. Jerrold J. Katz; Jerry A. Fodor. *Language*, Vol. 39, No. 2. (Apr. - Jun., 1963), pp. 170-210.
- KAY, P. & C. J. FILLMORE (1999). "Grammatical constructions and linguistic generalizations: the what's X doing Y? construction." *Language*, 75, 1-34, Linguistic society of America
- KAY, P. (1997). *Words and the grammar of context*, CSLI Publications, Center for the Study of Language and Information, Stanford, Ca.
- KELLER, (1994). *On language change : « invisible hand theory »*. Psychology Press.
- KEMMER, S. (1993). *The middle voice*. Amsterdam: Benjamins.
- KIPPER, K., A. KORHONEN, N., RYANT & M. PALMER (2006). "Extending VerbNet with Novel Verb Classes". *Fifth International Conference on Language Resources and Evaluation (LREC 2006)*. Genoa, Italy. June, 2006, p.
- KOENIG, J.-P. (1993). "Linking constructions vs. linking rules: evidence from French". *Proceedings of the 19th Annual Meeting of the Berkeley Linguistics Society*. Berkeley, CA: Berkeley Linguistics Society, pp. 217-231.
- KOVECSSES, Z. (1986). *Metaphors of Anger, Pride and Love : A lexical approach to the structure of concepts*, John Benjamins Publishing.
- KOVECSSES, Z. (2000). *Metaphor and Emotion: Language, Culture, and Body in. Human Feeling*. Cambridge: Cambridge University Press.
- KRONNING, H. (1996). *Modalité, cognition et polysémie: sémantique du verbe modal 'devoir'*. Acta Universitatis Upsaliensis: Uppsala.
- LAMIROY, B. & M. CHAROLLES (2011). « Des formes aux sens : les clitiques dans la construction causative en FAIRE ». In *Du système linguistique aux actions*
- LAMIROY, B. (1999). « Les auxiliaires : délimitation, grammaticalisation et analyse », in *Langages*. Edition A. Colin, Volume 23, pp.33-45.
- LANGACKER, R. W. (2008). *Cognitive Grammar: A Basic Introduction*. New York: Oxford University Press
- LANGACKER, R. W. (1991). *Foundations of Cognitive Grammar, Volume 2, Descriptive Application*. Stanford: Stanford University Press.
- LANGACKER, R. W. (1990). *Concept, Image, and Symbol: The Cognitive Basis of Grammar*. (Cognitive Linguistics Research 1.) Berlin/New York: Mouton de Gruyter. [édition de poche 1991].
- LANGACKER, R. W. (1987). *Foundations of Cognitive Grammar, Volume 1, Theoretical Prerequisites*. Stanford: Stanford University Press.

- LANGER Stefan (2004). A linguistic test battery for delimiting support verb constructions. *Linguisticae Investigationes*, 27(2), pp. 171-184.
- LAKOFF, G. (1987). *Women, fire and dangerous things: What categories reveal about the mind*. Chicago, IL: University of Chicago Press.
- LAKOFF, G. & M. JOHNSON (1980). *Metaphors we live by*. Chicago, IL: University of Chicago Press.
- LAKOFF, G. (1982). « Categories: An essay in cognitive linguistics ». In *Linguistic in the morning calm*. Seoul :Hanshin, pp. 139-93.
- LANGLOTZ, A. (2006). *Idiomatic Creativity A cognitive-linguistic model of idiom-representation and idiom-variation in English*. John Benjamins Publishing Company.
- LEEMAN, D. (Ed.), (2007). « Le classement syntactico-sémantiques des verbes français ». In *Langue française*, 153, mars 2007, pp. 92-110 .
- LEGALLOIS, D. (2009). “Les arguments du discours contre ceux du verbe” in *Zeitschrift für französische sprache und literatur*, pp. 119-132.
- LEHMANN, C. (2002). « New reflections on grammaticalization and lexicalization », in Wischer I. & Diewald G. (Ed.), pp. 1-18.
- LEMMENS, M. & K. SAHOO (2015). « Something’s gotta go, something’s gotta give: completion, mirativity and transitivity in odia light verb constructions ». In *Studia Linguistica* (Odia, an Indo-Aryan language, spoken predominantly in Odisha, an eastern state in India
- LE PESANT, D. & MATHIEU-COLAS M. (1998). « Introduction aux classes d’objets », in LE PESANT D. et MATHIEU-COLAS M. (Ed.), *Les classes d’objets, Langages*, 131, 1998, septembre 1998, Larousse, pp. 6-33.
- LEVIN, B. (2010). Communication non publiée. « What is the Best Grain-size for Defining Verb Classes? », Conference on *Word Classes: Nature, Typology, Computational Representations*, Second TRIPLE International Conference, Università Roma Tre, Rome, March 24-26, 2010.
- LEVIN, B. & RAPPAPORT M. H. (2005). *Argument Realization*, Research Surveys in Linguistics Series, Cambridge ; New York: Cambridge University Press.
- LEVIN, B. (1993). *English verb Classes and Alternations. A preliminary investigation*, The University of Chicago Press
- LEVIN, B. & M. H. RAPPAPORT (1996). « Lexical Semantics and Syntactic Structure, » CH 18 in LAPPIN (ed.), *The Handbook of Contemporary Semantic Theory*, Blackwell Reference, pp. 487-507.
- LEVIN, B. & M. H. RAPPAPORT (1998). “Morphology and Lexical Semantics”, CH12 in ANDREW and ZWICKY (eds), *The Handbook of Morphology*, Blackwell Reference, pp. 248-271.
- LEVIN, B. & M. H. RAPPAPORT (1995). *Unaccusativity: At the Syntax-lexical Semantics Interface*. Linguistic Inquiry, Monograph 26. The MIT Press, Cambridge, Massachusetts, London, England.
- LIERE, A. (2011). Entre lexique et grammaire : les périphrases verbales du français. Thèse de doctorat en Sciences du Langage, Université du Littoral Côte d’Opale.

- MAJID, A., J. S. BOSTER & M. BOWERMAN (2008). « The crosslinguistic categorization of everyday events: A study of cutting and breaking ». In *Cognition* 108:2, pp.235-250.
- MAJID, A., & M. BOWERMAN (Eds.). (2007). *Cutting and breaking events: A crosslinguistic perspective* [Special Issue]. *Cognitive Linguistics*, 18(2).
- MAJID, A., BOWERMAN, M., VAN STADEN, M., & BOSTER, J. S. (2007). « The semantic categories of cutting and breaking events: A crosslinguistic perspective ». In *Cognitive Linguistics*, 18(2), pp. 133-152.
- MALCHUKOV, A. (2010). (Review of), Martin Haspelmath & Bernard Comrie (eds.), *Studies in ditransitive constructions: A comparative handbook*. Berlin: De Gruyter Mouton.
- MARCHELLO-NIZIA, C. (2011). *Grammaticalisation et changement linguistique*, De Boeck, collection Champ linguistique.
- MARCHELLO-NIZIA, C. & J. PICOCHÉ (1989). *Histoire de la langue française*. Paris, Nathan.
- MARGETTS, A. (2011), Transitivity in Saliba-Lagea, *Studies In Language*, vol 35/3, pp. 650-675.
- MARGETTS, A. (2007), Three-participant events in oceanic languages, *Oceanic Linguistics*, vol 46/1, pp. 71-127.
- MARTIN, R. (2005). In, *Les Périphrases Verbales*, Hava Bat-Zeev Shyldkrot et Nicole Le Querler (eds), John Benjamins Publishing company, pp. xx
- MAUSS, M. (1924). *Essai sur le don*. In *L'année sociologique*.
- MELAC, E. (2014). *L'évidentialité en anglais - approche contrastive à partir d'un corpus anglais-tibétain*, Thèse de doctorat, Université de Paris 3- Sorbonne Nouvelle.
- MEL'ČUK, I. (2005). "Verbes supports sans peine" in Gross (ed.) *Linguisticae Investigationes*, 27(2) 2005, pp. 203-217.
- MEL'ČUK, I. (2001) : "Collocations and Lexical Functions", in COWIE (ed) 2001, pp. 23-53.
- MEILLET, A. (1912). « L'évolution des formes grammaticales ». *Scientia* 12, pp. 384-400.
- MELIS, L. (1996). "The dative in Modern French. In W. Van Belle & W. Van Langendonck" (Eds.), *The dative, volume 1: Descriptive Studies* Amsterdam, Philadelphia: John Benjamins, pp. 39-72.
- MELIS, L. (1998). From form to interpretation: building up the 'dative'-roles. In W. Van Langendonck & W. Van Belle (Eds.), *The dative, volume 2: Theoretical and contrastive studies* (261-291). Amsterdam, Philadelphia: John Benjamins.
- MICHAELIS, L. & J. RUPPENHOFER (2001). *Beyond alternations: A constructional model of the German applicative pattern*. Stanford : CSLI Publication.
- MICHAELIS, L. A. (2009). « Sign-Based Construction Grammar ». In B. Heine and H. Narrog, (eds.), *The Oxford Handbook of Linguistic Analysis*. Oxford: Oxford University Press, pp. 155-176.
- MORGENSTERN, A. et CHANG, N. (à paraître). *Talking about giving: Interactive scaffolding of language and conceptualization*. In Bouveret (ed.), *From Lexicalization to grammaticalization : GIVE in ten languages*.
- MORGENSTERN, A. (2004). « L'erreur de Sophie : ou Peut-on expliquer la présence ou l'absence de *to* dans les structures causatives ? », *Etudes anglaises* 2004/4 (Tome 57), pp.467-

481.

MOURELATOS, A. (1978). "Events, Processes, and States". In *Linguistics and Philosophy* 2: pp. 415-434.

NEMOTO, N. (2005) « Verbal polysemy and Frame Semantics in Construction Grammar ». In M. Fried and H.C. Boas (Eds.), *Grammatical Constructions. Back to the roots*. Amsterdam/Philadelphia: John Benjamins, pp. 118-136.

NEWMANN, J. (1996). *Give: A Cognitive Linguistic Study*. [Cognitive Linguistics Research 7] Berlin and New York: Mouton de Gruyter.

NEWMANN, J. (1997). Eating and drinking as sources of metaphor in English, *Cuadernos de Filología Inglesa*, 612, 213-231.

NEWMANN, J. (ed.) (1998). *The Linguistics of Giving*. [Studies in Typological Linguistics 36]. Amsterdam & Philadelphia: John Benjamins.

NOLAN, B., G. RAWOENS & E. DIEDRICHSEN (Eds), (2015). *Argument realisation in GET, TAKE, PUT, GIVE and LET verbs* (Institute of Technology, Blanchardstown Dublin, Ireland / Ghent University / Microsoft European Headquarters, Dublin, Ireland. Studies in Language Companion Series.

NUNBERG, G., I. SAG & T. WASOW. « Idioms », 1994. In Stephen Everson (ed.), *Language*. Cambridge University Press, pp. 491-538 (1994).

NUYTS, J. (2007). « Cognitive Linguistics and Functional Linguistics ». In *the Oxford Handbook of Cognitive Linguistics*, Oxford University Press, pp.543-565.

OGDEN, C. K. & I.A., RICHARDS (1923). *The meaning of meaning*, A Harvest and HBJ Book.

ÖSTMAN, J-O. & M. FRIED 2005. (Eds.). *Construction Grammars: cognitive grounding and theoretical extensions*. Amsterdam: John Benjamins.

PARIS M.-C. (1989). *Linguistique générale et linguistique chinoise: quelques exemples d'argumentation*. Paris: U.F.R.L. & L.L.F. (UA 1028)

PAWLEY, A., R. BULMER, J. KIAS, P. GI, & I. SAEM MAJNEP (2011). *A Dictionary of Kalam with Ethnographic Notes* (Pacific Linguistics, 630). Australian National University.

PAWLEY, A. (2012), « How reconstructable is Proto Trans New Guinea? Problems, progress, prospects », *Journal of the Linguistics Society of Papua New Guinea*, vol. Special issue 2012, pp. 84-164.

PAWLEY, A. (2011). « Event Representation in serial verb constructions », in Jürgen Bohnemyer and Eric Pederson (ed.), *Event Representation in Language and Cognition*, Cambridge University Press, Cambridge, pp. 13-42.

PEYRAUBE, A. (1988). *Syntaxe diachronique du chinois: évolution des constructions datives du 14e siècle av. J.-C. au 18e siècle*. Paris: Collège de France, Institut des Hautes Etudes Chinoises.

PICOCHÉ, J. (1986). *Structures sémantiques du lexique français*. Paris, Nathan.

PINKER, S. (1989). *Learnability and cognition: the Acquisition of Argument Structure*. MIT Press, Cambridge, MA.

PLANCHON, P. (2013). *Etude de l'identité lexicale et de la variation sémantique des verbes accorder, donner et prendre en français contemporain*, Thèse de doctorat, Université de Tours.

- POTTIER, B. (1964). « Vers une sémantique moderne », *Travaux de linguistique et de littérature*, II-1, pp. 107-138.
- PREVOST, S. & B. FAGARD (Eds), 2007. *Grammaticalisation et lexicalisation : la formation d'expressions complexes*. *Langue française* n°156, décembre 2007, Larousse.
- PREVOST, S., (2011). "Grammaticalisation, lexicalisation et dégrammaticalisation : des relations complexes". In *Cahiers de praxématique*, n° 57, pp. 121-140
- PRUVOST, J. (2000). « Dictionnaires et nouvelles technologies », Presses Universitaires de France.
- PUSTEJOVSKY, J. (1991). "Syntax of Event Structure", in *Cognition*, 41, Elsevier Science BV, Amsterdam, pp. 47-81.
- PUSTEJOVSKY, J. (1995). *The Generative Lexicon*, Cambridge, Mass: MIT Press.
- RAPPAPORT, M. & B. LEVIN (2010). « Reflections on Manner/Result Complementarity' », in E. Doron, M. Rappaport Hovav, and I. Sichel, eds., *Syntax, Lexical Semantics, and Event Structure*, Oxford University Press, Oxford, UK, pp. 21-38.
- RAPPAPORT, M. & B. LEVIN (1998). « Building Verb Meaning », in BUTT and GEUDER (eds), *The Projection of Arguments. Lexical and compositional Factors*, CSLI Publications, pp.97-134.
- RAPPAPORT, M., LAUGHREN M., & B., LEVIN (1993). « Levels of lexical representation », in PUSTEJOVSKY (ed.), *Semantics and the Lexicon*, Kluwer Academic, pp. 37-54.
- RIEGEL, M., J.-C. PELLAT & R. RIOUL (1994): *La grammaire méthodique du français*, PUF Linguistique nouvelle.
- ROSCH, E. H. (1973). "Natural categories". In *Cognitive Psychology*. 4, pp. 328-350.
- ROSH, E., C. B. Mervis, W. Gray, D. Johnson & P. Boyes-Braem (1976). Basic objects in natural categories. *Cognitive Psychology*, 8, pp. 382-439.
- ROSCH, E. H. (1978). Principles of categorization. In E. Rosch & B.B. Lloyd (Eds.), *Cognition and categorization* (27-48). Hillsdale, NJ: Lawrence Erlbaum.
- ROUSSEAU xx (2005), in, *Les Périphrases Verbales*, Hava Bat-Zeev Shyldkrot et Nicole Le Querler (eds), John Benjamins Publishing company.
- RUWET, N. (1972). *Théorie syntaxique et syntaxe du français*. Paris: Editions du Seuil.
- SAG, I. A., T. BALDWIN, F. BOND, A. COPESTAKE & D. FLICKINGER (2002). "Multiword Expressions: A Pain in the Neck for NLP". In: lecture notes in computer science Vol. 2276, pp. 1-15.
- SAUSSURE, F., de (1916). *Cours de Linguistique Générale*. Grand bibliothèque Payot.
- SENECHAL, M. & D. WILLEMS (2007). « Classes verbales et régularités polysémiques : le cas des verbes trivalenciels locatifs », in FRANÇOIS, LE PESANT et Publishers.
- SIKOS LES, S., W. BROWN, A. E. KIM, L. A. MICHAELIS & M. PALMER (2008). « Figurative Language: Meaning is often more than just a Sum of the Parts. » *Papers from the 2008 AAI Symposium on Biologically Inspired Cognitive Architectures: AAI Technical Report FS-08-04*. Menlo Park, CA: AAI Press
- SLOBIN, D. I. (1996). From "thought and language" to "thinking for speaking." In J. J. Gumperz & S. C. Levinson (Eds.), *Rethinking linguistic relativity* (pp. 70-96). Cambridge: Cambridge University Press, pp. 70-96.

SLOBIN, D. I. (1994). « Talking perfectly : discourse origins of the present perfect ». In Pagliuca William, ed. 1994, (Perspectives on Grammaticalization, Amsterdam : Benjamins) pp.119-133.

SULLIVAN, K. (2013). *Frames and Constructions in Metaphoric Language*, John Benjamins Publishing company, [Constructional Approaches to Language, 14] 2013. vii, 184 p

SWEETSER, E. (1990). *From etymology to pragmatics. Metaphorical and cultural aspects of semantic structure*. Cambridge:Cambridge University Press.

SWEETSER, E. (1988) « Grammaticalization and Semantic bleaching. In (Axmaker Shelley, Annie Jaisser and Helen Singmaster eds 1988, Proceedings of the fourteenth annual meeting of the Berkeley linguistic society. Berkeley : Berkeley Linguistic Society.) pp. 389-405.

SWEETSER, E. (1984). *Semantic Structure and Semantic Change. A cognitive Linguistic Study of Modality, Perception, Speech acts and Logical Relations*. Doctoral Dissertation. University of California at Berkeley.

TALMY, L. (2000). « Toward a Cognitive Semantics ». Volumes I and II. Cambridge, MA: MIT Press 2000.

TALMY, L. (1988). « Force dynamics in language and cognition ». *Cognitive Science* : 12. pp. 49-1.

TALMY, L. (1985). « Lexicalization patterns: Semantic structure in lexical forms. » In Shopen, Timothy (editor). 1985 *Language typology and syntactic description: Grammatical categories and the lexicon*. Volume 3. In Cambridge, England: Cambridge University Press. 427 pages, pp. 57-149.

TELLIER, DUCHIER, ESHKOL, COURMET, MARTINET (2012). « Apprentissage automatique d'un chunker pour le français », *Traitement Automatique des Langues Naturelles*, (TALN 2012, papier court, poster), Grenoble.

TRAUGOTT, E. C. & G. TROUSDALE (2013). *Constructionalization and Constructional Changes*. Oxford: Oxford University Press.

TRAUGOTT, E. C. (2008). Grammaticalization : constructions and the incremental development of language „Suggestions from the development of degree modifiers in English". in Regine Eckardt, Gerhard Jäger, and Tonjes Veenstra, eds. *Variation, Selection, Development-Probing the Evolutionary Model of Language Change*. Berlin/New York: Mouton de Gruyter, pp. 219-250.

TRAUGOTT, E. C. & R. B. DASHER (2002). *Regularity in semantic change*, Cambridge Studies in Linguistics. Cambridge : Cambridge University Press.

TRAUGOTT, E. C. (1989). “On the Rise of Epistemic Meanings in English: An Example of Subjectification in Semantic Change », in *Language*. Vol. 65, No. 1 (Mar., 1989), pp. 31-55.

TRAUGOTT, E. C. (1988). « Pragmatic strengthening and grammaticalization », *Proceedings of the Fourteenth , Annual Meeting of the Berkeley Linguistic Society*, pp. 406-416

TRIER (1931). *Semantic Fields and Lexical Structure*, Amsterdam: Benjamins. Trier, Jost.

ULLMAN, S. (1957). *The Principles of Semantics*. New York: Philosophical Library. 1957.

VENDLER, Z. (1967). *Linguistics in Philosophy*, Ithaca, N.Y., Cornell University Press.

- VIBERG, Ä. (2007). « Whole and broken. Breaking and cutting in Swedish from a crosslinguistic perspective ». In: Elisabeth Ahlsén et al. (eds.). *Communication Action – Meaning. A Festschrift to Jens Allwood, 1742*. Department of Linguistics, Göteborg University.
- VICTORRI, B. (2002). “La categorisation et la polysémie”. Dans *Catégorisation et langage*, Françoise Cordier et François J. eds, 2002, Hermes sciences, Lavoisier, pp. 105-124.
- VICTORRI, B. & C. FUCHS (1996). *La polysémie, Construction dynamique du sens*, Hermès, 220 p.
- VON WALDENFELS, R. (2012). *The grammaticalization of 'give' + infinitive. A comparative study of Russian, Polish and Czech*. Berlin: De Gruyter Mouton.
- WALDENFELS, R. (2012). *The Grammaticalization of 'Give' + Infinitive: A Comparative Study of Russian, Polish and Czech*, Walter de Gruyter.
- WIERZBICKA, A. (1988). *The Semantics of Grammar*, John Benjamins Publishing Company.
- WILLEMS, D. (2012). « Verb typology: between construction and lexicon », in Bouveret and Legallois, *Constructions in French (2012)*. John Benjamins Publishing Company, pp.23-48.
- WILLEMS, D. (2005), « La complémentation verbale en contexte: le cas du verbe *donner* », in: H. Nole, I. Baron, H. Korzen & H. Müller (eds), *Grammatica*, Peter Lang, pp. 509- 522.
- WILLEMS, D. (1981). *Syntaxe, lexique et sémantique. Les constructions verbales*. Gent: Universiteit Gent, Universa.
- WILLIS, D. (2016) « Degrammaticalization », in Ledgeway, Adam & Roberts, Ian (eds.). 2016. *Cambridge handbook of historical syntax*. Cambridge: Cambridge University Press.
- ZIEGELER, D. (2011). « The Grammaticalisation of Modality » in *Handbook of Grammaticalization* (eds. Bernd Heine & Heiko Narrog, 2011).